

A LA MEME LIBRAIRIE

DU MEME AUTEUR

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE, 1re série. — Le procès de Marie Stuart. — L'affaire Cinq-Mars. — Le procès de Nicolas Foucquet, un profiteur du grand siècle. — Voltaire, défenseur de Calas. — Le procès de Camille Desmoulins. — Un vol. in-16 jésus, orné de 60 illustrations. 15 fr.

2e série. — La Marquise de Brinvilliers. — L'affaire du Collier. — Le procès de Charlotte Corday. — Le procès de Madame Roland. — L'affaire Lafarge. — Un vol. in-16 jésus orné de 49 illustrations . . . . 15 fr.

3e série. — La Grande Catherine. — Marie-Antoinette. — La Mort du Duc d'Enghien. — La reine Hortense. — Lachaud. — Un vol. in-16 jésus orné de 49 illustrations . . . . . 15 fr.

4e série. — La Grande Mademoiselle. — Le Grand Condé. — Le Masque de Fer. — Le Roi Murat. — Le Maréchal Ney. — Un vol in-16 jésus orné de 49 illustrations. . . . . . . 15 fr.

5e série. — Racine et la Duparc. — La Duchesse du Maine. — Le Régent et le Palais Royal. — Le Système de Law. — Cartouche. Un vol. in-16 jésus orné de 49 illustrations . 15 fr.

6e série. — Christine de Suède. — Le Maréchal de Saxe. — Le mariage et le sacre de Louis XVI. — L'agonie du Régime. Un vol. in-16 jésus orné de 43 illustrations. . . . . 15 fr.

7e série. — Le 9 Thermidor. — Barras. — Le Petit Corse. — Pauline Bonaparte. — La défense de Lady Macbeth. — Un vol. in-16 jésus orné de 45 illustrations . . . . 15 fr.

8e série. — L'Impératrice Joséphine. — L'affaire du divorce impérial. L'Impératrice Marie-Louise. La mort de l'aigle. Le martyre. L'apothéose. Louis XVIII. Charles X. — La fin d'une monarchie. Un vol. in-16 jésus, orné de 39 illustrations . . 15 fr.

9e série. — La révolution de 1848. — L'Impératrice Eugénie. La jeunesse. L'ascension vers le trône. Le règne. Les années heureuses. Le déclin. La chute. Les années douloureuses. La mort. — La société et la vie sous la troisième république : L'affaire des décorations. — Un vol. in-16 jésus, orné de 49 illustrations. . . . . 15 fr.

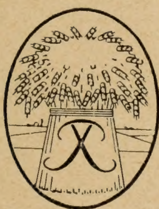
HENRI-ROBERT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ANCIEN BATONNIER

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

Xe SÉRIE

LES EMPOISONNEUSES. — CATHERINE DE MÉDICIS. LA JEUNESSE. LE MARIAGE. L'ASTUCIEUSE FLORENTINE, MÈRE DE TROIS ROIS. — LE ROI BARBE-BLEUE : HENRY VIII. — LE SCANDALE DU PANAMA. — PLAIDOIRIE POUR LE TEMPS PASSÉ.

Ouvrage orné de 34 illustrations



PAYOT, PARIS
106, Boulevard St-Germain

1935



Premier tirage novembre 1935.

A

JEANNE et PAUL REYNAUD

ROSITA et JACQUES HENRI-ROBERT

H. R.

TABLE DES MATIÈRES

Les empoisonneuses 9
Catherine de Médicis : La jeunesse, le mariage 35
Catherine de Médicis : L'astucieuse Florentine, mère de trois rois 84
Le roi Barbe-Bleue : Henry VIII 130
Le scandale du Panama 171
Plaidoirie pour le temps passé 229

TABLE DES ILLUSTRATIONS

La marquise de Brinvilliers 21
Madame Lafarge, née Marie Cappelle 33
Alexandre de Médicis, frère de Catherine 37
Le cardinal Hippolyte de Médicis, cousin de Catherine 43
Henri II enfant 47
Catherine de Médicis à l'époque de son mariage 51
Henri II 53
Le mariage de Catherine de Médicis 57
François Ier entouré de ses enfants et de sa Cour, vers 1532. 61
Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes, favorite de François Ier 63
Henri II et Catherine de Médicis en costume de sacre 67
Catherine de Médicis à vingt-deux ans 71
Diane de Poitiers 75
Catherine de Médicis en costume de Cour 79
François II 85
L'exécution des conjurés d'Amboise, mars 1560 89

Marie Stuart à dix-sept ans 93
Catherine de Médicis dans ses vêtements de deuil 97
Charles IX 101
Jeanne d'Albret, mère de Henri IV 105
Le massacre de la Saint-Barthélemy 109
Elisabeth d'Autriche, épouse de Charles IX 111
Marguerite de Valois, fille de Henri II et première femme de Henri IV 115
Oratoire portatif de Catherine de Médicis 119
Henri III 121
Louise de Lorraine, épouse de Henri III 123
Catherine de Médicis, à soixante et un ans, en habit des sœurs de Sainte-Claire 127
Henry VIII 135
Catherine d'Aragon 139
Anne Boleyn 147
Jane Seymour 155
Anne de Clèves 161
Catherine Howard 165
Catherine Parr 169

LES EMPOISONNEUSES

Pourquoi ce vocable féminin? Les femmes ont-elles le monopole d'être les scandaleuses héroïnes des drames du poison? N'y a-t-il pas aussi des empoisonneurs? Certes oui, mais les hommes restent en minorité, tandis que dans l'histoire criminelle, les femmes figurent en imposante majorité.

Pourquoi cette fâcheuse supériorité? Parce que depuis les temps les plus reculés le poison a toujours été l'arme préférée des faibles qui tuent leurs victimes par ruse, par surprise, sans craindre une riposte et une blessure immédiates. Le couteau exige un contact direct et la force physique. Avant l'invention récente du browning — cette arme si commode qui part toute seule, comme disait une accusée célèbre — les armes à feu étaient dangereuses et difficiles à manier.

On trouve un drame des poisons à chaque page de l'histoire païenne. Déjà les femmes montrent une terrible supériorité; Hécate, petite-fille du soleil, Médée, Circé sont célèbres au point de devenir l'objet d'un véritable culte. Ces demi-divinités ont pour arme la science des poisons et les philtres amoureux. Médée vient en aide à son époux Jason lorsqu'il part pour la conquête de la Toison d'Or : elle compose avec des herbes un breuvage qui anéantit le redoutable dragon, gardien du trésor. Hécate

connaît l'art des inventions malfaisantes : elle se sert de l'aconit pour se débarrasser de ses adversaires; elle les invite à des repas succulents et au dessert leur verse un breuvage savoureux qui les fait passer rapidement de vie à trépas. Elle ne se borne pas à distribuer la mort, elle connaît aussi le secret des étranges mélanges qui donnent des hallucinations à ceux qui les absorbent. Ils se croient soudain changés en animaux, nagent comme des phoques, paissent comme des bœufs ou des ânes. C'est grâce à ces poudres magiques que les compagnons d'Ulysse sont changés en pourceaux, en punition d'avoir installé leur campement trop près du palais de Circé.

Ces transformations subites en animaux sont fréquentes dans l'histoire païenne. Lycaon, roi d'Arcadie, est changé en loup après avoir absorbé un breuvage préparé par des magiciennes. Les filles du roi d'Argos, ayant trempé leurs lèvres dans une coupe empoisonnée, parcourent les prairies en meuglant et en broutant, se croyant des vaches. Callisto fut changée en ourse, Lytius en lynx, Philomèle en rossignol et sa sœur Progné en hirondelle, Atalante en lionne.

Les magiciennes opèrent en grand : le peuple entier des Lyciens est transformé en grenouilles... Ce sont de belles histoires que la crédulité populaire admettait jadis sans discussion. Qui donc aurait osé mettre en doute le procédé employé par les paysannes de l'Italie, qui guettaient les voyageurs au pied de la montagne et les

« muaient » en bêtes de somme pour leur faire porter de lourds fardeaux? Arrivées au sommet de la montagne, ces paysannes astucieuses avaient l'amabilité de rendre aux voyageurs leurs formes humaines.

On raconte qu'un amoureux, voulant se rendre invisible pour rejoindre son amante, pénétra dans l'antre d'une sorcière et se frotta avec un produit magique. Malheureusement le jeune homme se trompa de pot et réussit seulement à se changer en âne tout en conservant sa conscience humaine. Après bien des aventures, le hasard mit sur sa route un buisson de roses et cette nourriture parfumée lui rendit sa forme première... Les roses, miraculeux antidote, perdent leur pouvoir et deviennent poison mortel dans les doigts de la belle Cléopâtre qui les effeuille d'une main nonchalante dans la coupe de ceux qu'elle ne tient plus à revoir.

Quels sont les poisons en ces temps lointains? La mandragore, la jusquiame noire, donnent des rêves étranges qui deviennent aisément mortels. Les femmes Scythes ont inventé un horrible mélange de vipères écrasées et putréfiées et de sang humain. Les anciens emploient la clématite qui donne des plaies, les euphorbes, les renoncules dont se servent les sorcières du Kamtchatka, l'ellébore, la ciguë rendue célèbre par la mort de Socrate, la digitale pourprée, l'aconit.

Mithridate est l'inventeur d'un antidote dont je vous livre le secret sans en garantir l'efficacité. Voici la re-

cette : deux noix sèches, deux figues, vingt feuilles de rue, le tout broyé ensemble après y avoir ajouté un grain de sel. Il fallait prendre l'antidote à jeun et l'effet était valable pour un jour seulement.

Les méfaits des empoisonneuses sont si nombreux que des lois spéciales les frappent de la peine de mort. Dans l'Inde, les femmes deviennent veuves avec une telle fréquence, pour épouser leurs jeunes amants, qu'une loi les force à se faire brûler sur le bûcher en même temps que le corps de leur mari. Jadis, ces mêmes femmes ne se contentaient pas de tuer; elles attiraient chez elles les hommes réputés pour leur richesse et leur versaient des narcotiques pour permettre à leurs amants de les dépouiller en toute tranquillité : elles ont donc inventé ce que nous appelons de nos jours l'*entôlage*. Les Indiennes et les Chinoises ont fait usage de l'arsenic bien avant la terrible marquise de Brinvilliers et la suave Mme Lafarge.

Les Romains sont de bons élèves des Grecs. Sous le consulat de Marcellus et de Flaccus l'usage des poisons est si répandu qu'il faut décréter des lois de circonstance pour punir les coupables. Les malheureux sénateurs qui ont osé édicter la répression nécessaire sont menacés par une mystérieuse association de matrones habituées à manier les poisons. L'une d'elles paye d'audace et propose de boire le breuvage saisi pour en montrer l'innocuité; malheureusement pour elle les sénateurs la prennent au mot. Elle boit, et meurt; cent cinquante de ses

compagnes sont condamnées à la détention perpétuelle.

La punition a été exemplaire : les empoisonneuses font grève. Pendant deux siècles l'on n'entend plus parler d'elles. Ce n'est qu'une trêve. Scipion, le deuxième « Africain », est trouvé mort, empoisonné par Sempronie, sœur des Gracques. Les patriciens portent des bagues dont le chaton contient quelques gouttes de poison mortel, suprême et précieuse ressource en ces temps troublés. C'est l'époque des disparitions subites, des morts inexpliquées. L'ordre de succession au trône est réglé par les empoisonneuses; les ambitions effrénées et les haines de famille les plus féroces ne reculent pas devant le crime. Livie, sûre de l'impunité, saupoudre de poison les figues préférées qu'Auguste se plaît à cueillir lui-même sur l'arbre : elle assure ainsi la mort de l'empereur et l'avènement au trône de Tibère. La crédulité populaire voit une preuve du crime dans ce fait que le cœur de César est resté frais sur le bûcher tandis que le reste du corps a été consumé. Toute cette époque de férocité donne créance aux bruits les plus extraordinaires qui circulent dans la Rome impériale. Ne dit-on pas que Caesonia, femme de Caïus, en lui faisant boire un philtre, a fait d'un monarque clément et bon le terrible Caligula?...

Les guérisseurs, les magiciennes jusqu'alors tolérés reçoivent le droit de cité. Une femme mystérieuse et toute puissante apparaît, qui verse la mort autour d'elle. Elle est la grande maîtresse d'un art infernal qui consiste à

donner un poison ni trop lent ni trop rapide, afin que la mort paraisse naturelle. C'est Locuste! Néron lui fait installer un laboratoire dans le palais impérial. Non seulement elle a des animaux comme sujets d'expérience, mais encore elle travaille *in anima vili* en essayant ses produits sur des esclaves. Elle prépare et expérimente un monstrueux mélange fait d'aconit, de lièvre de mer, de vert de gris, de cinabre et d'arsenic. Elle connaît les doses qu'il faut employer pour se débarrasser des ennemis ou simplement des gêneurs. Burrhus, ce vieux précepteur grognon qui ose réprimander son ancien élève, souffre d'un mal de gorge : Néron lui offre un gargarisme, dernière création de Locuste, et les reproches du collègue de Sénèque s'arrêtent soudain : la mort a fait son œuvre.

Agrippine profite de la même occasion pour supprimer Selanius et Narcisse. C'est dans la chambre même du César que Locuste distille ce poison rapide qui sera versé au cours d'un repas au jeune et charmant Britannicus. Le mal ne sévit pas seulement dans la Rome impériale. A Byzance, ville de luxe effréné et de passions violentes, des magiciennes belles comme des déesses aident les femmes pressées d'être libres à se débarrasser de leurs époux.

Au moyen âge l'esprit des alchimistes et des sorcières est entièrement absorbé par le « Grand Art », la recherche de la Pierre Philosophale. Hors la transmutation des métaux, rien ne compte. Si de temps à autre on constate une disparition subite après avoir bu une coupe de vin,

on croit généralement que l'habitude de porter des émeraudes sur l'estomac à même la peau préserve de ces expériences fâcheuses.

Au XIVe et XVe siècles on parle de l'empoisonnement des puits par les sorcières, et de celui des plaies par les barbiers. Charles le Mauvais est accusé de s'être servi d'un breuvage préparé par une Juive pour empoisonner la reine de Navarre et le cardinal de Bologne.

Jadis les criminels opéraient sans grands risques. La toxicologie était inexistante et la présence des poisons ne pouvait être décelée dans les cadavres des victimes. Aussi, les légendes naissent et s'amplifient. L'imagination populaire accepte sans contrôle les plus graves accusations portées contre les grands de la terre. Toutes les morts soudaines semblent avoir une origine mystérieuse et criminelle. Les femmes claustrées dans leurs demeures cherchent à se distraire en se livrant au culte de Satan, et à se libérer par le poison, dont les lents préparatifs et le bénéfice du doute plaisent à leur esprit inoccupé.

L'histoire du poison et celle de la sorcellerie sont liées. Ces crimes prennent un moment possession de la Ville Eternelle et du Palais des Papes. Un Borgia ceint la tiare pontificale sous le nom d'Alexandre VI. Les forfaits du bas empire romain sont dépassés. Il semble que parmi la gamme infinie des poisons, les Borgias aient, quatre siècles avant les médecins, découvert les alcaloïdes de la putréfaction. Les crimes se succèdent et se multiplient.

Un fils tue son père, un pape ses cardinaux pour en hériter, un cardinal son neveu François de Médicis et sa jeune femme Bianca Capello.

La terreur règne dans Rome. Ce ne sont que coupes empoisonnées, coffrets dont la serrure armée d'une pointe blesse, parce qu'il faut forcer pour l'ouvrir. La blessure paraît insignifiante... elle entraîne une mort rapide. Un ami serre chaleureusement la main tendue : une bague à pointe acérée le pique et le tue. Les gants eux-mêmes sont empoisonnés. À la table du festin un voisin obligeant vous propose de partager un fruit avec lui : le couteau d'or dont il se sert a un côté seulement enduit d'un poison qui ne pardonne pas : d'un côté la mort, de l'autre l'innocuité.

En 1632, une femme appelée Toffana prépare et vend une eau toxique qui fait beaucoup de victimes car elle a une nombreuse clientèle. Elle est dénoncée et exécutée.

En 1680, une autre femme appelée elle aussi Toffana, sous le voile trompeur de la religion, moyennant aumônes, distribue aux épouses pressées de se débarrasser de leurs maris une eau fameuse appelée *Eau de Naples*. Bien que fort âgée elle est exécutée; une de ses élèves, la Sparra est arrêtée. Elle est à la tête d'une association dont toute l'activité est dirigée contre les maris détestés.

Catherine de Médicis en arrivant en France amène dans sa suite de nombreux Italiens. La Cour, le peuple même, sont envahis par la passion de l'occulte et la curiosité

des parfums qui grisent et qui tuent. Les empoisonneuses sont légion dans Paris : la Miraılli est brûlée vive en 1572.

René Bianco, le parfumeur de Catherine, se tient dans sa boutique accrochée au pont Saint-Michel. On peut y voir la reine et les plus belles dames acheter des gants souples, des fards, des onguents, des mouchoirs, qui parent la beauté mais souvent apportent la Mort. N'est-ce pas chez René que la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, vient la veille de sa mort acheter des gants parfumés? Henri de Navarre craint tellement d'être empoisonné qu'il descend lui-même jusqu'à la Seine pour y puiser l'eau nécessaire à sa boisson et à ses aliments, ce qui serait de nos jours un moyen infaillible de s'empoisonner.

On prête à Catherine d'innombrables crimes, mais cette femme est d'une autre trempe que les assassins timides et lâches dont l'arme est le poison. Elle ne travaille pas en détail, elle opère en grand. Certes, elle est superstitieuse, elle s'adonne aux sciences occultes, porte des talismans, mais c'est là l'engouement de toute une époque où la crainte du poison est telle que personne de qualité ne peut mourir soudainement sans que son entourage soit suspecté. Cependant les envoûtés de Cosme Ruggieri s'en tirent sans grand dommage.

Au début du XVIIe siècle des sentiments comparables à ceux de la Chevalerie renaissent. Les guerres de religion ne sont pas terminées et il faut batailler constam-

ment pour que la liberté de conscience accordée par l'Edit de Nantes ne soit pas un vain mot. Puis viennent les conspirations de la Fronde. Faire bon marché de sa vie est une élégance. Les petites intrigues particulières, les sourdes vengeances ou ambitions familiales se taisent, et les magiciennes sont obligées de se contenter de tirer leurs horoscopes, soigner les rhumes, les fièvres et les maladies de peau à l'aide d'immondes tisanes. Aussi ne font-elles pas fortune.

Mais à la Cour un astre se lève. Le jeune roi Louis XIV commence à éblouir par son faste et sa beauté. L'Europe entière est attentive à ce renouveau de triomphe. La joie, le bonheur, les plaisirs, le luxe, remplacent la vie d'embuscades et les longues marches. Les hautes bottes et les gros draps font place aux talons rouges, aux soies, aux dentelles et aux rubans. La lourde rapière est accrochée au mur, elle est remplacée par une épée finement ciselée.

L'amour, méprisé pendant un demi-siècle, apparaît tyrannique, affolant et semant la mort. Les plus terribles affaires d'empoisonnement vont secouer la Cour, la ville et la France entière.

Marie-Madeleine d'Aubray, née en juillet 1630, est la fille d'Antoine de Dreux d'Aubray, sire d'Offémont, conseiller d'Etat, maître des requêtes, lieutenant civil de Paris. Sur son enfance on raconte d'horribles choses : elle a des vices affreux. Dès l'âge de sept ans elle se donne à ses frères. Elle épouse Antoine, marquis de Brin-

villiers, maître de camp, dont la famille descend des Gobelins, fondateurs de la célèbre manufacture. L'immoralité des jeunes époux est égale : elle est coquette, infidèle, bientôt criminelle; il est dépensier, joueur, débauché. Elle a l'air d'un ange avec ses yeux bleus si doux, sa peau très blanche, son maintien plein d'innocence et de candeur. Le marquis introduit chez lui un bâtard de bonne famille, le chevalier de Sainte-Croix, qui devient vite l'amant de Marie-Madeleine.

L'histoire est trop connue pour être contée en détails, rappelons seulement les principaux épisodes. La marquise aux yeux bleus et le chevalier qui parle divinement d'amour et de religion ont un pressant besoin d'argent. L'héritage paternel, qui promet d'être important, est impatiemment attendu. Les deux amants étalent leur liaison avec impudence et font scandale. Antoine d'Aubray s'indigne, obtient une lettre de cachet et fait enfermer Sainte-Croix à la Bastille. Celui-ci dans la prison se trouve en contact avec un Italien nommé Exili fort versé dans la pratique des poisons. Une fois libre, Sainte-Croix procure des toxiques à sa maîtresse par l'entremise du célèbre savant Christophe Glaser, apothicaire du roi et démonstrateur de chimie au Jardin des Plantes. Grâce à lui elle s'introduit dans les hôpitaux où elle prodigue ses soins aux malades. Elle leur apporte des tisanes et des confitures, mais par une étrange fatalité, les pauvres gens qu'elle soigne passent tous de vie à trépas. En réa-

lité, en distillant le poison aux malheureux, elle observe l'effet produit, calculant les doses, afin que la mort semble naturelle.

Quand la marquise constate que les médecins sont impuissants à formuler un diagnostic accusateur, l'empoisonnement d'Antoine d'Aubray est décidé. C'est la poudre de Glaser, c'est-à-dire l'arsenic, qui lui sert à accomplir son criminel dessein. Elle veut être seule et agir sans témoins gênants. Elle emmène son père dans sa propriété de Compiègne sous prétexte de le mieux soigner. Chaque jour elle verse l'arsenic et berce par ses caresses les cruelles souffrances de sa victime.

Les médecins trouvent la mort naturelle. Encouragée par ce succès la Brinvilliers, qui a rapidement croqué sa part de l'héritage paternel, décide, d'accord avec Sainte-Croix, de se débarrasser de son frère aîné qui a succédé à son père dans la charge de lieutenant civil. Sainte-Croix lui présente la Chaussée, individu de sac et de corde, qu'elle place comme valet infirmier auprès de son frère. La Chaussée prodigue ses soins, c'est-à-dire verse le poison dont l'effet trop lent à son gré lui fait écrire à Sainte-Croix : « *Le bougre languit bien, il nous fait de la peine; je ne sais quand il crèvera.* » Enfin la marquise a la joie d'apprendre la mort de son frère aîné; c'est un nouveau succès, mais elle ne s'attarde pas à s'en réjouir.

Résolument elle s'attaque à la santé de son second frère qui meurt lui aussi après de cruelles souffrances.

La Chaussée, cet infirmier modèle, touche de la marquise



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS
dessinée d'après nature au moment où elle allait au supplice.
D'après Ch. Le Brun.

cinq cents écus pour ses bons soins. Il estime que la récompense est maigre. Le criminel devient un redoutable

maître-chanteur et la marquise est harcelée par d'incessantes demandes d'argent. Sainte-Croix lui aussi cultive le chantage et menace de divulguer les lettres de sa maîtresse contenant la preuve de ses crimes. La terrible marquise a toujours été imprudente. Un jour, en montrant à des tiers des fioles contenues dans une cassette, elle a tenu ce propos compromettant : « *Il y a là de quoi assurer bien des successions.* » Chez elle et autour d'elle on ne parle que de poisons. Son mari et ses familiers vivent dans la crainte de devenir ses victimes; ils absorbent de l'orviétan en guise d'antidote et ne mangent que des plats préparés par eux-mêmes.

Un événement imprévu fait éclater le scandale : Sainte-Croix meurt subitement. Il est criblé de dettes; ses créanciers font saisir ses meubles et ses hardes : une cassette contenant les preuves des crimes de la marquise est saisie par la justice. Affolée la coupable s'enfuit après avoir vainement tenté de se faire restituer la cassette compromettante. Elle se réfugie successivement en Hollande, en Picardie, puis à Liége. Elle est arrêtée dans un couvent où elle avait cherché un refuge. Le sergent Desgrez la ramène à Paris; en cours de route elle tente à plusieurs reprises de s'échapper, mais son compagnon fait bonne garde.

Défendue par Me Nivelle, elle comparaît devant la Cour de Justice présidée par le Président de Lamoignon. Avec audace et cynisme, elle nie tous les crimes dont elle est accusée. Un problème délicat se pose à la conscience des

magistrats. Lors de l'arrestation de la Brinvillers, il a été saisi une enveloppe portant cette suscription : *Ma confession.* La justice a-t-elle le droit d'ouvrir l'enveloppe pour en connaître le contenu? Pour se tirer d'embarras, les juges consultent un spécialiste du droit ecclésiastique, M. de Lestocq. Sa réponse est nette : les papiers peuvent être lus, ne bénéficiant pas du secret de la confession. Ce coup de théâtre se produit après une vingtaine d'audiences. La marquise de Brinvilliers est perdue! Les plus terribles châtiments lui sont réservés. Le supplice infamant, l'amende honorable à genoux devant le parvis de Notre-Dame, la torche à la main, en chemise, la corde au cou; puis l'échafaud, le sépulcre enflammé qu'est le bûcher, enfin la dispersion des cendres.

Au prononcé de l'arrêt, la condamnée reste impassible, les yeux fixés sur ses juges avec un regard de défi. Elle regagne d'un pas ferme sa cellule de la Conciergerie où l'attend l'abbé Pirot. La parole ardente et persuasive du prêtre ne parvient pas à lui faire nommer un seul complice, mais réussit à ramener le calme dans cette âme agitée. Elle avoue que le poison dont elle usait était de l'arsenic mélangé à du vitriol et à du venin de crapaud. Le lait serait le seul antidote.

La veille de son exécution elle s'endort d'un sommeil paisible. Le petit jour arrive. Elle entend la messe et, vêtue de grosse toile, quitte la Conciergerie, se heurtant presque à une cinquantaine de personnes de condition

venues pour la voir. Le tombereau l'emporte; elle fait amende honorable d'une voix haute et claire. Tout à coup elle aperçoit à une fenêtre des dames de la Cour parmi lesquelles elle reconnaît la marquise de Sévigné. Elle est prise d'une colère subite, ses traits se contractent, ses yeux lancent des éclairs. D'une voix étranglée par la fureur, elle dit à l'abbé Pirot : « Monsieur, voilà une étrange curiosité ! » Le peintre Le Brun, qui se trouve lui aussi parmi les curieux, prend un croquis où, fidèle à son habitude de donner à certains visages humains l'aspect d'un animal, il la représente comme une tigresse en furie. Elle se calme, monte à l'échafaud sans frayeur, se laisse couper les cheveux, lier les mains et passer la corde au cou comme si on la parait de colliers de perles et de bracelets d'or. La Foi et l'Espérance lui font un visage radieux... Son corps est enfin brûlé. Le lendemain le peuple fouille les débris du bûcher pour en retirer des fragments d'os noircis, pensant qu'une sainte vient de mourir !

Quelle étrange époque ! Les superstitions engendrent des corruptions effroyables. On croit à l'action constante du Diable, les sorcières ont un grand pouvoir, elles se transmettent durant des générations les secrets de la magie noire. Jeanne Harvillier est brûlée vive en 1679. Elle était la fille d'une sorcière du même nom qui avait également expiré sur le bûcher trente ans auparavant. Sa mère l'avait vouée au Diable dès l'âge de douze ans et elle prétendait qu'ensuite elle l'avait toujours aimé

d'amour. Il lui apparaissait sous la forme d'un homme noir d'aspect séduisant. Il lui donnait, disait-elle, toutes les formules et même une certaine poudre qui, jetée sur le passage de ceux qu'elle voulait détruire, agissait immédiatement. En 1678, il y a dans Paris plus de quatre cents devineresses, sorcières, magiciennes, qui font commerce de fioles, sirops, onguents, philtres amoureux, etc... Elles sont aussi sages-femmes, guérissent les maladies nerveuses par la suggestion, mais, derrière ces soins honorables de leur état, apparaissent les empoisonneuses et les faiseuses d'anges. Des bruits fâcheux circulent dans Paris. Les confesseurs de Notre-Dame, sans révéler aucun nom, déclarent que la plupart de leurs pénitentes s'accusent d'avoir empoisonné quelqu'un. Les décès brusques d'Hughes de Lionne et du duc de Savoie, la catastrophe, alors inexpliquée, de la mort d'Henriette, duchesse d'Orléans, bouleversent les esprits. On trouve même un billet anonyme dans un confessionnal dénonçant un complot contre le roi. Louis de Vanens et sa maîtresse Finette sont arrêtés et l'on découvre dans leurs papiers la révélation d'une association secrète avec, pêle-mêle, des noms de banquiers, d'officiers, de valets et de coquins.

L'avocat Perrin, dînant un soir chez une dame Vigouroux, où l'on fait fort bonne chère, est surpris d'entendre une certaine Marie Bosu, qui avait bu plus que de raison, déclarer : « Encore trois empoisonnements et ma fortune est faite! » La joyeuse assistance éclate de rire,

sauf l'avocat. Il répète les propos à son ami le lieutenant de police La Reynie. Avec l'aide de la femme d'un de ses archers, il tend un piège à la tireuse de cartes. Il s'agit de se plaindre d'un mari et, dès la seconde visite, un flacon de poison est remis à La Reynie. Un matin, la Bosu et ses fils sont arrêtés. Et la femme Monvoisin, dite la Voisin, est appréhendée en sortant de la messe. La Reynie est épouvanté de ce qu'il découvre : « La vie humaine, dit-il, est publiquement en commerce, c'est presque l'unique remède dont on se serve dans les embarras de famille. Les sacrilèges, les abominations sont de pratique commune. »

Tout Paris va chez la Voisin, on s'y rend en groupes comme à une partie de plaisir, on fait queue à sa porte avant qu'elle ne soit levée. Le soir, la maison, illuminée, est remplie du son des violons et des éclats de rire. Elle a des amants nombreux qui lui coûtent des fortunes, mais elle croit qu'il ne serait pas convenable de les priver de la moindre chose; on reconnaît parmi eux le bourreau qui trancha la tête de la Brinvilliers après lui avoir passé la corde au cou, le vicomte de Couserans, l'architecte Fauchet, et bien d'autres. Elle s'entoure d'un luxe incroyable et rend ses oracles vêtue d'une robe de reine qui a coûté en broderies seulement quinze mille livres. Elle fait dire des messes noires par le monstrueux abbé Guilbourg qui, au moment de l'offertoire, égorge un enfant en lui perçant le cou avec une aiguille d'or. Pour ces

sacrilèges, on vole des enfants à leurs mères, ou bien on les achète aux malheureuses filles obligées de cacher leurs maternités. La Voisin avoue avoir brûlé *deux mille cinq cents enfants nouveau-nés,* mais elle ajoute qu'elle a veillé à ce qu'ils fussent tous baptisés avant de mourir...

Louis XIV, voulant couper le mal dans sa racine en châtiant les coupables, quels qu'ils soient, institue un tribunal spécial qui a mission de faire preuve d'une sévérité exemplaire : c'est la Chambre Ardente. Deux cent quarante accusés sont jugés. La Dodée, jolie sorcière de trente-cinq ans, se tue en prison; Mme de Dreux, délicate et charmante, est accusée d'avoir empoisonné toutes les femmes que son amant, M. de Richelieu, distinguait. Elle est cousine de deux des juges et jouit d'une clémence particulière. Mme la présidente Leferon estime que son mari, excellent magistrat, est un époux ennuyeux, avare et insuffisant. Elle devient l'amie d'un certain Laprade et la cliente assidue de la Voisin à qui elle achète des philtres pour échauffer le cœur de l'amant et un remède pour se débarrasser du mari. La Voisin lui demande si la potion a fait de l'effet, la présidente répond : « Effet ou non, il est bien crevé ! » Mme Leferon est arrêtée et s'en tire avec la peine du bannissement. Laprade a cru prudent de faire un voyage en Turquie.

Un autre vieux mari ne veut pas donner assez d'argent à sa délicieuse jeune femme. Marie Bosu, consultée, prépare des chemises à l'arsenic, des lavements et des

bouillons empoisonnés. Heureusement, une lettre anonyme prévient à temps l'infortuné mari, et sa femme est arrêtée. Les juges, sensibles à son charme et à sa beauté, lui épargnent la peine capitale; elle doit seulement finir ses jours chez les Pénitentes d'Angers.

Philibert, le beau flûtiste de la Cour, a une maîtresse, la dame Rebillé. Le mari s'en offense; il a le tort de ne pas goûter la musique. Pour le punir sa femme l'empoisonne. Elle est condamnée avec sévérité : elle a le poing tranché, puis est pendue, et son corps est jeté au bûcher.

Les femmes les plus charmantes, portant les plus grands noms de France, sont suspectées. Les morts imprévues et étranges se succèdent avec une fréquence et une rapidité inquiétantes. Des citations pour comparaître en justice vont être lancées contre des princesses et des duchesses authentiques. La terreur règne à la Cour comme à la ville. Les haines, fomentées par la crainte du châtiment, naissent et grandissent, dirigées contre le lieutenant de police La Reynie, implacable justicier soucieux de faire son devoir, si rigoureux soit-il. Mme de Sévigné écrit : « Sa vie témoigne qu'il n'y a plus d'empoisonneuses. » Mais les séances de la Chambre Ardente sont brusquement interrompues. Derrière les femmes de la grande bourgeoisie et celles de la Cour de Versailles, est apparue tout à coup la silhouette d'une presque reine de France, l'altière Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan, favorite du grand roi. La Reynie veut l'inter-

roger, Louis XIV s'y oppose. Tout va rentrer dans l'ombre et le silence. La question appliquée à la Voisin semble un simulacre : il faut avant tout qu'elle ne parle pas. Les juges l'interrogent avec prudence. Les dossiers s'égarent, les pièces compromettantes disparaissent. Des papiers importants sont brûlés dans les cheminées du château royal. La favorite triomphante qui, depuis treize ans, a fait la fortune et la terreur des courtisans, la maîtresse « tonnante et éblouissante comme une reine », qui a vu à ses pieds la Cour et Paris la grande ville, a été la visiteuse assidue et une des meilleures clientes de la Voisin. Elle lui a acheté des poudres mélangées à du sang desséché, de la poussière de taupe, de la cantharide. Elle a participé aux messes noires. On murmure qu'au cours de ces mômeries sacrilèges elle priait pour que la reine fût stérile et que le roi abandonnât Louise de la Vallière. Quand Mlle de la Vallière quitte la Cour pour entrer au couvent c'est un triomphe pour les sorcières.

Athénaïs de Montespan, couchée nue sur l'autel pendant ces abominables parodies, invoque Satan pour conserver la faveur du roi qui commence à se lasser des colères et des scènes continuelles de la favorite.

Mlle de Fontanges meurt à vingt-deux ans à l'abbaye de Port-Royal. Son entourage parle d'empoisonnement. Mlle des Œillets, amie et confidente de Mme de Montespan, est arrêtée. Le roi ne peut se décider à frapper la femme qu'il a aimée, la mère de ses enfants qu'il a légi-

timés. Pour la majesté de la royauté il faut étouffer l'affaire. La marquise de Montespan est sauvée mais le lien qui l'unit à Louis XIV est brisé. Quand elle meurt, dans sa retraite de Saint-Joseph, en proie à la terreur de l'au-delà, il accueille la nouvelle avec une indifférence parfaite et interdit à ses enfants de porter le deuil.

En juin 1670, la jeune duchesse d'Orléans Henriette rentre d'Angleterre fière et heureuse d'avoir obtenu la signature du traité de Douvres. Elle a vingt-six ans, elle est belle, intelligente, entourée d'hommages. Subitement, dans la nuit du 29 au 30 juin, elle meurt dans d'affreuses douleurs. A Paris, à Londres, ce n'est qu'un cri : « La jeune duchesse a été empoisonnée ! » Charles II refuse de recevoir la lettre du duc d'Orléans lui annonçant ce deuil. Le duc de Buckingham « est dans les emportements d'un furieux ». Notre ambassade à Londres doit être protégée.

On accuse Monsieur et son infâme ami le chevalier de Lorraine. On accuse les Hollandais, on accuse le monde entier. On dit que Madame a pris du sublimé corrosif dans son eau de chicorée. Louis XIV ordonne que l'autopsie soit faite en présence du chirurgien du roi d'Angleterre. Le rapport des experts est formel : Madame a succombé à « une péritonite foudroyante occasionnée par un ulcère perforant de l'estomac ». L'eau de chicorée a été bue par plusieurs personnes qui n'en ont ressenti aucun malaise. *La tasse seule n'a pas été examinée...* Les bruits calomnieux se sont éteints quand la science a

parlé, mais il nous reste les pages immortelles de l'oraison funèbre et ce cri sublime : « Madame se meurt, Madame est morte ! »

Revenons à la Voisin. Par une abominable invention de femme qui se sent perdue, elle accuse Racine d'avoir empoisonné la du Parc qu'il avait épousée secrètement. Le poète a trente-huit ans; Phèdre vient de remporter un éclatant triomphe. Brisé par la douleur, ulcéré par la calomnie, Racine renonce à écrire ses tragédies où l'amour joue les premiers rôles et qui sont encore après trois siècles la gloire de notre théâtre.

Sous Louis XVI, des mesures rigoureuses sont édictées pour punir les crimes du poison. Les ordonnances royales ont un effet salutaire. Pendant vingt ans on n'entend plus parler de ces méfaits. Au moment que l'impopularité de Marie-Antoinette semble devenir dangereuse, le roi craint pour la vie de la reine et veut la protéger. « Vous prenez, dit-elle, une peine inutile; rappelez-vous qu'on n'emploiera pas un grain de poison contre moi. Les Brinvilliers ne sont point de ce siècle-ci : on a la calomnie pour tuer les gens et c'est par elle qu'on me fera périr. »

Pendant la Révolution, la terrible invention du docteur Guillotin règne en maîtresse sanguinaire; au cours de ces années, noyées dans la violence, les empoisonneuses font relâche.

Au début du siècle dernier, à Genève, une garde-malades commet douze empoisonnements sans autre profit

que la modeste prime donnée à ceux qui apportent la nouvelle d'un décès aux pompes funèbres.

Une autre femme, la veuve van den Linden, de Rotterdam, dont la vie paraît calme et aisée, empoisonne, sans aucun intérêt, pour rien, pour le plaisir, une trentaine de personnes avec de l'arsenic que son pharmacien, confiant, lui donne pour tuer les rats dont elle se dit infestée.

Vers 1847, une servante bretonne, au mauvais cœur, Hélène Jegado, est convaincue d'avoir empoisonné vingt-six personnes et essayé d'en empoisonner huit autres. « La mort me suit partout, disait-elle, et les maîtres meurent où je passe. »

Doña Catalina de Viariza, dont le mari, chimiste réputé, avait été déporté pour crime politique, se croyant veuve s'éprend d'un jeune homme Pedro de Bilbao. Pendant une absence de son amie, Pedro se fiance à une jeune cousine. « Prends garde, dit la délaissée, comme un autre Pygmalion, tu veux échauffer ta statue de neige. Je la glacerai tout à fait. Je la tuerai, je te tuerai et me tuerai ensuite. En attendant, Dieu te garde ! » Le jour de la noce, la jeune mariée sort de l'église entourée de ses amies qui lui jettent des fleurs. L'une d'elles lui présente un bouquet composé des plus belles fleurs ; elle le prend, le respire, et tombe inanimée pour ne plus se relever. La preuve de la culpabilité de Catalina est impossible à établir. Pedro revient à ses premières amours. Bientôt las de cette dangereuse maîtresse, il la quitte et se réfu-



Madame Lafarge, née Marie Cappelle

gie chez ses parents. Elle parvient à le rejoindre. Simulant une crise de repentir, elle se jette dans ses bras et lui plante dans l'épaule une longue épingle d'or enduite du suc de la terrible herbe du chasseur, la vedégambe. Il n'en meurt pas car l'aiguille, en traversant les vêtements, s'est en partie débarrassée du poison.

Il est inutile de rappeler ici l'histoire de celle que l'on a surnommée « l'Ange de l'arsenic ».

En 1840, les déboires matrimoniaux et la comparution en Cour d'assises de Marie Cappelle, femme Lafarge, ont défrayé la chronique et ému les cœurs sensibles prêts à s'apitoyer sur les accusés plus que sur les victimes.

Cinquante ans plus tard, Jane Daniloff, l'empoisonneuse d'Aïn-Fezza, est jugée par la Cour d'assises d'Oran. Le soir même de l'audience où elle était condamnée aux travaux forcés, elle se fait justice elle-même en absorbant un reste du poison qui lui avait servi à tenter de se débarrasser de son mari.

Constatons avec satisfaction que les affaires d'empoisonnement sont aujourd'hui très rares. Cette diminution constante d'une criminalité particulièrement redoutable tient aux progrès incessants de la toxicologie. Les coupables ne peuvent plus escompter l'impunité qui leur était assurée par l'impossibilité de découvrir les traces du poison. Nos savants disposent aujourd'hui d'infaillibles ressources qui permettent aux juges de frapper les coupables sans être hantés par la crainte de l'erreur judiciaire.

CATHERINE DE MÉDICIS

LA JEUNESSE, LE MARIAGE

Catherine de Médicis a goûté le fruit amer de l'impopularité. Elle est, avec Frédégonde et Brunehaut, la reine de France la plus copieusement calomniée.

Est-elle une grande méconnue, comme le déclare Balzac dans une curieuse étude frémissante de passion? Mérite-t-elle la flatteuse oraison funèbre de de Thou, qui s'écrie, en apprenant la mort : « Ce n'est pas une femme, c'est la royauté qui vient de mourir »? Est-elle enfin une victime des huguenots, qui se seraient acharnés sur son cadavre pour prendre une revanche posthume de la Saint-Barthélemy?

Elle appartient à une famille de commerçants de Florence qui se sont enrichis dans le négoce et dans la banque. L'origine est modeste; mais, peu à peu, l'argent aidant, l'ambition est venue.

En 1314, Everard de Médicis est gonfalonier de Florence. En 1378, un de ses descendants, Salvastro de Médicis, porte le même titre. Il laisse deux fils : Cosme et Laurent. Voici enfin Laurent le Magnifique, le duc de Nemours et le duc d'Urbin, père de Catherine. Ajoutons que la famille, grandie par la politique, s'enorgueillit de compter parmi ses membres deux papes : Léon X et Clément VII, et constate sans déplaisir et sans humilité

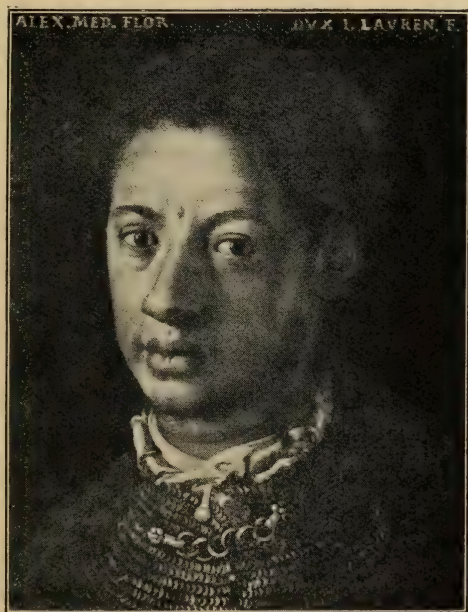
qu'elle compte aussi de nombreux bâtards : Hippolyte, Alexandre, d'autres encore. La légitimité est le moindre des soucis des personnages illustres de cette époque.

A la fin d'avril 1519, un envoyé spécial de Sa Sainteté le pape Léon X arrive à la Cour de France. Il apporte deux nouvelles : l'une, joyeuse; l'autre, triste. La duchesse d'Urbin a mis au monde une fille, qui a reçu le prénom de Catherine. Le duc d'Urbin est dans un état désespéré. Il a été atteint à la guerre d'un coup d'arquebuse et il souffre plus encore des blessures inguérissables reçues jadis dans les combats amoureux.

La maladie du duc d'Urbin attriste François Ier, dont la santé pour les mêmes causes inspirera plus tard de graves inquiétudes. Le duc d'Urbin s'était marié en France. Il avait épousé Madeleine de La Tour, comtesse de Boulogne et d'Auvergne, prétendant remonter, par son père, à Godefroy de Bouillon et, par sa mère, aux Bourbons. La sœur de Madeleine était devenue la femme de Jean Stuart, duc d'Albany. Le mariage qui sourit au projet de François Ier en Italie a été célébré au château d'Amboise. Jamais fêtes ne furent plus somptueuses; deux semaines de festins, de bals, de réjouissances, de brillants tournois. Une grande cour intérieure a été transformée en salle de banquet; elle était entièrement tendue de tapisseries des Flandres. Les plats innombrables étaient annoncés par des fanfares et présentés, selon l'antique cérémonial, par des servants agenouillés.

Un an après, Laurent, « en qui sont concentrées les dégénérescences d'une race qui a trop vécu », agonise dans son palais de Florence. Sa femme souffre du même mal. En quelques jours, le duc et la duchesse d'Urbin ont terminé leur brève existence.

Catherine est une enfant chétive et sans voix. Les plus funestes présages accompagnent sa venue au monde. Les astrologues ont découvert des taches rougeâtres sur le disque de la lune, une longue écharpe de vapeur sanglante semble flotter dans le ciel. Des plaintes montent dans le brouillard. Les devins déclarent que cette enfant sera la cause d'effroyables calamités et amènera la ruine de la famille et du pays de son époux.



Alexandre de Médicis,
frère de Catherine, par Bronzino.
(*Galerie des Offices, Florence.*)

L'Arioste s'attendrit sur le sort de Catherine et compose cette allégorie :

« Une branche seule reverdit avec un peu de feuillage; entre la crainte et l'espoir je demeure incertain, si l'hiver me la laissera ou me la ravira. »

Catherine n'a personne auprès d'elle pour s'intéresser à son triste sort; sa grand'mère est trop vieille et s'est réfugiée dans l'égoïsme qui dessèche souvent le cœur des vieillards. Son oncle, Léon X, s'émeut rarement et est absorbé par les soucis de son pontificat. Ses tantes : Lucrèce de Médicis, mariée au banquier Salviati, et Clarisse, femme de Philippe Strozzi, ont déjà fort à faire en élevant deux bâtards : Alexandre et Hippolyte. Infortunée Catherine! A cinq mois, une entérite grave met ses jours en danger et, quand elle est transportée à Rome, auprès de son oncle Léon X, c'est une pauvre petite chose chétive et bien pâle.

Sa première enfance n'est qu'une aventure douloureuse. Au gré de la politique, elle vit tantôt à Rome, tantôt à Florence.

Si l'hérédité paternelle est lourde et malsaine, par bonheur, grâce à sa mère, elle a pris tout ce qu'elle pouvait de vigueur auvergnate et saine. Elle est brune, elle a le teint pâle, des yeux un peu gros à fleur de tête et le menton est légèrement fuyant.

Dès son enfance, les prétendants à sa main sont nombreux, car elle est riche et appartient à une famille influente. Voici quelques noms : le prince d'Orange, Her-

cule de Ferrare, Frédéric Gonzague, duc de Mantoue, ou Guidobaldo delle Rovere, qui lui a pris son duché d'Urbin. Si Guidobaldo devient plus tard son époux, la querelle qui peut s'envenimer n'aura plus raison d'être. Enfin, voici deux prétendants sérieux : le duc de Richmond, bâtard d'Henri VIII, mieux encore, Henri, duc d'Orléans, second fils du roi François Ier.

A la Cour pontificale, Catherine joue à la poupée; mais, intelligente et précoce, elle écoute, elle épie et commence son apprentissage dans l'art de la politique. Elle s'éprend d'une passion enfantine pour son cousin Hippolyte, tandis qu'elle déteste son demi-frère Alexandre, « ce demi-nègre aux cheveux crépus, qui bat sauvagement ses chiens ».

A huit ans, elle a appris surtout à cacher soigneusement le secret de ses pensées et à faire bon visage aux gens qu'elle déteste, afin de les mieux tromper. Elle s'exerce à l'art subtil de la dissimulation.

A travers les intrigues et les splendeurs de la Cour pontificale, elle va, vient, épie, guette, furette, se méfie, cela avec un visage souriant et une apparente candeur.

Après la défaite de François Ier à Pavie, elle retourne à Florence.

Les événements se succèdent avec une tragique rapidité.

Le 6 mai 1527, Rome est prise d'assaut par le connétable de Bourbon, Clément VII est prisonnier au château

Saint-Ange. La contagion de l'émeute, de la révolte et de la révolution gagne rapidement Florence. Il faut secouer le joug odieux des Médicis. Catherine est mise en sûreté au château de Poggio-Caïano, isolé dans la campagne.

Les démocrates triomphants s'emparent de l'enfant et la garderont comme otage; ils la conduisent au couvent de Sainte-Lucie, cher à Savonarole, cloître qui est pour elle une dure prison.

En vain, le pape Clément VII, qui a repris sa liberté, réclame sa nièce; les nouveaux maîtres de Florence refusent. L'enfant est transférée à Sainte-Catherine, lieu malsain, propice aux germes de contagions. Elle est le jouet d'hommes méchants. Cette enfance tourmentée et périlleuse va lui forger une âme d'airain et un cœur inaccessible à la vaine pitié. Dans son cerveau de petite fille naissent, grandissent et se cristallisent des haines qui feront d'elle, plus tard, la Catherine de la Saint-Barthélemy.

Grâce aux démarches de M. de Velly, ambassadeur de France, l'enfant est confiée aux dames de la Santa-Annunziata-delle-Murrate.

Le triomphe momentané des démagogues de Florence provoque la colère des vaincus, qui viennent mettre le siège devant la ville. Pendant dix mois, Florence est assiégée. Les épidémies déciment les habitants qui, affolés par la crainte, cherchent une victime expiatoire pour apaiser le courroux céleste. Leur choix est vite fait : Catherine doit être sacrifiée.

Léonard Bartoloni veut la livrer à la soldatesque ou l'enfermer dans une maison de débauche; il a, d'ailleurs, d'autres cruautés en réserve.

« Il faut la placer, dit-il, sur les créneaux d'un rempart à l'endroit le plus exposé; elle périra ainsi frappée par ses amis. »

Le 21 juillet 1530, Alborandini est chargé d'aller réclamer Catherine au couvent des Murrate. Par trois fois, l'abbesse refuse de la livrer. Catherine paraît enfin. Elle est vêtue en nonne. Elle est calme et dit avec douceur :

« Allez et annoncez à mes maîtres que je deviendrai nonne et passerai ma vie entière auprès de ces mères respectables. »

Cette religieuse âgée de dix ans impose le respect à Alborandini lui-même.

Catherine dit adieu à ses compagnes; toutes les religieuses s'agenouillent, demandant au ciel de la protéger. A dos de mule, la petite prisonnière est conduite à son ancien couvent de Sainte-Lucie.

Enfin, Florence est délivrée, Catherine est libre. Elle retourne à son cher couvent des Murrate; elle y vit entourée des héritières des principales familles florentines. Elle apprend, elle prie et surtout elle suit avec ravissement ces magnifiques cérémonies religieuses qui excitaient au plus haut point l'indignation du révolté Savonarole.

L'atavisme florentin prend le dessus et la façonne définitivement; elle n'oubliera jamais, si haut qu'elle puisse

monter, qu'elle est du pays de Machiavel. Elle sera une excellente élève de ce maître redoutable.

Bientôt, le pape la rappelle auprès de lui; elle retourne à Rome, sous la garde d'Ottavino de Médicis.

Le 2 octobre 1530, elle est revenue à Rome. Elle sent croître en elle, à la contemplation des splendeurs de la Ville Eternelle, le goût des arts que les merveilles de Florence lui avaient déjà inspiré.

Son existence n'est pas gaie; elle a une apparence de Cour, mais le sourire est soigneusement proscrit par les trois dames mûres, le vénérable évêque de Forli et les vieux gentilshommes qui l'entourent et sont ses compagnons habituels. Heureusement, quelques jeunes pages viennent apporter un peu de vie dans ce milieu austère.

Catherine, pour ne pas succomber à l'ennui, perfectionne son éducation. Elle sait être prudente, elle pratique l'art de vivre au milieu des discordes sans y prendre part, elle ne blesse jamais personne, du moins ouvertement; elle cherche des amis et alliés par une attitude soumise et affectueuse. Elle est « bien-disante et sage au-dessus de son âge », parle sans colère des mauvais traitements subis, mais déclare qu'elle ne les oubliera jamais.

« Onques ne vit personne de son âge qui se doute mieux du bien et mal qui lui est fait », dit le vicomte de Turenne au duc d'Albany, oncle de Catherine.

Elle a deux jolis gestes : elle prie son oncle de combler de présents les religieuses des Murrate, qui l'avaient re-

cueillie, et elle obtient la grâce d'Alborandini, qui fut un de ses persécuteurs.

A Rome, Catherine habite le palais Médicis, aujourd'hui le palais du Sénat.

La vieille tante au caractère revêche et à l'aspect rébarbatif a été remplacée par Marie Salviati, femme de Jean des Bandes-Noires. Le pape Clément VII a un caractère fuyant. Sa nature est remplie de contradictions; il songe sérieusement à trouver un mari pour sa nièce, mais il change d'avis presque chaque jour sur le choix du prétendant. Il déclare qu'il ne veut pas se ruiner en courriers pour l'établir.



LE CARDINAL HIPPOLYTE DE MÉDICIS, COUSIN DE CATHERINE
Portrait du Titien.

Catherine, qui est au courant de ces projets successifs,

affecte d'ignorer ce qui se trame autour d'elle. On parle de la fiancer à toute l'Europe et ce ne sont que conciliabules dans les dîners, dans les chasses, même dans la salle voisine de sa chambre, après le couvre-feu.

Elle n'est heureuse que près de son cousin Hippolyte. Elle a pour lui une admiration de pensionnaire; elle le suit des yeux, joue avec son gros chien Randonne. Hippolyte est un beau cavalier de vingt ans. Il n'a d'ecclésiastique que l'habit et encore ne le porte-t-il pas souvent.

Le Titien le représente en costume de cheval, vêtu d'un long justaucorps serré à la taille, d'un violet sombre, un long manteau de même couleur flottant sur ses épaules; à sa toque, une double aigrette de diamants. Les lèvres pincées, le regard assez dur, l'air pas commode, ce que Brantôme appelle *Mutin fort escalabrous*.

Il aime les habits somptueux et se fait suivre de Maures, Tartares, Indiens, Turcs en costumes pittoresques et bigarrés.

Comment la fillette ne serait-elle pas séduite?

Elle n'a d'affection que pour son beau cousin. Son frère Alexandre ne lui inspire qu'une aversion instinctive. Elle sent que ce moricaud brutal et grossier n'est pas son semblable. Mais il n'entre certainement pas dans les vues du pape, son oncle, de la marier dans sa famille, et il croirait manquer gravement à son devoir en laissant un roman s'ébaucher avec Hippolyte. Tant d'autres destinées sollicitent sa nièce!

Il vaut mieux l'éloigner de Rome. Bien vite, il imagine de méchants présages et le prétexte de la malaria pour l'envoyer à Florence. Hippolyte est nommé légat contre les Turcs, couvert de bénédictions et de pouvoirs; mais, quand il réclame de saluer Catherine une dernière fois, on ne lui fait aucune réponse (1).

Catherine est déjà presque une jeune fille, encore un peu maigre et brusque, au sortir de l'âge ingrat; mais elle devient gracieuse, elle a les joues pleines, les yeux saillants et volontaires.

A Florence, son entourage l'éblouit de fêtes, s'applique à l'étourdir et à cultiver en elle le goût du luxe et des magnificences, à étouffer aussi ce que cette inclination tendre pour Hippolyte a trahi de sang français.

Si la Catherine des guerres religieuses a été façonnée aux Murrate, ici naît la Catherine des Tuileries, du Louvre, de Chenonceaux. Ni les disettes ni les guerres ne compteront jamais pour cette femme magnifique.

Elle n'est pas pour rien la nièce de Clément VII. Son âme sera toujours en contradiction perpétuelle.

Deux prétendants retiennent l'attention du pape. L'un, candidat de Charles-Quint, François Sforza, duc de Milan, fils de Ludovic le Maure. Il a trente-sept ans, il est ruiné et de mauvaise santé. L'autre, est un beau prince de quatorze ans, fils du roi de France; il ne portera pas la cou-

1. Lire les remarquables ouvrages de H. Bouchot et de Mariéjols.

ronne, étant le second fils du roi. François Ier, à peine sorti d'Italie, pense déjà à y rentrer, et un mariage de son fils avec Catherine lui ménagerait l'alliance du pape. Il sait, en outre, qu'elle apportera en dot des joyaux inestimables, des terres d'Auvergne, venues des La Tour, et un nombre respectable d'écus.

Catherine est laissée dans l'ignorance de ces projets; mais elle est trop intelligente pour ne pas les avoir devinés. Il lui suffit de constater que le portrait du duc d'Orléans se trouve par hasard placé sur sa table.

Le prince est joli, fringant « dameret », et ses beaux yeux, son nez droit, sont ceux de sa belle grand'mère, Louise de Savoie. On le dit jouteur aux tournois de lance; il chante, danse à ravir. Mais Catherine ne montre aucune joie, et laisse à d'autres plus puissants le soin de décider de son avenir.

Cependant, l'éblouissant mirage qu'est la Cour de France à ce moment est bien fait pour tenter une jeune fille, dont ni le père ni la mère ne sont de sang royal.

Les grands artistes semblent fuir l'Italie décadente et ruinée pour cette Cour magnifique où tout leur est donné à profusion : argent, honneurs, célébrité.

Le pape, sous des apparences de joie, cache les hésitations et les reculades qu'il se ménage dans le cas où l'empereur Charles-Quint s'opposerait tout à coup à ce mariage.

Prenant et reprenant sa parole aux ambassadeurs, le



Photo Giraudon

Henri II enfant
Portrait de Clouet. (*Musée Condé, Chantilly.*)

pape montre, pendant dix-huit mois, une telle mauvaise volonté, que le comte de Grammont s'écrie :

« Cet homme est vraiment le fléau de Dieu ! »

Une autre difficulté surgit et retarde la conclusion du mariage français : le trésor pontifical est à sec et Sa Sainteté songe avec terreur aux frais considérables qui lui seront imposés pour établir sa nièce. Heureusement, les Strozzi sont là. Leur richesse leur permet de faire des avances qui sont couvertes par la mise en gage entre leurs mains d'un merveilleux bijou ciselé par Cellini pour la chape pontificale. Les pierres et les perles choisies dans les réserves sont d'une grosseur inusitée et d'un poids énorme. Ces perles, ces guirlandes de corsage, ces poires d'oreilles, sont celles qui parent Catherine dans le beau portrait en costume d'apparat qu'un artiste français fera pour le pape et qu'on admire aux Offices. Ces bijoux ont, du reste, une histoire. Ils avaient été payés le prix d'un royaume, leur destinée sera cruelle. Offerts par Catherine à sa belle-fille, Marie Stuart, ils seront portés un jour sans honte par la protestante Elisabeth, reine d'Angleterre, comme si ces pierres et ces perles n'avaient été bénies et consacrées par un pape.

François Ier apprécie toutes ces richesses, mais il en convoite d'autres : Gênes, Naples, Milan.

Clément VII hésite encore. Il invoque son âge, ses infirmités. Prétextes mensongers. Il donne des ordres contradictoires, les chariots sortent des remises, puis y ren-

trent brusquement. Enfin, il se décide. Le mariage est conclu.

Catherine quitte Florence et se met en route pour Livourne. Un interminable cortège la précède et la suit. Avant son départ, François du Bellay, comte de Tonnerre, lui remet les présents du roi François et du duc d'Orléans.

Le duc d'Albany, son oncle, reçoit d'elle une lettre ravie où elle décrit son voyage. Elle ne se lasse pas d'admirer les sites nouveaux du haut du grand chariot aménagé pour elle en belvédère. Elle monte ses chevaux préférés et fait la sieste en chaise. Dans les coffres en cèdre cloutés d'argent sont rangées toutes les merveilles du trousseau. Alexandre, son frère, y a aidé en prélevant un impôt forcé de trente-cinq mille écus, sous prétexte de réparations aux fortifications de Florence. En réalité, cet impôt a servi à l'achat de broderies à l'aiguille, de bijoux, de vêtements, de velours, de rideaux.

Catherine parée parfois comme une idole, manque souvent du nécessaire, et la duchesse de Camerina, chargée par Alexandre de Médicis des soins du trousseau de sa sœur, écrit à la marquise de Mantoue, l'adorable Isabelle d'Este, que la pauvre petite fiancée est dépourvue de tout, principalement de linge et de vêtements de dessous. Elle se plaint aussi « qu'il n'y ait pas à Florence d'ouvriers capables de faire les broderies qu'elle désire et prie la marquise de trouver à Mantoue des maîtres qui

feront deux corsages et deux jupes pour lesquels elle envoie deux livres d'or, deux livres d'argent, deux livres de soie, et enverra davantage si c'est nécessaire. »

L'escorte de Catherine est conduite par Philippe Strozzi.

Le duc Alexandre la quitte à Pistoie; prosterné devant elle, il lui fait tous ses vœux en lui baisant les mains.

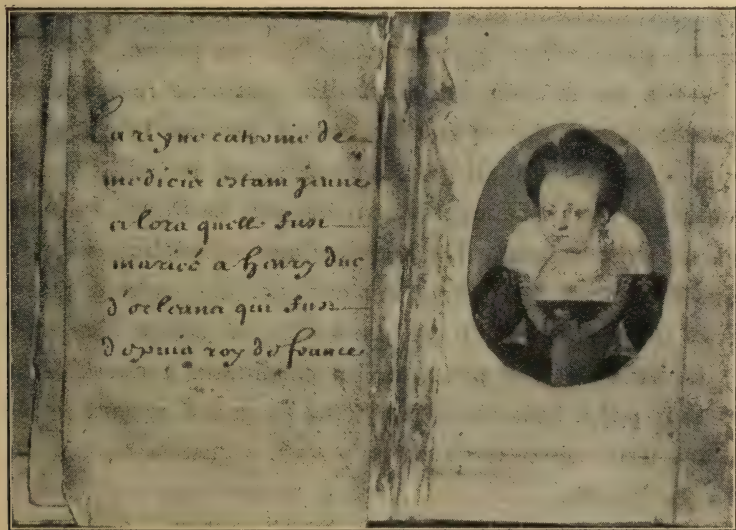
Les villes traversées la reçoivent avec la même pompe que pour les souverains, et Catherine est flattée d'être ainsi traitée. Elle sait que les clauses du contrat établissent son rang de princesse royale. Le château de Gien lui est promis comme résidence, ainsi que cinquante mille livres tournois, et son cœur bondit, son imagination vole vers cette Cour, la plus somptueuse d'Europe, où elle est attendue.

A la Spezzia, les galères sont là. Celle du Saint Père et celle de Catherine sont tendues de satin cramoisi et de crépines d'or. D'admirables tapisseries ornent l'intérieur, des centaines de rameurs en riches costumes activent la marche.

Hippolyte a été mis bien en vue par Clément VII, de manière à imposer silence aux méchantes histoires s'il en est besoin.

Les belles dames de la Cour de François Ier, dont on s'entretient tant en Italie, font peur à Catherine et, pour ne pas être traitée en petite fille elle apprend les danses en honneur à la Cour de France et se pare de plus en plus magnifiquement.

Le 12 octobre 1533, Marseille est dans l'allégresse. Les signaux de la tour d'If et de Notre-Dame-de-la-Garde viennent d'annoncer que la flotte pontificale approche, amenant Clément VII et sa nièce, la fiancée du fils du roi, la jeune Catherine de Médicis.



Catherine de Médicis a l'époque de son mariage
Miniature ornant *Le Livre d'Heures* de Catherine de Médicis.
(*Photo Giraudon.*)

Pour souhaiter la bienvenue aux augustes voyageurs, des milliers d'embarcations quittent le rivage, portant une foule de gentilshommes et de musiciens. Trois cents pièces d'artillerie ébranlent l'air de leurs salves joyeuses.

Les populations sont agenouillées. En tête de la flotte, la galère capitane porte le Saint Sacrement, suivant l'usage des papes dans leurs voyages en mer. Dix cardinaux et un grand nombre d'évêques accompagnent le successeur de saint Pierre.

L'entrée solennelle dans la ville est d'une pompe extraordinaire. Aucun attentat n'est à redouter. En ce temps-là les précautions indispensables étaient prises.

Assis sur la *sedia gestatoria,* le vicaire de Jésus-Christ est porté sur des épaules robustes. Devant lui, sur un cheval blanc conduit par deux écuyers, le Saint Sacrement est dans un magnifique ostensoir. La foule se presse et reçoit avec piété les bénédictions apostoliques, jette des fleurs sur le passage du cortège. Les prêtres chantent des cantiques, il y a dans l'air un nuage d'encens.

Revêtus de leur pourpre, les cardinaux à cheval suivent le pape. Puis vient Catherine en grand apparat, précédée d'un carrosse de velours noir, « grande nouveauté à cette époque », de huit pages à cheval également vêtus de velours noir, et de six haquenées conduites à la main, dont une toute blanche couverte de toile d'argent. Elle monte une haquenée rousse caparaçonnée de toile d'or tissée de cramoisi, et s'avance, escortée de la garde du roi et du pape, suivie de douze demoiselles vêtues richement à l'italienne.

Le mariage est célébré le 23 octobre, dans l'église cathédrale, par le souverain pontife.

Catherine porte une robe de soie blanche, qu'enrichissent des pierreries et des ornements d'orfèvrerie florentine. Un voile de point de Bruxelles couvre sa tête. « Elle ressemble aux madones d'Italie dans leurs châsses étincelantes. »

Le soir, la reine de France avec toutes ses dames accompagnent Catherine jusqu'à la chambre où les époux, deux enfants de quatorze ans, doivent, cette nuit-là, dormir ensemble.



HENRI II
Ecole des Clouet. (*Photo Giraudon.*)

Le lendemain, de grand matin, le pape va surprendre les mariés au lit, et « les ayant trouvés de joyeuse humeur, montre plus de contentement qu'on ne lui vit jamais. »

Après trente-trois jours de fêtes, le pape retourne en

Italie, et la Cour de France au château de Fontainebleau, où d'autres fêtes sont annoncées.

Catherine, à quatorze ans, parle bien le français. Sa remarquable maîtrise de soi est un don de la nature qui a été porté à la perfection par son séjour à la Cour des papes. Cette jeune Florentine a le sens des réalités de la vie et de la politique. Son esprit orné, comme celui de toutes les princesses de la Renaissance, est dressé aux élégances et aux bienséances de la Cour.

Elle n'oublie pas par quel coup de fortune elle est entrée dans la maison royale de France, et bien des complaisances de sa vie s'expliquent par le sentiment qu'elle a de la médiocrité de ses origines. Si elle était tentée de l'oublier, Diane de Poitiers serait là pour la lui rappeler. Ne lui a-t-elle pas donné un surnom : « La Petite Banquière »? Elle n'est que la descendante d'une race de marchands et, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut considérer le mariage du duc d'Orléans que comme une mésalliance.

« M. d'Orléans, dit l'ambassadeur vénitien Guistimani, est marié à Mme Catherine de Médicis, ce qui mécontente la nation tout entière. On pense que le pape Clément VII a trompé le roi dans ce mariage. »

« Les Français, dit le connétable de Montmorency, ont à cœur l'obéissance à leur prince naturel et, à contre-cœur, celle des princes étrangers. »

Pourtant, Catherine n'est pas destinée à tenir un rôle

politique, n'étant pas mariée à l'héritier du trône.

La famille royale se compose alors d'Eléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier, sœur de Charles-Quint; de Marguerite d'Angoulême (la Marguerite des Marguerites), sœur de François Ier; des enfants de Claude de France, première femme du roi : François (dauphin de France), Henri d'Orléans (le mari de Catherine), Charles d'Angoulême et deux filles : Marguerite, plus tard femme du duc de Savoie, et Madeleine, femme de Jacques V d'Ecosse.

François Ier a trente-neuf ans. Il conserve les goûts de sa jeunesse.

« Le prince est dans un fort beau jugement, dit Mario Cavalli, ambassadeur de Venise, et un savoir très grand. A l'écouter, on reconnaît qu'il n'est chose ni étude ni art sur lequel il ne puisse raisonner très pertinemment et qu'il ne juge d'une manière aussi certaine que ceux-là mêmes qui s'y sont spécialement adonnés. Ses connaissances ne se bornent pas à la guerre, à la manière de conduire une armée, de dresser un plan de bataille; il ne comprend pas seulement tout ce qui a trait à la guerre maritime, mas il est expérimenté dans la chasse, dans la peinture, les lettres, les langues, les différents exercices qui peuvent convenir à un beau et brillant chevalier. »

La Cour de François Ier est luxueuse; les reines et les filles de France y ont chacune leur maison, où des dames

et des demoiselles sont attachées avec un titre et un traitement.

La présence de tant de femmes, dont la plupart sont belles, change le caractère de cette Cour, et d'une réunion d'hommes d'Etat et de capitaines fait un lieu de fêtes et de plaisirs.

« Le malheur est qu'en France, dit Montluc Grogiron, les femmes se mêlent de trop de choses; de là viennent tous les rapports, toutes les calomnies... »

Plaignons Montluc de n'être pas féministe!

Les divertissements prennent une grande place dans le cérémonial : bals, concerts, impromptus chez la reine, défilés et cortèges, autant d'occasions de déployer un grand luxe de vêtements.

L'esprit païen de la Renaissance triomphe. Les grandes dames s'adonnent à l'étude des lettres antiques, toutes respirent dans l'air les idées que les écrivains y répandent.

Dès son arrivée à la Cour de France, Catherine, qui a vécu depuis sa plus tendre enfance dans un milieu austère, entourée de vieilles dames, à la vertu intransigeante et farouche, éprouve une vive surprise, qu'elle se garde d'ailleurs de manifester. La facilité des mœurs s'étale au grand jour. La fidélité conjugale est rarement observée. Le roi donne l'exemple, et le plus mauvais. Ses aventures amoureuses sont nombreuses et notoires. La favorite est Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes. Elle

est l'ornement de la Cour, Catherine est trop fine pour ne pas se concilier ses bonnes grâces; elle a le pressentiment qu'elle doit, avant tout, compter sur l'appui et l'affection de François Ier. Son beau-père est conquis par la



LE MARIAGE DE CATHERINE DE MÉDICIS
Peinture de Vasari. (*Palais Vieux, Florence.*)

gentillesse de la jeune Florentine, qui a amené d'Italie, pour composer sa petite Cour, un essaim de charmantes jeunes filles, parmi lesquelles, Madeleine de Florence, Marguerite de Teste, Lucrèce de Rodolfi, Angela de Bruno. Plusieurs sont si petites filles que leurs gouvernantes les accompagnent.

François Ier est ravi, la nouveauté l'amuse. Catherine s'applique à lui plaire, l'entoure d'attentions de toutes sortes, le suit partout.

« Elle fit prière au roi, dit Brantôme, de permettre qu'elle ne bougeât jamais d'avec lui. On dit qu'« elle, qui était fine et habile, le fit bien d'autant pour voir les secrets du roi et écouter et savoir toutes choses. »

Quand le roi chasse, elle l'accompagne. Elle est fort bien à cheval. C'est une écuyère hardie et gracieuse. La première, elle met la jambe sur l'arçon. La jambe est belle; aussi la montre-t-elle volontiers. Les dames de la Cour l'imitent aussitôt, « délaissant la planchette pour l'arçon. »

La protection de François Ier lui est d'autant plus nécessaire que la mort de son oncle, le pape Clément VII, la prive d'un utile soutien.

Catherine apprend, coup sur coup, de tristes nouvelles : son cousin Hippolyte, qu'elle a aimé jadis, meurt tragiquement, frappé, dit-on, à l'instigation d'Alexandre de Médicis; celui-ci tombe à son tour sous les coups de Lorenzino. Catherine demeure impassible. Elle s'est forgé, au cours de son enfance douloureuse et tragique, une cuirasse d'apparente indifférence. D'ailleurs, elle n'est pas destinée à régner. Après François Ier, la couronne de France doit revenir à l'aîné de ses fils, le dauphin François. Mais les prévisions humaines en apparence les plus sûres sont souvent déjouées par le destin.

Le dauphin voyage dans le midi de la France. Il se

livre volontiers aux exercices violents, dans lesquels il excelle. Après une longue course sous l'ardent soleil méridional, il arrive à Tournon. La soif le tourmente, Montecuculli lui tend un verre d'eau glacée. Il le boit d'un trait et tombe frappé par une brusque congestion. Les ennemis de la Florentine l'accuseront d'avoir fait empoisonner son beau-frère pour assurer la couronne à son mari. L'accusation ne paraît pas fondée.

La voilà dauphine et reine en expectative.

Elle est trop intelligente et trop habile pour changer de manière et passer de la modestie à l'orgueil. Son seul désir est toujours de plaire. En redoublant de bonne grâce, elle s'efforce de désarmer les haines dont elle se sent entourée. La noblesse de France lui témoigne une indifférence voisine de l'hostilité. Elle considère la jeune Florentine comme l'heureuse bénéficiaire d'une mésalliance. A ses yeux, la tiare pontificale de Léon X et de Clément VII n'a pas suffisamment rehaussé le blason des Médicis.

Catherine est-elle heureuse? Certes non! Un cruel chagrin la ronge. Les mois, les années ont passé; elle reste stérile. Albéri écrit :

« Je crois qu'il n'est personne qui ne se laisse tirer du sang pour lui faire avoir un enfant. »

Au bout de neuf ans de mariage, elle n'est pas encore mère. Les médecins, les devins, les astrologues ont été consultés en vain. Les prières, les adjurations, les invo-

cations n'ont produit aucun effet. La morale du temps est large et facile. Elle se traduit dans cette phrase empruntée à l'un des Médicis :

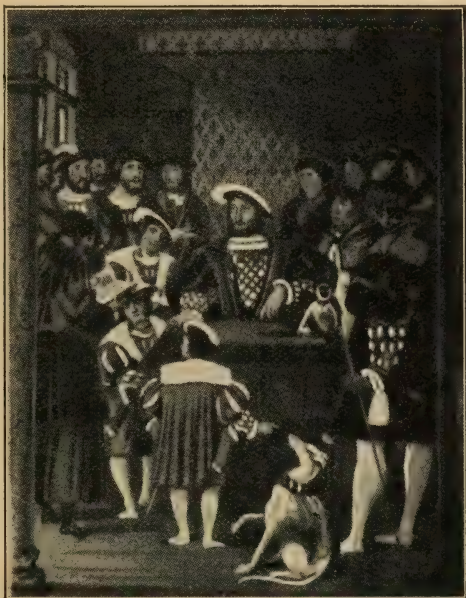
« Une fille d'esprit sait toujours s'arranger pour avoir des enfants. »

Catherine n'est pas femme à suivre un pareil conseil. Elle est et restera toujours chaste et vertueuse. Si elle est croyante, elle est surtout superstitieuse; jamais elle ne voyage à dos de mulet, cet animal, croit-elle, communiquant sa stérilité aux femmes qui le montent. Elle écoute les conseils les plus ridicules et suit à la lettre les ordonnances les plus saugrenues. Elle absorbe de la pervenche réduite en poudre, mélangée à des vers de terre, les cendres d'une grenouille, du sang de lièvre; enfin, la patte gauche d'arrière d'une belette infusée dans du vinaigre. Le tout sans succès.

L'occasion est trop belle pour que ses ennemis la laissent échapper. Ils répandent le bruit de la prochaine disgrâce de la dauphine. Puisqu'elle est incapable de donner un héritier au trône de France, il faut que, sans tarder, l'union soit rompue et que l'étrangère reprenne le chemin de son pays natal. La dauphine se jette en pleurs aux pieds du roi. Toute sanglotante, elle déclare que s'il le faut, pour l'honneur de la France, elle entrera, malgré sa douleur, dans un couvent. Le roi, ému, l'attire tendrement dans ses bras et lui dit qu'elle est et restera sa belle-fille.

Catherine a un autre chagrin. Une femme impérieuse et dominatrice s'est emparée du cœur de son mari.

Cette femme est belle, intelligente, ambitieuse. Catherine se désespère, mais ne laisse rien paraître, même aux yeux de ses intimes.



François Ier entouré de ses enfants et de sa Cour, vers 1532
D'après une estampe de la Bibliothèque Nationale.

Diane de Poitiers, comtesse de Brezé, — « Mme la Sénéchale », ou « la Grande Sénéchale », c'est ainsi qu'on l'appelle, — a vingt ans de plus que Henri. Elle lutte âprement et avec succès contre les morsures de l'âge. Les pamphlets répandus contre elle ridiculisent ses fausses dents et ses faux cheveux. Telle qu'elle est, le dauphin lui a voué une tendresse passionnée et fidèle.

Il y a dans le caractère d'Henri un grand fonds de

timidité; son enfance s'est écoulée tristement. Gardé avec son frère en Espagne, en 1526, comme otage de l'exécution du traité de Madrid, il avait passé quatre ans à Valladolid, dans un couvent de moines, où il subissait une véritable captivité.

Revenu à la Cour de son père, il avait été obligé de réapprendre le français. Se méfiant de lui-même, humble et silencieux devant le roi et croyant avoir besoin d'une protectrice, d'une égérie, il admire Diane éperdument, la regarde de loin, ne pouvant s'imaginer qu'un jour il osera s'approcher de son idole. Elle devient la grande passion de sa vie et il l'aimera jusqu'à sa mort.

Catherine souffre, pleure en secret... Elle n'hésite pas longtemps sur le parti à prendre. La lutte est impossible, elle serait inégale; elle est trop avertie pour ne pas savoir que les pleurs, les récriminations, les lamentations ne retiennent jamais un mari infidèle. Elle songe que la maîtresse est vieille. Elle espère que le temps travaillera pour elle et, bravement, elle garde le sourire. Elle fait bon visage à la rivale détestée; puisque, pour l'instant, la victoire ne peut lui appartenir : elle l'attendra.

Elle compte toujours sur l'appui de François Ier. Elle ne le quitte plus.

De Paris à Rambouillet, Saint-Germain, Chambord, Fontainebleau, ce ne sont que déplacements continuels.

Souvent, il faut coucher sous la tente, suivre la fantaisie du roi. Tout le monde campe, courtisans, gardes

et d'innombrables serviteurs; le long des routes, de longues files de litières, escortées de cavaliers, de carrosses. Des charrettes, chevaux et mules emportent tapisseries, vaisselles, bagages, meubles. Un luxe effréné, des plaisirs sans fin : telle est, en deux phrases, la vie de la Cour.



ANNE DE PISSELEU, DUCHESSE D'ETAMPES, FAVORITE DE FRANÇOIS Ier

Catherine est un modèle de réserve, ne cherchant qu'à s'effacer et à rester en bons termes avec tous, à ne pas se heurter contre la force irrésistible qu'est devenue Diane. Si Henri a un très grand amour pour sa maîtresse, il a une ferme amitié pour sa femme.

« Elle était, dit Brantôme en parlant de Catherine, de fort belle et riche taille, de grande majesté, fort douce quand il fallait, de belle apparence, de bonne grâce; le

visage beau et agréable; la gorge très belle, blanche et pleine, fort blanche aussi par le corps. De plus, elle s'habillait aussi superbement et avait toujours quelque nouvelle et gentille invention. Bref, elle avait beaucoup de beautés en soi pour se faire aimer. Elle riait volontiers et, de son naturel, elle était joviale et aimait à dire le mot. »

Elle est savante en géographie, en physique, en astronomie. C'est une originalité parmi les princesses de son temps, qui sont surtout de pures lettrées.

Ronsard célèbre ainsi le comble de son savoir :

Quelle dame a la pratique
De tant de mathématique?
Quelle princesse entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la nature
Et la musique des cieux?

Enfin, le mauvais sort est vaincu. Le 20 janvier 1544, après dix ans de mariage, elle met au monde un fils, François. Cette naissance est célébrée à l'égal d'une victoire par Marot, Mellin, Saint-Gelais et Ronsard. « C'est le commencement de mon byen », dira-t-elle.

Un an après, en 1545, naît une fille et, en onze ans, elle aura huit autres enfants.

Elle n'a maintenant plus rien à craindre, mais, pourtant, évite tous les sujets d'irritation; elle accueille la Sénéchale et se montre pleine d'attentions pour la duchesse d'Etampes, ne se prononce jamais dans les rivalités de

ces deux femmes, mais, si elle doit le faire, c'est toujours de manière à plaire au roi François, en se rapprochant de sa belle favorite. Elle n'avoue pas que rien ne l'intéresse dans ces luttes, Clarisse Strozzi l'ayant élevée dans le dédain de « ces espèces de créatures ». A Chantilly, à Anet même, chez Diane, elle reste impénétrable, souriante, surhumaine. Mais comment lui en vouloir, si elle se rapproche de ses amis italiens attachés à la Cour et, peu à peu, va les comblant de marques de faveur, d'argent, de bénéfices?

Plus tard, un Strozzi sera maréchal de France; un autre, Léon Strozzi, commandera la flotte royale. Ceux-là, encore, sont de bonne race et ont une fortune considérable. Mais que dire d'Albert de Gondi, de Sardini, de Zamet qui, bien qu'ayant été valet de chambre, épouse une des plus riches héritières?

Les châteaux de France sont aux mains des financiers italiens : Chaumont à Sardini, Murat à Zamet, Retz aux Gondi. Aucun évêché ne leur échappe, ils règnent sur les dames; par elles, ils tiennent les seigneurs et les princes.

Le 31 mars 1547, le roi François Ier se meurt à Rambouillet. Catherine, épouvantée, assise toute une nuit sur une escabelle, attend les nouvelles, en se tordant les mains, affolée par son imagination, qui lui montre un avenir difficile, semé de pièges.

Le roi François disparu, la lutte entre elle et Diane

sera féroce et sans merci, et elle s'écroule toute sanglotante quand on annonce la mort du roi.

C'est mal connaître la force de cette femme de vingt-huit ans que de la croire assez imprudente pour se confiner dans le désespoir ou l'inquiétude. Après quelques heures de recueillement, elle se ressaisit. Si Diane est la maîtresse, Catherine est reine de France. Quel rêve! Elle dont l'ambition est l'unique passion, la voici, après une enfance troublée et malheureuse, après une union où les déceptions et les douleurs l'emportent sur les espérances et les joies, la voici assise sur le premier trône du monde. Ceci compense cela.

Mais toute médaille a son revers. D'après les récits du temps, voici l'emploi d'une journée royale :

« Devant son entourage, elle doit passer son linge et ses habits à sept heures le matin; recevoir les visiteurs, qui déjà attendent; dicter sa correspondance à ses secrétaires. A dix heures, c'est la messe dans l'intimité, sauf aux grandes fêtes. Puis le premier repas, suivi du repos, d'une courte sieste et, enfin, les audiences.

« Il est deux heures, la reine reçoit le roi, puis, s'il fait beau, celui-ci joue à la paume, et la reine va à la promenade. S'il pleut, le roi tient son tarot ou son jeu de dés, la reine entend la lecture des poètes, tandis qu'elle brode.

« Quand la nuit tombe, cinq cents flambeaux éclairent les moindres recoins; dans les cours, danse la flamme

des falots; dans les antichambres, les lampadaires brillent, les archers montent leur faction. Dans les escaliers, c'est un va-et-vient de mille valets, de suisses, encombrant les vestibules et les cours.

« A six heures, souper en famille; deux fois par



HENRI II ET CATHERINE DE MÉDICIS EN COSTUME DE SACRE
Email de Léonard Limousin, peint en 1553. (*Musée du Louvre.*)

semaine, banquet et bal, avec quel apparat, quelles traditions!

« Le couvert du roi et de la reine est apporté par le gentilhomme tranchant, en une nef d'argent ou de vermeil. Aucun bas valet n'approche les viandes; seuls, le seigneur maître d'hôtel, les pages, ont le droit de les servir. Au moindre signe, les ducs, les pairs, heureux de

l'honneur qui leur échoit, remplissent l'office qui leur est indiqué.

« Venue l'heure du sommeil, on n'a guère pris de repos ; on se déshabille, on se couche sous l'œil qualifié des officiers de chambre. Enfin, les portes du palais se ferment, personne n'entre plus ni ne sort, le roi dort et les clefs sont sous son traversin. »

Pour Catherine, un tel cérémonial a une réelle valeur et toujours elle en exigera la tenue.

Le 10 juin 1547, Henri fait sacrer Catherine à Saint-Denis. A l'église, sur l'estrade, Diane a un rang presque identique. Les cérémonies sont très longues et la lourde couronne fatigue la reine. Louise, duchesse d'Aumale, fille de Diane de Poitiers, — est-ce inadvertance ? — enlève la couronne et la pose sur un coussin, aux pieds de sa mère.

L'empire de Diane va augmentant, et Catherine, impassible, voit les initiales de la favorite s'enlacer à celles du roi dans toutes les résidences, à toutes les fêtes, peintes sur les oriflammes, gravées dans la pierre, sculptées dans le bois, brillant sur les vitraux. Si l'on prétend y voir aussi le C de Catherine, n'est-ce pas plutôt le croissant de Diane encore et toujours ?

Catherine ne paraît pas en souffrir. Au lieu d'un scandale peut-être attendu qui délivrerait Diane de toute contrainte, la reine imagine une parodie, et du monogramme détesté elle fabrique un à peu près, dont elle

orne ses colliers, la housse de ses chevaux, les reliures de ses livres.

Pourquoi supposer que les croissants rappellent Diane? Non pas, ils sont l'emblème du dauphin. Quartier de lune, avant la lune pleine, dauphin avant d'être roi. Bien plus! Après la mort d'Henri II et de Diane de Poitiers, elle les conservera pour son usage, voulant prouver ainsi qu'ils lui ont toujours appartenu.

Catherine, contente d'être reine et de sa fécondité que le premier médecin Fernel, après Dieu, lui a procurée, se retranche désormais dans le soin d'élever ses enfants et, bien que cruellement jalouse, elle laisse la possession du nouveau roi à la belle Sénéchale, dont la volonté fait loi à la Cour.

« On ne peut dire à quel point est parvenue la grandeur et l'omnipotence de la duchesse de Valentinois, écrit Ricosoli au duc de Florence. Le roi est sans cesse avec elle, toute âgée qu'elle est; chaque jour avant dîner, il va la trouver; il passe des heures à l'entretenir de tout ce qui se fait. »

A trente ans, Henri II est de constitution robuste, maître dans tous les exercices du corps et, s'il n'est pas éloquent, ses réponses sont claires et précises. Il est lent dans ses décisions, mais tient ferme à ses idées. On dit de lui qu'il est comme ces fruits d'automne qui mûrissent lentement, mais sont meilleurs et plus durables que ceux du printemps ou de l'été.

En réalité, c'est un être sans initiative. Diane le guide; le connétable de Montmorency et les Guise le conduisent par la main. Si Montmorency est de caractère difficile, brutal, désagréable, par contre, François de Guise est aimable, courtois. Le cardinal Louis de Lorraine, grand politique de la famille, est habile, éloquent, peu embarrassé de scrupules.

Diane, selon les moments, s'appuie sur les uns ou sur les autres. Catherine n'a rien à voir aux conseils, dont elle est tenue à l'écart. Elle organise sa Cour, s'occupe des fêtes et y brille royalement.

« C'est le vrai paradis du monde, dit Brantôme, l'école de toute honnêteté et l'ornement de la France, ainsi que savent bien le dire les étrangers quand ils y viennent.

« Ses filles d'honneur, accueillantes comme des mortelles sont parées comme des déesses. »

Catherine sait, comme aucune autre, atténuer une liberté assez licencieuse par un grand sentiment des convenances. Les demoiselles, plus belles les unes que les autres, entretiennent la flamme des seigneurs.

Ayant des maîtresses en titre, les rois exigent que leurs gentilshommes en aient aussi, s'ils ne veulent passer pour des fats et des sots. Aussi, voit-on un jouvenceau de treize ans invité par ses doyens à faire le choix d'une dame de ses pensées le soir même de son arrivée à Fontainebleau.

Catherine distribue elle-même les rôles d'enchanteresse et, pour certains, elle fait déguiser ses dames d'honneur en nymphes.

« Elle n'hésite pas à trousser les délinquantes et à les battre du plat de la main avec de grandes « claquades » et des tapes assez rudes. »



CATHERINE DE MÉDICIS A VINGT-DEUX ANS
D'après un crayon du Musée Condé à Chantilly.

Elle aime qu'on soit gai autour d'elle, la gaieté, déclare - t - elle, étant le seul moyen d'avoir des enfants. Elle peut entendre et même dire des histoires assez croustillantes.

Mais, soudain, reprenant son monde en main, elle redevient très rigoriste.

C'est une excellente mère, toujours au courant de tout

ce qui intéresse ses enfants, tendre et caressante, mais ne supportant pas d'atteinte à son autorité, faisant donner le fouet pour chaque faute grave.

Coup sur coup, en 1550, elle perd Louis de France, duc d'Orléans, et deux petites jumelles, Victoire et Jeanne. Il lui reste quatre fils : François, Charles, Henri et Hercule, duc d'Alençon, qui se fera plus tard appeler François dans un but d'intrigue, et trois filles, belles et gracieuses : Elisabeth, promise à Edouard d'Angleterre, puis mariée à Philippe II d'Espagne; Claude, qui deviendra duchesse de Lorraine, et Marguerite, la célèbre reine Margot.

Avec ses enfants, Catherine élève la petite reine d'Ecosse, Marie Stuart, qui, à l'âge de cinq ans, avait été conduite en France, et fiancée au dauphin François. On conserve encore un recueil de thèmes et de versions donnés en devoirs à ces princes et princesses.

Voici un billet dicté par Catherine à la petite reine d'Ecosse, pour qu'elle le traduise en latin :

« La vraie grandeur et excellence du prince, ma très chère sœur, n'est en dignité, en or, en pourpre, en pierreries et autres pompes de la fortune, mais en prudence, en sapience, en sagesse, en savoir. Et d'autant que le prince veut être différent de son peuple d'habit et de façon de vivre, d'autant doit-il être éloigné des folles opinions du vulgaire. Adieu et m'aimez autant que vous pourrez ! »

Après les cérémonies officielles, son manteau encore

aux épaules, elle accourt, examine les petits visages tendus vers elle. Chaque deux années, avec régularité, la petite famille augmente d'une unité, et avec elle se multiplient les soucis. Rien ne compte pour elle, que ses enfants. Pour un signe, un malaise, elle déplace leur maison. Parce qu'en août, le voisinage de la Seine, à Saint-Germain, sème des fièvres, parce que les nourrices ont besoin de se mettre au vert, tous les prétextes valent et trois cents personnes se mettent en route pour L'Isle-Adam, Anet ou Villiers-le-Bel.

En l'année 1548, une réception brillante est organisée pour l'entrée du roi à Lyon. Les Lyonnais ont imaginé de décorer le portail de Pierre Encize et de le faire surmonter des chiffres enlacés d'Henri et de Diane. Le roi y est reçu par une Diane chasseresse, cheveux blonds flottants, carquois sur l'épaule, légères draperies noires et blanches, couleurs de la favorite, menant en laisse un lion mécanique. Une autre Diane l'accueille à l'arc de triomphe de Bourg-Neuf.

Diane de Poitiers est rayonnante. Ne porte-t-elle pas les joyaux de la couronne que lui a donnés son royal amant?

Le lendemain, à son tour, la reine Catherine fait son entrée solennelle dans la ville, et la même Diane, menant son lion mécanique, vient la saluer. Cette fois, l'automate ouvre son cœur et on y voit les armes de la reine. Catherine ne laisse rien paraître de l'affront qu'on a voulu lui faire, s'incline en une révérence et passe à d'autres sujets

plus agréables. Elle ne pardonnera pas, pourtant, aux Lyonnais. Diane est l'inévitable, c'est une force, et les forces ne se discutent pas.

Mais le temps passe, et, en 1550, le roi recherche une certaine petite lady Flaming, venue en France à la suite de Marie Stuart. Cette ambitieuse tient le roi peu de temps, elle a de lui un fils. C'est une profonde humiliation pour la Sénéchale.

La reine sourit immuablement, mais l'œil pense, et il pense loin. Diane n'a plus la même sûreté et ne peut empêcher que Catherine intervienne dans la direction générale des affaires, et c'est une autre Diane qui se révèle pleine d'égards et de soumission.

A Joinville, la reine tombe gravement malade d'une fièvre pourpre, alors que la Cour suivait le roi, qui venait de prendre Metz, Toul et Verdun. Diane contribue par ses soins à la sauver et, dans ce danger extrême, il est admirable de voir combien Henri est attentif et tendre pour sa femme. Cette crise d'affection ne dure d'ailleurs que le temps de la fièvre. Diane devient une parfaite amie; sous son impulsion, Henri est presque parvenu à faire un bon mari. Sagement, elle envoie plus souvent le roi dormir auprès de sa femme. Il est vrai qu'à ce moment Diane a près de soixante ans et, pourtant, c'est l'âge des grandes passions chez certaines femmes.

Catherine s'habille en noir chaque fois que le roi part

pour les armées, et toute la Cour est obligée d'en faire autant.

Montmorency reçoit d'elle des recommandations sans fin. Le roi répond rarement à ses billets tendres.

La maîtresse semble une épouse sûre de l'affection de l'absent, et la femme, l'amoureuse inquiète et traquée, passe ses après-dîners à écrire de longues lettres, celle-ci, entre autres, au connétable de Montmorency :



DIANE DE POITIERS
par Clouet. (*Photo Giraudon.*)

« Mon compère. Je vis, hier soir, ce que vous me me mandez touchant ma maladie. Mais il faut que je vous dise que ce n'est pas l'eau qui m'a faite malade tout comme de n'avoir point des nouvelles du roi, car je pensais que lui et vous et tout le reste ne vous souvient plus que

j'étais encore en vie. Assurez-vous qu'il n'y a rien qui ne sût faire tant de mal que de penser être hors de sa bonne grâce et souvenance. Par quoi, mon compère, si vous désirez que je vive et sois saine, entretenez-m'y le plus que vous pourrez et me faites savoir souvent de ses nouvelles. Et voilà le meilleur régime que je saurais tenir. »

Henri II, en partant, l'avait nommée régente; mais, sur l'avis de Diane, le garde des Sceaux Bertrandi réussit à se faire adjoindre à Catherine, si bien que toutes les affaires devaient être délibérées en conseil privé et les décisions prises à la majorité des voix. Catherine, malade, n'a connaissance de ce décret qu'à sa convalescence. Voyant son autorité compromise, elle déclare alors que cet acte n'est pas rédigé comme le roi « lui avait dit qu'il le serait » et s'oppose à sa publication.

A la grande surprise de Diane, une lettre du roi donne satisfaction à Catherine.

Montmorency s'inquiète et lui écrit, parlant du roi :

« Il me semble, étant ledit seigneur si prochain de vous qu'il sera dorénavant, que vous ne deviez entrer en aucune dépense, ni plus faire ordonnance d'autres deniers sans premièrement lui faire savoir et attendre son bon plaisir. »

Pour la première fois, Catherine laisse voir le désir assurément légitime de tenir son rang, sa prétention d'être vraiment régente et cette passion d'autorité qu'elle gar-

dera toute sa vie. C'est une révélation, la femme d'Etat apparaît sous l'épouse obéissante et résignée.

« Les huguenots l'ont crue une proie facile, meurtrie par les blessures de son amour conjugal et peut-être aussi parce qu'un jour, on l'avait vue pleurer en entendant les psaumes de Gondinel. Mais, immédiatement, elle a une politique serrée et brutale; n'ayant plus rien à ménager, elle jette le masque. Les petites concessions sont retirées, d'où beaucoup de colères. »

Comment les huguenots pouvaient-ils croire la partie gagnée avec cette nièce de pape, catholique de sang?

En cinq ans, elle grandit tellement que rien ne peut l'atteindre. Lors du désastre de Saint-Quentin, elle montre tout son caractère de reine.

La guerre a repris avec Philippe II, qui, soutenu par Marie Tudor, reine d'Angleterre, assiège la ville avec soixante mille hommes. Coligny, qui n'a qu'une très petite garnison, attend les secours royaux; malheureusement, le connétable, qui les commande, montre tant de maladresse et d'hésitations qu'il les fait massacrer.

A cette nouvelle, Catherine revêt des habits de deuil. Entourée des princesses et de sa suite, elle se rend au Parlement et, là, s'exprime avec tant de sentiment et d'éloquence, qu'elle jette l'émotion dans le cœur de chacun.

« La séance se termine, dit l'ambassadeur vénitien Giacono Soranzo, avec tant d'applaudissements pour Sa

Majesté, et de marques en vue de la satisfaction de sa conduite, que rien ne peut en donner une idée. Par toute la ville, on ne parle d'autre chose sinon que de la prudence de la reine et de la manière heureuse dont elle a procédé dans cette entreprise. »

Par son sang-froid, son courage, elle obtient des secours en hommes et en argent. Elle fait nommer François de Guise lieutenant général du royaume.

Calais est repris. Thionville capitule, le désastre de Saint-Quentin est réparé.

Henri II, étonné, reconnaît enfin sa méprise; il se rallie, se rapproche de la reine. C'est maintenant chez elle qu'il passe ses après-dîners. François Clouet, sur son ordre, cisèle une médaille où le profil de Catherine figure à côté du sien.

Quelle revanche, quelle joie d'être écoutée, obéie, d'être à sa vraie place, être reine, enfin!

Mais, là encore, la supériorité de sa belle intelligence lui épargne toute faute, toute marque de rancune, tout mot blessant. Elle va même à Anet, chez Diane, avec la Cour et ses enfants. Pauvre Diane, maintenant alourdie, vieille et si troublée de ce renversement des rôles, qu'elle en devient déférente, douce, polie!

Catherine s'affirme de plus en plus, consolide sa fortune, groupe pour son service tout ce qui compte. On sent, sous sa politesse souriante, son indomptable autorité s'affermir.



Catherine de Médicis en costume de Cour
(Galerie des Offices, Florence. Photo Alinari.)

« Sa maison s'est doublée depuis son sacre, ses dames d'honneur ont un traitement énorme pour l'époque, sans compter les robes, les bijoux, les cadeaux. En dames et demoiselles suivantes, gouvernantes, femmes de chambre, filles de service, nourrices des enfants royaux, lingères, tout le personnel féminin enfin, c'est plus de quatre-vingts personnes ayant leur appartement, prenant leurs repas à la Cour, obligeant le Trésor à des dépenses ruineuses pour le moindre déplacement. Et ceci n'est rien à côté des hommes, car la reine ne sort pas de sa chambre, ne va ni à l'office, ni à la promenade, ni ne mange, que son officier d'honneur ne l'escorte. Il y a les maîtres d'hôtel, les panetiers, les échansons; il y a les clercs, les secrétaires; il y a les écuyers d'écurie. Elle a un grand aumônier, douze aumôniers ordinaires, un confesseur, un prédicateur, trois médecins, un chirurgien, des apothicaires, une nuée de valets de chambre, parmi lesquels sont groupés, pêle-mêle, les poètes, les artistes, les musiciens, les brodeurs.

« Il y a encore cent cinquante personnes, sans compter la basse valetaille qui joue, qui encombre, qui boit, qui vole... »

C'est avec étonnement que l'on constate que la Cour de France a une reine, aucune n'ayant compté depuis Anne de Bretagne. Dans leurs dépêches, les ambassadeurs le relatent à leur gouvernement. Tous sont impressionnés des changements survenus.

Maintenant, Catherine de Médicis est une femme splendide en sa maturité; « elle a le port de Junon, la sapience de Minerve »; elle sait continuer les traditions chères à son beau-père, François Ier. Les plus grands artistes signent ses portraits, ses bustes, dans toutes ses parures, ses grandes toilettes de Cour.

Laurent le Magnifique même serait ébloui de voir la petite Médicis « coudre tant de perles à une étoffe, s'enguirlander le col, en consteller son chaperon, sa jupe et son corsage, jusqu'à ses mules de velours blanc. » La souveraine peut à peine marcher et s'asseoir, elle donne l'apparence d'une grandeur inaccessible. Ses dames sont étincelantes « comme étoiles au ciel ». Sa Cour est peuplée d'artistes, de savants. Un courant d'esthétisme se crée, établissant des milieux d'art et de raffinements qui vont s'infiltrant par toute la France, inaugurant cette ère merveilleuse appelée la Renaissance.

La petite reine Marie Stuart est mariée au dauphin. Diane vieillit. Le roi a maintenant quarante-deux ans. La reine reste indéchiffrable, elle a été trop longtemps et péniblement humiliée pour qu'on la croie indifférente.

Jusqu'où va continuer l'aventure?

De grands tournois sont donnés au château des Tournelles, à la Bastille, pour célébrer deux mariages : celui de Philippe II d'Espagne, devenu veuf, avec Elisabeth, aînée des filles de France, et celui, combien imprévu, de Marguerite, sœur du roi, avec le duc de Savoie.

Sur les estrades élevées pour la Cour, Diane est au premier rang avec la reine, les deux couples, le cardinal de Lorraine. Elle tient à la main l'écharpe noire et blanche dont elle va ceindre le vainqueur.

Qui pourrait vaincre, sinon le roi? Sous ses yeux, il montre sa vigueur, rompt des lances, et insistant, pour finir, par un coup d'éclat, ordonne à Montgomery, son capitaine des gardes, de courir contre lui. Catherine le fait prier de s'en dédire. N'avait-elle pas vu la nuit dernière, en rêve, le roi la tête sanglante, inanimé! Mais il persiste. Les deux adversaires se précipitent et s'affrontent de toute la vitesse de leurs chevaux. La lance de Montgomery se brise et le tronçon, en soulevant la visière royale, blesse profondément le roi à l'œil gauche.

Des cris. Le roi est à terre. Catherine se dresse, très pâle. On transporte le blessé. Diane, éperdue, voudrait suivre et se voit refuser la porte.

Dès la première minute, Catherine agit, elle est à sa vraie place, la première. Le roi mourant lui appartient.

Tout en envoyant des courriers aux meilleurs chirurgiens des Flandres, elle fait signifier à Diane d'avoir à se retirer en son hôtel.

Le 10 juillet 1559, le roi expire.

Catherine revêt un deuil qu'elle ne quittera plus et prend pour armes parlantes une lance brisée, dont la banderole porte ces mots : « De là ma douleur; de là mes larmes. »

Toute amertume a-t-elle disparu en elle? Non pas. Diane doit restituer la majeure partie des largesses du roi défunt. Diane, exilée, n'a plus qu'à se consumer dans son abandon, et, si elle obtient plus tard de choisir sa sépulture et de mourir en paix à Anet, au milieu de ses souvenirs, c'est à sa fille, la duchesse d'Aumale, alliée aux Guise, qu'elle le devra.

Catherine est reine mère, absolue maîtresse; elle a seule la volonté supérieure, l'audace, le tact infiniment juste pour agir et donner libre essor à cette domination acquise à un si rude prix. Les Guise lui sont nécessaires. Montmorency est à ménager. Savoir si les huguenots sont des hérétiques ou non lui est indifférent. Une seule chose compte : l'avenir de la dynastie, le bonheur de ses petits. Pour cela, elle est prête à lutter avec une énergie farouche. Gare à qui se mettra au travers de son chemin!

L'ASTUCIEUSE FLORENTINE

MÈRE DE TROIS ROIS

La mort soudaine et imprévue du roi Henri II, frappé par la lance de Montgomery, survient à un mauvais moment. Il laisse une veuve qui a vécu effacée, dominée par la maîtresse de son mari. Son successeur est encore un enfant. Les finances publiques sont accablées par de longues années de guerre; les fortunes privées sont atteintes. Deux grands partis sont en lutte et peuvent menacer le pouvoir royal.

Les Guise ne sont pas des sujets, mais des égaux, demain, peut-être, des maîtres. François de Guise, avec son immense popularité, ses succès militaires, est le chef incontesté des catholiques. Les protestants, maintenus dans une sorte de disgrâce depuis la trahison du connétable, sont groupés autour d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, dont la femme, Jeanne d'Albret, est farouchement calviniste, et de l'ambitieux prince de Condé.

Le jeune roi François n'a que quinze ans. Il a épousé, il y a un an, la petite reine Marie Stuart et il en est follement amoureux. « Cette reinette écossaise » n'a qu'à sourire pour tourner toutes les têtes. Elle profite de la

grande influence qu'elle a sur son mari pour imposer la prédominance des Guise, ses oncles, qui, le pouvoir pris, ne le lâcheront plus.

Catherine, devenue reine-mère, est en pleine maturité. Elle a quarante ans. Dix maternités successives l'ont épaissie, ses traits s'alourdissent, ses yeux s'embrument de myopie. Tout de noir vêtue, avec son voile de veuve, son chaperon sévère tombant en pointe sur le front, funèbre de la tête aux pieds, sauf la clarté de la chemisette plissée, la pâleur de ses joues et la blancheur de ses belles mains.



FRANÇOIS II

Elle est prête à vouloir, mais sait qu'elle doit peser chaque décision, chaque parole, chaque geste. Une maladresse au début pourrait la compromettre, et la perdre.

Avant tout, elle a l'amour de ses enfants et le culte de la grandeur royale.

C'est « magnifique crânerie » de sa part que de tenir tête à l'hostilité de la jeune Marie Stuart. L'antipathie date de loin. N'a-t-elle pas été traitée de « banquière » par sa petite belle-fille? Celle-ci ne se mettait-elle pas, il y a quelques mois encore, ostensiblement sous la protection de Diane de Poitiers?

Diane n'est plus à craindre; la rivale est, maintenant, la jeune reine.

La lutte est inégale. Catherine a le tempérament d'un homme d'Etat; Marie Stuart est inexpérimentée, ardente, impulsive, obéissant à tous ses caprices, étalant ses sensations et n'acceptant pas de contradiction.

L'enfance de Catherine a été pleine de souffrances et de catastrophes. Celle de Marie Stuart a été bercée de joies. Flattée dès le berceau, encensée pour sa double couronne et sa beauté, la cour l'idolâtre; elle est l'accomplie, la merveille des merveilles.

Quel incomparable éclat quand la jeune reine danse en costume national écossais et semble une déesse en cette mode « barbaresque des sauvages de son pays! » écrit Brantôme. Joue-t-elle du luth en promenant légèrement sa main aux beaux doigts bien façonnés sur les cordes, chante-t-elle ces airs tristes et prenants qui viennent des montagnes du nord lointain, c'est un encens d'adoration qui monte vers elle, et l'on pense que, si le

royaume d'Ecosse est de prix, combien inestimable est cette belle princesse.

Comment François, entre sa mère et sa femme, aurait-il hésité? Catherine connaît trop le cœur humain pour engager la lutte. N'a-t-elle pas supporté Diane pendant vingt ans? Ne voit-elle pas, hélas! la dépression physique du petit roi, marié trop tôt, victime de néfastes hérédités? Elle a d'autres préoccupations. Les Guises l'obsèdent. Ils ont trouvé le point faible de cette forte nature. Ils la tiennent, ils la terrifient par l'effroi des sortilèges. La nécromancie poursuit son travail pernicieux dans cet esprit à la trempe virile. Elle pense aux envoûtements, à la sorcellerie, aux machinations de toutes sortes. Elle a vu, chez un alchimiste, son fils François, sous la forme d'une poupée, faire une fois le tour de la table et tomber pour ne plus se relever... Le présage est infaillible : le petit roi n'a plus qu'un an à vivre! Elle, si ferme en ses desseins, si forte en présence du danger, reste glacée d'épouvante.

En silence, elle se prépare aux luttes inévitables; elle étudie, analyse, compare, attend. Elle n'a pas encore régné définitivement, puisque sa belle-fille contrecarrait son influence, mais elle sent que son heure est proche.

Impassible, elle assiste aux supplices des conjurés d'Amboise. Ces massacres n'ont pas plus d'importance à ses yeux que les jeux de cirque pour les matrones romaines.

Cependant, ce fut horrible : les rues d'Amboise tapissées de cadavres, ruisselantes de sang, et la Loire entraînant des corps attachés à de longues perches...

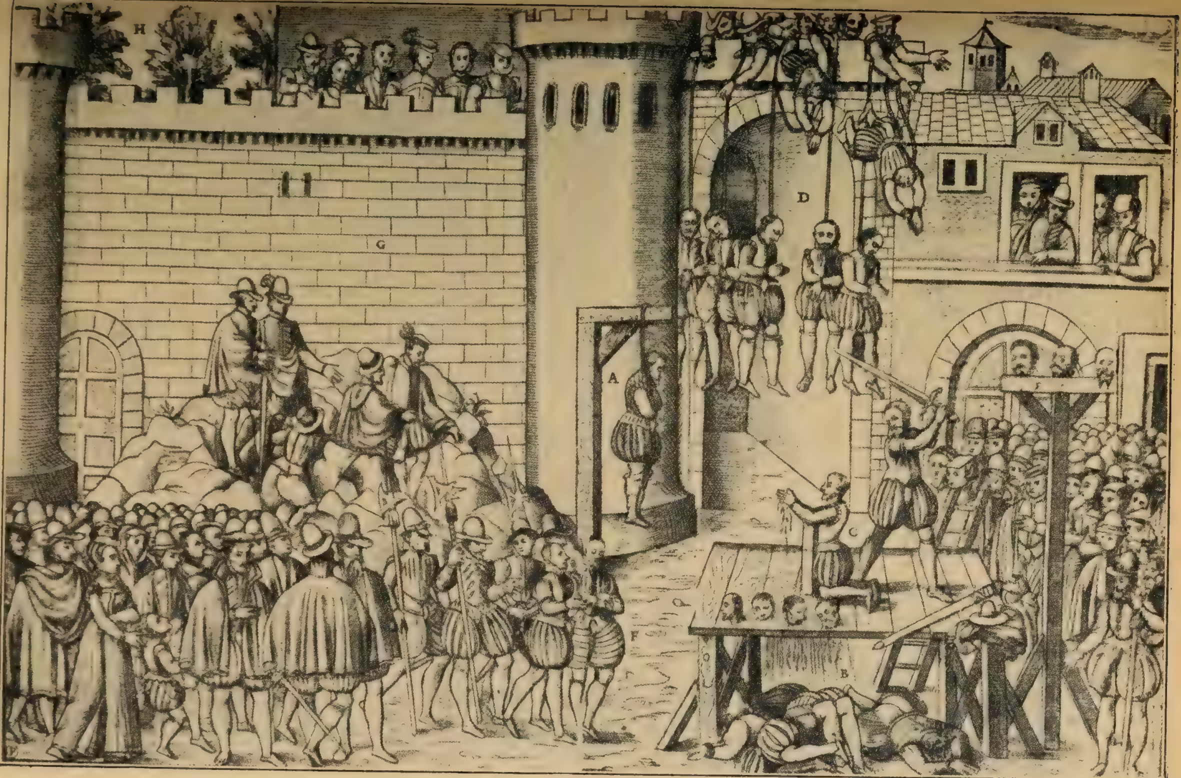
Pendant un mois, la hache, la pendaison, la noyade, sévissent; aucune sentence n'est prononcée, aucun nom déclaré. Pour procurer des passe-temps aux dames, les principales victimes sont réservées pour l'après-dîner. En mangeant des pâtisseries et en suçant des sorbets à la neige, la Cour suit le spectacle du haut des terrasses.

Les Guises triomphent. Le roi de Navarre et le prince de Condé sont exposés à un grand péril. La fête sanglante est troublée par la brusque maladie de François II. Un abcès malin se déclare, un infructueux essai de trépanation est tenté par Ambroise Paré; le roi agonise et meurt à dix-sept ans, après dix-sept mois de règne.

C'est l'heure de Catherine. Avec fatalisme, elle accepte le fait accompli. Elle se lamente, la décence l'exige; mais on sent sous les pleurs la hâte d'être enfin seule maîtresse du pouvoir. Pour protéger sa race, elle devient farouche, elle n'est plus la reine toujours souriante et accommodante... Elle est la « Reine Noire ». Son deuil lugubre marque dans l'Histoire comme le chapeau de Louis XI ou l'armure du prince Noir.

A cheval, la jambe sur l'arçon, coiffée d'un haut de forme, elle apparaît comme la « Dame Noire » devant qui tout tremble et se prosterne.

Les huguenots, à l'aspect puritain, semblent des per-



L'EXÉCUTION DES CONJURÉS D'AMBOISE, MARS 1560
D'après une gravure de Périssin.

sonnages folâtres à la vue du « Diable Noir », comme la surnomment les libelles répandus dans tout le royaume.

Catherine n'a pas le temps de se préoccuper des railleries ou des injures. Elle gouverne. Les Guise, dont la puissance a diminué, sont encore redoutables. Les huguenots ont été sauvés par la mort de François II. Le prince de Condé a échappé au trépas. La salle qui avait été préparée pour son supplice est devenue chapelle ardente pour le roi défunt.

Se souvenant des leçons de Machiavel et des enseignements qu'elle a recueillis au cours de sa jeunesse à Florence et à la Cour pontificale, Catherine s'efforce de diviser pour régner. Elle joue supérieurement le jeu de la bascule entre les Guise et les Bourbons. Antoine de Bourbon tremble encore de la peur qu'il a eue, quand une dame d'honneur de la reine lui a chuchoté à l'oreille qu'il était un homme mort. Il renonce à la régence pour devenir lieutenant général du royaume.

Marie Stuart est encore à craindre. Catherine a surpris le petit roi Charles IX, âgé de dix ans, l'œil fixé sur un portrait de la reine d'Ecosse, « l'air tellement ravi, comme s'il ne pouvait s'en rassasier, si amoureux et obstiné, qu'on ne peut le lui arracher, tant il crie et trépigne. »

Il faut à tout prix écarter une idée de mariage. Marie n'a que huit ans de plus que le roi. Cela ne compte pas pour un désir royal. Elle refuse à Marie l'autorisation

de séjourner dans son domaine de Touraine et la presse de retourner en Ecosse, où la religion est grandement menacée. Elle voudrait aussi la convaincre de laisser ses pierreries et ses bijoux en dépôt entre ses mains. La plupart ne sont-ils pas venus en France avec Catherine, dans la féerique cassette en cristal de roche donnée par le pape Clément VII? Est-il raisonnable de les exposer aux incertitudes de ce long voyage en mer?

Le 14 août 1561, Marie Stuart s'embarque, tandis qu'au château de Saint-Germain, un pauvre enfant de dix ans pleure, se lamente, refuse de manger, tend les bras vers le nord, appelle sa belle princesse.

Catherine est régente. Après une majorité imaginaire, c'est, maintenant, une minorité véritable. Des orages cruels vont se déchaîner sur la France. Le drame protestant continue. Quel fardeau écrasant pour les épaules d'une femme!

« Ma mie, écrit-elle à Elisabeth, reine d'Espagne, recommandez-vous bien à Dieu, car vous m'avez vue bien contente comme vous, ne pensant jamais avoir d'autres tribulations que de n'être pas assez aimée du roi votre père. Dieu me l'a ôté et, non content de cela, il m'a ôté votre frère et m'a laissée avec cinq enfants dont trois tout petits, et un royaume tout divisé, n'ayant pas un seul à qui je puisse me fier qui n'ait quelque passion particulière. »

Parfois, quand elle est seule dans sa chambre, son

visage est inondé de larmes; pendant un moment, déposant le masque, elle n'est plus qu'une femme qui a peur. Elle se ressaisit vite, sèche ses yeux et se hâte de montrer au dehors un air calme et joyeux.

A-t-elle des projets arrêtés? La politique est une science trop pleine de contingences pour cela. Son seul but est impérieux; elle s'y attache farouchement : la grandeur des Valois.

Dès le début, elle voudrait tout concilier avec douceur, apaiser les Guise et les Condé; elle est modérée et impartiale, elle rêve de mener à bien cette œuvre pacificatrice, avec l'aide de Michel de l'Hospital, homme calme et d'esprit supérieur.

Si la douceur ne réussit pas, elle ne recule pas devant le crime quand elle le juge nécessaire. A Poissy, des hommes graves « parlent à longueur de journée », récriminent, agitent leurs bras dans leurs manches, mais ne peuvent ni ne veulent s'entendre. Que d'orgueil, d'ambitions féroces, « de basses menteries » ! Chacun se garde, épie, dénonce. Ces procédés n'étonnent pas Catherine, ils portent sa marque.

Au Louvre, elle écoute aux portes, comme lorsqu'elle était petite fille, au palais des papes. Elle vit, l'oreille tendue. Elle a besoin de surprendre les conversations des « meneurs du Conseil », mais les tapisseries étouffent la voix. Son imagination florentine vient à son secours, elle fait glisser une sarbacane dissimulée derrière les tapis-

series; l'oreille collée à l'extrémité, elle reste des heures à épier et à écouter.

Elle entend le maréchal de Saint-André proposer de la coudre dans un sac et de la jeter à la Seine. Guise s'indigne de cette proposition. Catherine lui sait gré de sa conduite chevaleresque. L'avertissement n'est pas perdu. Elle fait doubler les gardes du palais et donne des ordres sévères pour les rondes nocturnes.



MARIE STUART A DIX-SEPT ANS
Crayon de François Clouet.
(*Bibliothèque Nationale.*)

Elevée dans la religion catholique, elle a plus de superstition que de foi véritable. Elle croit au Paradis, à l'Enfer, à Dieu et au Diable. Pour le reste, elle n'est guère fixée. La politique règne en maîtresse dans son esprit. Elle a ménagé le protestantisme jusqu'au jour où elle a acquis la convic-

tion qu'il menace de saper par la base l'autorité royale.

Elle a le sentiment national au plus haut degré. Protestants et Anglais lui semblent menacer l'unité française. A cheval, exposée aux canons et aux arquebusades, elle assiste au siège de Rouen et mène l'attaque pour chasser les Anglais du havre de Grâce.

Nièce de deux papes, élevée sous le chaud soleil de l'Italie, comment hésiterait-elle entre le catholicisme et la froide religion protestante, née dans les brumes du nord?

Son peuple oublie les durs travaux et les misérables demeures dans ces belles églises, asiles des songes du ciel. Il les préfère aux temples nus et vides où l'on célèbre un culte abstrait. Il faut que les Valois se mettent du côté du pape pour ne pas laisser aux Guise l'auréole d'être les défenseurs de la religion.

Catherine pense à tout, s'occupe de tout : des finances, de l'armée, de ses enfants, des arts. Elle prend le temps d'examiner et d'approuver les plans de Jean Bullant et de Philibert Delorme pour les Tuileries. Elle négocie l'achat des émeraudes de la duchesse d'Albe, elle lève une armée de Suisses, ordonne une plantation d'arbres, commande une tapisserie sur un modèle de Houël, où elle apparaît en Artémise, reine de Carie. Enfin, elle est au courant de tout ce qui se passe en Europe.

Elle dédaigne les attaques et les outrages. Les pamphlets l'amusent. S'ils sont spirituels, elle dit en riant :

« Que voilà des gens bien instruits de mes affaires! » Ou bien, elle les méprise comme venant de sots et d'ignorants. Un jour, au château de Blois, elle entend un soldat chanter des couplets injurieux pour elle, en rôtissant une oie; elle paraît à la fenêtre et dit au soldat terrifié :

« Que t'a-t-elle fait, la reine? N'est-ce pas à cause d'elle que tu rôtis l'oie? »

Au siège de Mantes, elle tombe de sa haquenée. Grièvement blessée, elle reste immobilisée pendant de longues semaines sur son lit de souffrance, d'où elle dicte de sages conseils à son fils sur les devoirs d'un grand prince.

Au printemps 1564, elle décide un grand voyage de pacification à travers la France, jusqu'à Bayonne, où elle désire avoir une entrevue avec sa fille Elisabeth, mariée à Philippe II. Elle veut faire épouser à Charles IX une fille d'Autriche et donner sa fille Margot à don Carlos.

Le 21 mars, la caravane royale se met en marche lentement, joyeusement, vers la Bourgogne. L'argent manque. Pour remplir les coffres royaux, il suffit de lever des impôts extraordinaires dans les villes où l'on passe. Catherine voyage en litière traînée par deux mules blanches. De Troyes à Dijon, il faut des semaines. Il importe de ménager la santé des enfants et de conserver la fraîcheur des « mignonnes » (filles d'honneur) qui accompagnent la reine.

Les Suisses ouvrent la marche, les gentilshommes cara-

colent autour des chariots et de la litière royale aux tentures fleurdelisées. Enfin, une ménagerie, avec de grands chiens, des ours enchaînés, et, pour fermer la marche, les tentes, les bagages et une armée de serviteurs.

La reine, fidèle à son noir veuvage, n'a aucun luxe apparent, mais son linge est de fine batiste de Hollande, frais chaque jour. Ses bas de soie font valoir sa jambe bien faite. Elle emprunte à des valets blonds qu'elle fait tondre des bouffettes dont elle orne ses cheveux.

Le peuple se presse sur le parcours. A Lyon, Catherine, se souvenant de l'outrage qui lui a été fait lorsqu'elle y était venue avec Henri II et Diane de Poitiers, refuse d'entrer dans la ville; elle se contente de toucher l'impôt qui a été levé, elle s'éloigne, laissant décontenancés ceux qu'elle appelle « les sots Lyonnais ».

Chemin faisant, une mauvaise nouvelle arrive. Philippe II, furieux de la révolte de la Corse qu'il attribue à Catherine, interdit à sa femme d'aller à Bayonne voir sa mère.

Catherine n'en est pas émue. Elle a d'autres préoccupations. En passant par Salon, elle veut consulter Nostradamus, qui lui révélera les secrets de l'avenir et même ceux de l'au-delà. Les farandoles, les tambourinaires, le parfum des orangers, lui rappellent les collines embaumées de son pays natal. Le passage du Rhône sur des bacs est long et laborieux. Le mistral souffle, fait pleurer les yeux et rougir les nez.



Catherine de Médicis dans ses vêtements de deuil

Enfin, voici Montpellier, où Mme de Sauves prodigue les sirops, les tisanes et les onguents pour réchauffer la reine et sa suite, transies.

Philippe II a obtenu de sa belle-mère les concessions qu'il désirait. Il autorise sa femme à se rendre à Bayonne. Après quatorze mois de voyage, Catherine peut enfin serrer sa fille sur son cœur. La reine d'Espagne n'est pas seule; elle a un terrible compagnon de voyage, le duc d'Albe.

Des fêtes somptueuses, qui durent cinquante-six jours, n'empêchent pas la reine et l'envoyé du roi d'Espagne de discuter de graves problèmes.

Protégés par une double haie de hallebardiers, qui tiennent à distance les importuns et les curieux, semblables à deux ombres errantes, une grande femme noire et un homme grand et maigre, caressant sa barbe, circulent à l'abri des bosquets.

Le duc, d'une voix douce et lente, dicte des conditions. « Cet homme fait peur, il a l'air d'un démon. » Il faut frapper les huguenots, cette race maudite, qui menace la royauté. Il faut abattre l'esprit d'examen qui engendre la révolte. Catherine résiste d'abord, elle finit par se laisser convaincre...

Le retour vers Paris est mélancolique. La reine est obsédée par des soucis lancinants. Malheur au pays qui a pour roi un enfant! Charles IX a un tempérament lamentable! Il est brutal, coléreux, sa santé est mauvaise,

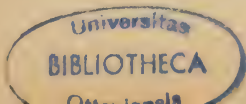
il se surmène aux exercices violents après lesquels il doit passer de longs jours dans l'inaction.

Au reste, elle n'a guère de satisfaction avec ses enfants. Hercule — qui changera ce prénom difficile à porter en celui de François — a le titre de duc d'Alençon. Il est jaloux et ambitieux. Elisabeth d'Espagne est lointaine et vouée à une mort prématurée. Marguerite mène une existence libre, affranchie de toute contrainte. Le préféré de la reine mère est Henri, duc d'Anjou.

Son instinct de race devine en lui un Médicis. Elle lui trouve des ressemblances avec elle-même et ses ancêtres. Le duc d'Anjou est un joli cavalier, impertinent, crâne, spirituel. Il se révèle un fin politique, un bon élève de Machiavel. Elle veut ignorer ses tares et ses vices. L'amour maternel la rend aveugle.

La famille royale est divisée par des jalousies féroces. Charles IX hait son frère Henri, parce qu'il est le préféré de leur mère et parce qu'il voit en lui son héritier présomptif. Le cadet de la famille, François, est rongé par l'ambition et dévoré par l'envie. Margot est une belle fille ardente, rieuse, sensuelle.

La mort d'Elisabeth, fille de France devenue reine d'Espagne, fait perdre à Catherine une alliance puissante et un appui utile. Philippe II épouse en secondes noces la fille de Maximilien d'Autriche. Catherine, qui escomptait ce mariage pour Charles IX, doit se contenter de la fille cadette de l'empereur. Elle subit une autre humiliation.



Philippe exige que la signature de son union précède d'une demi-heure celle du roi de France.

Pour se venger, l'astucieuse Florentine essaie de marier son fils Henri, qui n'a que dix-huit ans, à la reine Elisabeth d'Angleterre, âgée de trente-six ans. Elisabeth, surprise de cette proposition inattendue, a une réponse pleine de bon sens :

« Je croyais que les pensées du duc étaient logées plus haut. Je suis déjà bien vieille et sans la considération de laisser des héritiers. J'aurais honte de parler d'un mari, étant de celles dont on peut bien épouser le royaume, non la personne. Les princes de la Maison de France ont la réputation d'être de bons maris et de fort bien honorer leurs épouses, mais de ne point les aimer. »

Ce projet de mariage aurait abouti en dépit et peut-être à cause des renseignements fournis sur les habitudes du duc d'Anjou, si l'intransigeance de la reine Elisabeth sur la question religieuse n'avait fait échouer les pourparlers.

Catherine ne se décourage pas. Elle veut à tout prix marier son fils préféré pour le forcer à changer son genre de vie. Elle ne pense plus qu'à l'unir à une vieille fille laide et sèche, la dernière des Jagellons, qui lui donnerait la couronne de Pologne.

Ajoutons, pour être complet sur ces incidents matrimoniaux, que Catherine, après avoir casé Henri, revient à Elisabeth et lui destine son dernier fils, François, duc



CHARLES IX
par François Clouet.

d'Alençon. Plus la reine d'Angleterre vieillit, plus elle lui présente « de fils jeunets ».

Le duc d'Alençon vient en Angleterre. Elisabeth lui réserve un accueil cordial et magnifique; il semble même que leurs entrevues aient été chaleureuses. Marie Stuart, apostrophant la reine, ne dit-elle pas :

« Une nuit, vous avez rencontré le duc à la porte de votre chambre, n'ayant que votre chemise et votre manteau, et vous l'avez laissé entrer. Il est demeuré avec vous près de trois heures! »

L'opposition du peuple anglais contre le prince papiste et peut-être le bon sens d'Elisabeth s'opposent à cette union.

Catherine est toujours obsédée par ses combinaisons politico-matrimoniales. Il faut marier Margot; si l'on tarde, elle sera d'un placement difficile. Pauvre Margot, destinée à servir d'enjeu! Elle est d'abord offerte à Carlos, un maniaque; au roi de Portugal, un « belistre ». Pendant ce temps, Margot flirte avec Henri de Guise, éblouissant de jeunesse et de grâce. La maréchale de Retz dit qu'auprès de lui les autres princes ont l'air peuple.

L'intrigue amoureuse entre les deux jeunes gens est poussée fort avant. Mais Catherine est avertie, elle met le holà! Marguerite, très éprise, se défend en désespérée, quand elle apprend que sa mère veut la donner à Henri, roi de Navarre, ce garçon demi-sauvage, qui est mal tenu

et « fleure très fort de l'aile et du pied ». Margot passe des nuits à pleurer, elle commet des imprudences : une de ses lettres, adressée à Henri de Guise, est interceptée. Charles IX, furieux, bat rudement sa sœur pendant une heure en présence de sa mère. Dès que ce forcené est parti en proférant des menaces, la reine prend la pauvre petite dans ses bras, la cajole, la console, sèche ses larmes, met des épingles à ses guipures déchirées, la recoiffe. Elle ouvre ensuite les portes et, devant les courtisans assemblés, toute souriante, tenant sa fille par la main, elle annonce le mariage de Marguerite avec Henri, roi de Navarre.

Jeanne d'Albret est une protestante acharnée, d'une nature absolue et violente, elle a pour devise : « Je suis ce que je suis. » Elle vient seule au Louvre, où vit cette Cour de France qu'elle considère comme le réceptacle des débauches et de l'infamie. Mais son orgueil de race est flatté d'une union qui fera de son fils le beau-frère du roi de France. Charles IX accueille avec égards « sa chère tante, sa mieux aimée, son tout ». Catherine observe la nouvelle venue, tout en la cajolant. Ces deux femmes, mises en face l'une de l'autre, représentent les deux partis qui se disputent...

Jeanne d'Albret est arrivée malade à Paris. L'état de consomption qui la mine s'aggrave soudain, après une visite chez le parfumeur de Catherine, René Bianco, qui demeure au pont Saint-Michel. Quelques jours après, elle

meurt. La rumeur populaire parle de poison, accuse Catherine...

« La reine de Navarre est exposée vêtue de satin blanc brodé d'argent, un manteau de velours violet prêt à être rabattu sur son corps. Dans la chapelle funèbre, ni cierges, ni prières. »

Elle est enterrée à Vendôme auprès de son mari, Antoine de Bourbon.

L'entrevue de Bayonne et les exigences du duc d'Albe ont porté leurs fruits. Catherine a commencé par ménager les huguenots; elle les tient désormais à l'écart, les persécutions ne tarderont pas. Le prince de Condé, après une discussion violente avec le duc d'Alençon, quitte la Cour.

La riposte des huguenots ne se fait pas attendre. L'amiral de Coligny et Condé tentent un coup de main sur Montereau, où se trouvent le roi et la régente, qui doivent fuir en toute hâte et se réfugier à Meaux sous la garde des Suisses de Château-Thierry. L'humiliation de la reine mère et la colère du roi, qui jure comme « cent templiers » qu'il ira chercher les rebelles jusque dans leur lit pour les mettre à la raison, réjouissent les huguenots. La guerre civile est aux portes de Paris, elle ensanglante une partie de la France. L'armée royale, commandée par le duc d'Anjou, bat à Jarnac les rebelles. Le prince de Condé trouve la mort dans le combat. A Moncontour, les huguenots sont encore défaits.

Catherine n'a pas le temps de se réjouir. Elle déploie toutes les ressources de sa diplomatie pour apaiser le roi Charles IX, que les succès de son frère Henri ont rendu fou de jalousie. La paix est signée; en réalité, ce n'est qu'une courte trêve. Catherine a d'autres projets qu'elle juge plus efficaces pour sauver la prééminence de l'autorité royale et de la religion catholique étroitement unies.



JEANNE D'ALBRET, MÈRE DE HENRI IV
par François Clouet.
(*Musée Condé à Chantilly.*)

Les huguenots, malgré leurs défaites, sont encore trop forts pour être abattus par la guerre. L'instant est solennel, il faut trouver autre chose.

La mort soudaine de Jeanne d'Albret ne retarde pas les préparatifs du mariage. Henri de Navarre arrive à la Cour. Catherine a invité le ban et l'arrière-ban des

catholiques. Cette affluence de papistes inquiète les huguenots. Des étrangetés flottent à travers les salles du Louvre.

Par un merveilleux matin d'août, les cloches de Notre-Dame prennent leur volée des grandes fêtes. Une estrade a été dressée devant le portail de la cathédrale. Les princes sont vêtus d'habits de satin jaune pâle, couverts de broderies. Auprès d'eux, le costume sévère des huguenots fait une tache sombre. Henri ruisselle de perles et de diamants; il éclipse son frère Charles IX, qui a peine à dissimuler son dépit. Les robes des femmes sont merveilleuses.

Quand la cloche tinte pour annoncer la messe, à la grande fureur des catholiques, les seigneurs huguenots quittent un à un l'estrade pour aller se promener dans le cloître durant l'office.

Au moment de la consécration, Marguerite semble hésiter à dire oui; le roi, les sourcils froncés, lui pousse rudement la tête.

Les hérauts de Navarre jettent au peuple des piécettes d'or où sont gravés ces mots : « Je vous apporte la paix. » Le lendemain, grand bal à la Cour. Les « mignonnes », vêtues à l'antique, sont portées dans des coquilles, des poètes, chantant des louanges, les entourent. La fête se termine par un divertissement allégorique composé par le duc d'Anjou, dont on comprendra plus tard la sanglante signification.

Sur la scène, le Paradis et l'Enfer sont séparés par une rivière, où se trouve la barque de Caron. L'entrée du Paradis est gardée par le roi et ses frères. Le roi de Navarre et ses gentilshommes se présentent à eux. Ils sont chassés et poussés en Enfer. Après un ballet qui dure plus d'une heure, le roi vient les délivrer.

Ce divertissement excite la colère des huguenots. L'un d'entre eux, en signe de prudence et de protestation, propose le départ immédiat et en masse. Catherine n'est pas restée inactive. Un massacre général ne lui semble pas indispensable, mais la disparition de l'amiral de Coligny serait la bienvenue. Maurevel est maladroit, la balle n'atteint Coligny qu'au bras. Catherine vient de se mettre à table quand on lui annonce l'attentat. Elle n'a ni un geste de surprise ni une parole de compassion. Elle se lève, court retrouver le roi au jeu de paume pour être la première à lui annoncer l'événement. Furieux, Charles jette sa raquette en s'écriant :

« Je ne serai donc jamais tranquille ! »

Il envoie son chirurgien Ambroise Paré soigner l'amiral. Coligny réclame instamment la visite du roi. Il veut lui parler seul à seul. Quand les courtisans sont éloignés, il dit :

« Sire, méfiez-vous de la reine mère ! »

Quelle imprudence ! L'amiral vient de signer son arrêt de mort. Charles ne peut garder un secret. Il répète le propos. Catherine se décide : il faut agir. Ce n'est pas à

elle qu'elle songe, mais au roi, à tous ses enfants, à la couronne, qui seraient en danger.

Que lui importe de verser le sang français! Elle est une étrangère, sa devise est féroce : « Tant plus de morts, moins d'ennemis! »

Pendant quelques jours, elle s'enferme avec le roi, elle ne reçoit personne. Elle terrorise le faible Charles, ce malade couronné; elle l'amène à un état d'épouvante où il ne peut que crier :

« Tuez-les! Tuez-les tous! »

« Non, non, pas tous, répond Catherine. Il nous faut garder Henri de Navarre pour l'opposer aux Guise. »

Charles fait appeler le prévôt des marchands et donne ses ordres pour la tuerie. Les ducs de Guise, d'Aumale, d'Angoulême, ce bâtard de Henri II, homme terrible, se réservent l'amiral.

La nuit du 23 août, Marguerite hésite à se retirer en son appartement; elle ne sait rien, mais sent un grand danger dans l'air. Assise sur un escabeau, elle feint de s'intéresser aux conversations pour se donner du courage.

Une porte s'ouvre : la reine mère, qui s'était déshabillée et couchée, apparaît. Elle ordonne rudement à tout le monde de se retirer et à Margot de rejoindre son mari et de le garder dans sa chambre.

Vers minuit, le palais est calme, tout est sombre. Silencieuse, une ombre noire glisse dans les antichambres.



Le massacre de la Saint-Barthélemy
D'après une estampe ancienne.

Dans la clarté lunaire que laisse tomber une fenêtre, « un chaperon en pointe sur un masque blafard d'abbesse » se profile. Un ordre bref. Des pas qui s'éloignent. Lugubre, le tocsin de Saint-Germain l'Auxerrois résonne. C'est le signal de la Saint-Barthélemy.

L'ombre noire a disparu. Pendant qu'on égorge et qu'on tue partout, nul ne la verra.

De Paris, l'œuvre sanglante gagne la province et dure jusqu'au 3 octobre. Catherine est populaire, elle reçoit du peuple de Paris le nom de « mère du royaume » et « conservatrice du nom chrétien ».

Pour justifier sa conduite aux yeux de l'étranger, elle affirme qu'une conspiration allait éclater, qui mettait en danger la couronne et les vies royales. Elle a agi en état de légitime défense. Elle reçoit des félicitations officielles et écrit à Philippe II : « Suis-je donc aussi mauvaise chrétienne que le prétendait don Francis d'Avela? » Elle semble avoir retrouvé une seconde jeunesse. Auprès des ambassadeurs, elle insiste « qu'il faut bien mettre en l'entendement des princes que ce qui a été fait à l'amiral et à ses complices ne l'a pas été par haine de la religion nouvelle, mais seulement pour punir la scélérate conspiration qu'ils avaient faite. »

Elle persuade si bien Elisabeth de la trahison de Coligny que, quelques mois après, la reine d'Angleterre accepte d'être la marraine de la fille de Charles IX.

Et maintenant, l'esprit libéré du péril protestant, l'as-

tucieuse Florentine prépare les fêtes qui accueilleront les délégués polonais apportant à Henri, duc d'Anjou, la couronne des Jagellons.

Ces hommes du nord sont éblouis par les bals, les banquets, les toilettes des femmes. Ils ont un régal de choix : le mariage d'un des nains de la reine mère, Auguste Romanesque, avec une naine en habits magnifiques, parés de « menu vair ».



ELISABETH D'AUTRICHE,
ÉPOUSE DE CHARLES IX

Catherine a une prédilection superstitieuse pour ces disgraciés de la nature. Elle signe au contrat des deux nains. Pour ne pas être en reste de phénomènes, les délégués polonais lui présentent le grand Polacre et le petit Polacron; elle en fait les compagnons de son nain Bezon, futé, rieur et malicieux.

Charles IX, dont la santé décline chaque jour, presse le départ de son frère pour la Pologne, Henri préférerait rester en France, mais le roi est enchanté d'être débarrassé de lui.

Pauvre roi de France! Il est toujours inquiet, soupçonneux; il joint le fanatisme à la débauche, son sang est brûlé par la double fièvre de l'hérédité et des plaisirs. Qui aurait pu apprendre le sens moral à ce dégénéré? Est-ce sa mère qui dissimule ses véritables sentiments sous une hypocrite douceur? Est-ce son entourage, composé de débauchés cruels et vaniteux? Charles IX n'a pas vingt-cinq ans, son visage est sillonné de rides profondes, son corps est en ruine. Pendant plusieurs mois, il traîne en proie à des crises exténuantes; le 30 mai 1574, il meurt après quinze ans de règne.

Catherine est de nouveau régente. « Son œil droit, son âme », — c'est ainsi qu'elle appelle son fils Henri, — est proclamé roi sous le nom de Henri III. Il est loin d'elle et de son trône dans son royaume de Pologne. Elle envoie force courriers pour hâter son retour. En attendant, elle veille sur l'héritage et prépare un commencement de règne calme.

C'est ici qu'elle est vraiment supérieure. Elle connaît, ou plutôt elle devine les pensées les plus cachées des personnages qui évoluent autour d'elle. Elle les tient par leurs vices secrets ou leurs mesquines ambitions, pour les faire agir selon ses vues et l'intérêt de son fils bien-

aimé. Elle nage dans les intrigues politiques et les conspirations du palais, comme dans son élément.

Henri reçoit le message annonçant la mort de son frère. Point de douleur, de la joie même. Il s'ennuyait tant dans son exil doré! Il sait que les Polonais essaieront de le garder malgré lui. Il n'y peut tenir! Au milieu de la nuit, après s'être couché avec l'apparat habituel, il s'enfuit comme un voleur, accompagné de deux ou trois fidèles et de son médecin. Des chevaux sellés attendent près d'une chapelle élevée dans le parc. Ils partent au galop... Il était temps! Des cavaliers, alertés, s'élancent à la poursuite des fugitifs, qui réussissent à gagner la frontière.

Le voyage de retour est long. Partout où il passe, le nouveau roi de France est reçu avec des honneurs extraordinaires. Il s'attarde à Venise, où il fait son entrée entre le nonce du pape et le doge. L'atmosphère sensuelle de l'Italie le séduit et le retient.

Catherine s'inquiète du retard apporté à l'arrivée de son fils, qui doit inaugurer la grande politique qu'elle rêve. Son fils, mieux qu'un mari, mieux qu'un amant, doit être l'auxiliaire sur qui elle peut étayer ses projets. Elle sera la tête et lui le bras. A eux deux, ils seront invincibles. La royauté sera aussi forte qu'aux beaux jours de François Ier et aux heures cruelles de Louis XI, qui est son modèle préféré.

Elle est de taille à jouer le rôle qu'elle ambitionne,

mais elle a mal choisi son partenaire. Henri III est incapable d'accomplir de grandes choses. Il ne songe qu'au plaisir. Peint, teint, parfumé à l'excès, fardé comme une fille galante, couvert de bijoux et d'amulettes, portant en sautoir dans des petits paniers des chiens minuscules, il ne sait pas prendre une résolution virile, l'effort le rebute, il se lasse vite des délibérations et des signatures.

Entouré de quelques jeunes favoris, que le peuple a vite fait d'appeler « ses mignons », en moquerie des mignonnes de l'escadron galant de la reine mère, il refuse obstinément de se livrer à aucun travail sérieux.

Il s'est affilié à une confrérie de pénitents flagellants, qu'on appelle les « battus ». Il y a les pénitents blancs, les noirs, les bleus. Ils sont couverts d'une cagoule et se frappent les épaules à coups de fouet pour la rémission de leurs péchés. Suivant l'exemple du roi, toute la Cour s'enrôle, porte des cagoules, se flagelle. La reine mère revêt aussi un sac et reçoit la discipline.

Pauvre Catherine, qui approuve ce qu'elle ne peut empêcher ! C'en est fait de son grand dessein. Elle cache son amère désillusion, elle est si occupée qu'elle n'a pas le temps de gémir. Il lui faut être toujours là où quelque décision est à prendre, une faute à racheter. Dans ses rares moments de loisir, elle compare ce fils tant aimé à son père, à ses frères, qui aimaient passionnément l'action et les exercices physiques. Henri II paya de sa vie sa passion pour les luttes chevaleresques des

tournois; Charles IX était un chasseur acharné, « soufflant dans un cor de toutes ses forces, au risque de se rompre la poitrine et, pour se reposer, battant le fer sur l'enclume »; le duc d'Alençon, petit et les jambes grêles, est un homme de cheval. Henri III n'a de goût que pour la mollesse et les frivolités. Ce n'est pas là le héros sans peur et sans reproche dont sa mère a rêvé.



MARGUERITE DE VALOIS, FILLE DE HENRI II ET PREMIÈRE FEMME DE HENRI IV

Cependant, ce fils tant chéri s'est bien conduit à Jarnac et à Moncontour. Le peuple espérait un roi. Il ne lui reste qu'un névrosé, qui s'habille en femme, « ouvrant son pourpoint et découvrant sa gorge » au sortir d'une orgie, ou bien endossant le costume des pénitents blancs pour suivre une procession dans les rues de Paris.

Henri est sacré à Reims le 13 février 1575. Il se fait attendre plusieurs heures pour perfectionner sa toilette; la messe du sacre est célébrée seulement à quatre heures, à la lueur des flambeaux.

La couronne lui semble lourde et le blesse. Mauvais présage!...

A son retour à Paris, il parcourt les rues, s'arrêtant aux boutiques pour acheter des oiseaux des îles, des singes et des perroquets.

Le pays souffre. Partout, des luttes, des bagarres. A la Cour, des intrigues et des vilaines histoires. Henri ne fait rien pour calmer les querelles; il les attise, au contraire, car il médit, trompe et dénonce. Il se querelle avec son frère, le duc d'Alençon. Exaspéré, celui-ci s'enfuit.

Les huguenots et les mécontents sont prêts à l'accueillir comme chef. Heureusement, Catherine est encore là. Elle court à Chambord, elle négocie, elle calme les exigences, fait les concessions nécessaires pour arrêter la guerre civile et prévenir la discorde qui mine la famille royale.

François d'Alençon obtient le commandement de l'Anjou, de la Touraine, du Berry, et le titre de duc d'Anjou. Les protestants sont admis à tous les emplois et les biens des réformés exécutés rendus à leur famille.

Il a fallu composer pour éviter des désastres plus grands encore. Le coup est rude. Catherine a besoin de

faire appel à toute son énergie pour le supporter sans faiblir; d'autant que l'argent manque et qu'il a fallu engager les joyaux de la couronne pour trouver des ressources. Henri, roi de France, continue à festoyer avec ses mignons.

Enfin, Catherine n'a pas de chance avec ses enfants. Le mariage de Margot avec Henri de Navarre est menacé de rupture. Ecœuré de ce qu'il voit à la Cour, Henri s'évade pendant une partie de chasse et retourne avec joie dans ses Etats de Béarn, pour y mener, au milieu de ses chères montagnes, la vie libre et saine qu'il préfère aux splendeurs du Louvre.

Même aveuglée par son grand amour pour son fils Henri, Catherine doit se rendre compte de l'impopularité croissante de son enfant préféré. Dans Paris circulent des libelles où sont énumérés les titres bouffons que le peuple donne au roi : « Henri par la grâce de sa mère, inutile roi de France et de Pologne, imaginaire concierge du Louvre, marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, gardien des quatre mendiants, père conscrit des blancs battus. »

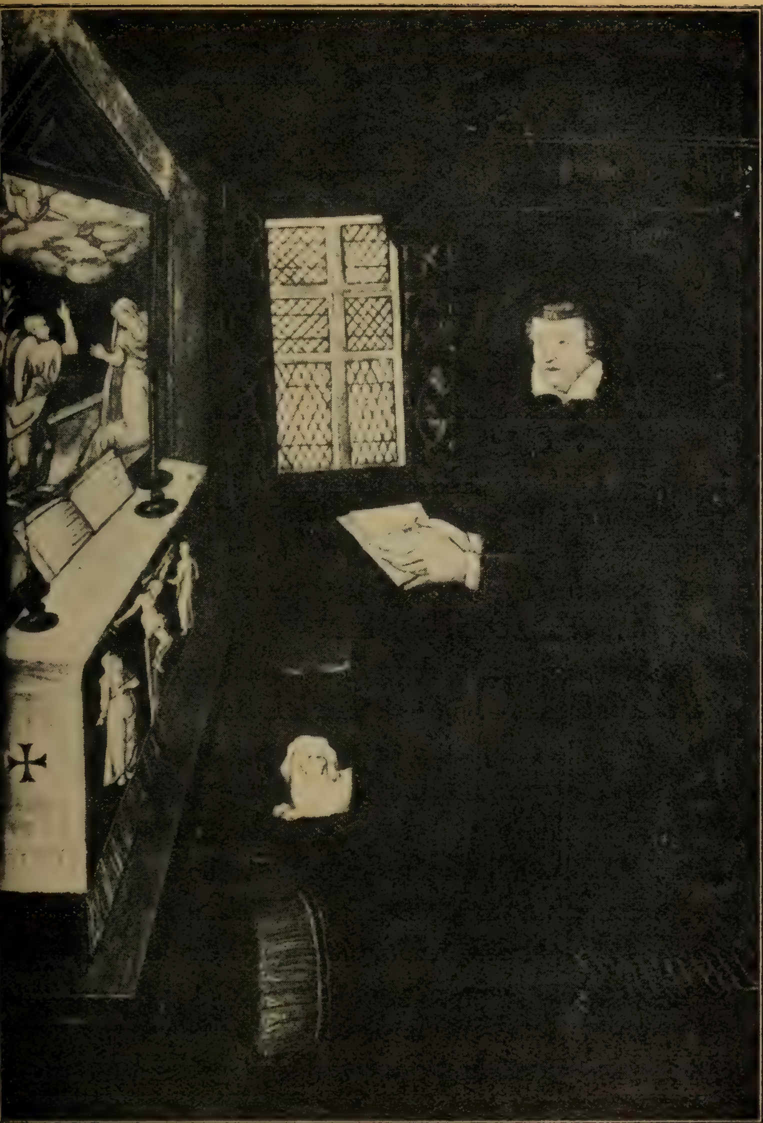
Les libelles ne se contentent pas d'attaquer le roi, la reine mère n'est pas oubliée. On publie : *Le Discours Merveilleux de la Vie, Actions et Déportements de la reine Catherine de Médicis*. Elle est victime de la calomnie. Si elle fut hypocrite, doucereuse, parfois féroce et sanguinaire, elle a toujours eu une vie privée irréprochable, l'orgueil lui commandait la chasteté.

Peu importe aux ennemis de la reine! Ils l'accusent de tous les crimes. Protestants et catholiques s'unissent un instant pour la ridiculiser et la déshonorer, « tant il est vrai qu'il faut toujours aux passions populaires un personnage ogresque, qu'elles peuvent injurier quand bon leur semble. »

Catherine rit, à gorge déployée, disant que si les détails du libelle lui avaient été communiqués avant d'être publiés, « elle leur en eût appris d'autres qu'ils ne savaient pas ou qu'ils avaient oubliés et qui eussent fait grossir leur livre. »

Son amusement ne dure guère. Les attaques persistent, elle se fâche, va trouver son fils et obtient de lui un acte qui fera taire les insulteurs. A l'ouverture des Etats Généraux de Blois, Henri III déclare solennellement que « tous ceux qui aiment la France sont tenus de rendre à la reine d'immortelles louanges de la grande vigilance, magnanimité et prudence avec lesquelles elle a tenu le gouvernail pour sauver ce royaume. »

L'avertissement royal porte ses fruits. La campagne de diffamation s'apaise. Catherine, rassérénée, continue à se montrer une bonne mère. Elle tente de réconcilier Margot et Henri de Navarre. Celui-ci, d'ailleurs, réclame sa femme, non par tendresse, mais par intérêt. Il a besoin de la dot et, pour avoir l'argent, il est prêt à reprendre sa femme. Catherine rencontre Henri de Navarre à Auch; elle voudrait scruter les véritables intentions du Béar-



Oratoire portatif de Catherine de Médicis
D'après un émail (*Musée de Cluny*).

nais, mais celui-ci conserve son air innocent et matois, elle ne peut rien en tirer. L'occasion n'est pas perdue pour tous : les belles filles d'honneur s'en donnent à cœur joie, elles entourent Henri et les jeunes seigneurs huguenots, qui ne restent pas insensibles à leurs avances.

Tout va pour le mieux. Cependant, quelques nuages troublent un instant la fête. Henri de Navarre apprend que les catholiques se sont emparés de La Réole. Henri se contente de saluer gracieusement la reine mère. A peine lui fait-il en souriant quelques reproches, mais, la nuit même, enlève Fleurance aux catholiques. Catherine dit en riant :

« Je vois que Fleurance est la revanche de La Réole et que le roi de Navarre a voulu faire chou pour chou; mais le mien est plus pommé. »

Elle ne se contente pas d'échanger des propos ironiques avec son gendre; elle profite de son séjour dans le Midi pour recevoir les délégués du Languedoc. L'entrevue vaut la peine d'être contée. Catherine trouve en face d'elle des adversaires à sa taille. La Florentine est aux prises avec des hommes du Midi. Ils sont comme elle habiles, subtils, beaux parleurs, fins politiques. Elle commence par les amuser, se dérobe aux conversations sérieuses. Ils se plaignent de ne pas être écoutés, menacent de se retirer. Elle se fâche. La colère ne réussissant pas, elle change de manière, elle les flatte, elle les « noie

sous des citations bibliques pur style Chanaan ». Enfin, elle joue la scène de l'attendrissement.

Après dix-huit mois, ayant beaucoup promis, peu accordé, elle tourne les talons avec l'espoir d'avoir amené la trêve dont le pays a tant besoin. C'est une illusion. Condé, Navarre, les huguenots reprennent les armes. La flotte française est détruite par l'amiral espagnol Santa-Cruz, près de l'île Saint-Michel; Philippe II a voulu se venger des incursions de François, duc d'Anjou, dans les Flandres.



HENRI III
(*Musée Condé à Chantilly.*)

La colère de Catherine est terrible. Elle fait donner de l'argent et des renforts à son fils pour qu'il s'empare des villes flamandes. Au lieu des succès attendus, François doit rendre Dunkerque, Dixmude. Miné par la phti-

sie, il est contraint de se retirer péniblement sur Château-Thierry, où il meurt en 1584.

Grave événement! Le roi de Navarre devient l'héritier présomptif de la couronne de France.

Les événements ont bouleversé toute les combinaisons de Catherine; elle se ressaisit vite. Elle appelle sa fille Margot auprès d'elle, avec l'espoir d'attirer aussi le roi de Navarre au Louvre, afin de l'éloigner de son entourage et de le rendre moins intraitable.

Elle envoie quinze mille écus pour frais de voyage. Marguerite arrive seule à Fontainebleau. Grande déception, suivie bientôt d'une furieuse colère.

Sevrée de plaisirs à la Cour austère de Nérac, Margot, à peine arrivée, mène une vie scandaleuse. Elle commet toutes les folies, étale imprudemment ses amours. Catherine, mère vigilante, perd patience. Elle chapitre Henri III, qui, une fois n'est coutume, devient professeur de morale. Au milieu d'un bal, le roi invective brutalement contre sa sœur, lui lance à la face les noms de ses amants, lui donne l'ordre de quitter immédiatement la Cour et de rejoindre son mari.

Henri de Navarre n'en demandait pas tant! Trop heureux d'avoir une aussi bonne excuse, il refuse de recevoir sa femme.

Où sont les beaux rêves de Catherine? Sa famille est divisée, l'étranger est menaçant, la royauté sombre, la dynastie s'achève, l'héritier du trône est huguenot, une

ligue puissante se dresse contre cette éventualité.

La Florentine, crédule plutôt que croyante, avant tout superstitieuse, consulte les astres. Les astrologues, les devins, avec l'espoir que d'heureux présages viendront dissiper ses sombres tourments. Elle fuit le Louvre, trop proche de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont les cloches ont donné le signal de la Saint-Barthélemy. Elle se souvient avec terreur d'une prophétie, lui prédisant qu'elle mourrait dans un palais, près de Saint-Germain. Elle se réfugie à l'hôtel de Soissons, où elle peut voisiner avec Cosme Ruggieri, qui, du haut de sa colonne, passe ses jours et ses nuits en recherches astronomiques.



LOUISE DE LORRAINE, ÉPOUSE DE HENRI III

Ne sourions pas, Catherine n'est pas la seule de son temps, et même de tous les temps à croire aux oracles.

Des esprits forts ont partagé ces faiblesses. Machiavel dit : « Qu'il est fort probable que l'atmosphère soit remplie d'intelligences qui annoncent l'avenir par commisération pour les mortels. » En vieillissant, Catherine se passionne pour les sciences occultes. Elle se plonge avec frénésie dans la magie noire. La sorcellerie est en honneur. Paris compte des milliers de sorciers, alchimistes, astrologues, devins. Il se fait un grand commerce « de pierres gravées, de talismans de composition invraisemblable, de cordes de pendus, de drogues immondes. »

Les maîtres ès sciences occultes Luc Gauric, Gabriel Snuconi, Cosme Ruggieri sont comblés par la reine mère de présents. Elle leur demande de consulter les entrailles d'animaux et d'envoûter ses ennemis. Elle les charge de suivre dans les astres les destinées de ses amis et de ses adversaires. Cosme Ruggieri commande; Catherine, la toute-puissante, obéit. Un mot de Ruggieri aurait, lors de la Saint-Barthélemy, sauvé la vie du roi de Navarre.

Bientôt, l'élève de Ruggieri est devenue capable d'interroger elle-même l'avenir. Elle passe des nuits dans son laboratoire. Le matin, elle apparaît toujours vêtue de noir, plus pâle et plus blafarde. Pendant ce temps, le roi s'avilit, la Ligue grandit. Henri de Guise est populaire. Chassé de Paris par le roi, il y revient en triomphateur. Des barricades se dressent pour s'opposer à l'arrivée des troupes que le roi appelle pour sa protection.

Le Louvre, qui n'a que quatre mille gardes pour se défendre, est assiégé par cinquante mille émeutiers. « Le cercle se rétrécit de telle sorte qu'à moins d'être oiseau pour voler ou rat pour passer sous terre, il est impossible aux officiers du roi de sortir de ce dédale. »

Henri III paraît perdu. Ses ennemis veulent lui arracher sa couronne, le tonsurer et le jeter dans un cloître. Catherine est vieillie et malade. Le danger la ranime. Elle se fait porter chez le duc de Guise. Son prestige est encore si grand que chacun se découvre et qu'on laisse des brèches suffisantes dans les barricades pour laisser passer sa litière.

Pendant qu'elle parlemente avec Guise, le roi peut quitter le Louvre. Le peuple est furieux. Il accuse la reine mère d'avoir détourné l'attention pour permettre au roi de prendre la fuite. Elle tient tête à l'orage. Elle a encore une fois sauvé les Valois. Elle reste à Paris, elle crâne, modère le duc, se fait voir au milieu des confréries et des hommes des halles en armes. Elle rallie les hésitants, elle est superbe d'énergie et de décision.

Persuadée que la conciliation peut seule détourner l'orage, à force d'amabilité et d'adresse, elle décide Henri de Guise à l'accompagner à Chartres auprès du roi. Henri III les accueille avec froideur. Troublé par les larmes de sa mère, qui ne cesse de lui répéter que la plus grande qualité d'un prince est la prudence, il cède et

nomme le duc de Guise lieutenant général du royaume, mais en se jurant silencieusement de prendre sa revanche.

Les Etats Généraux se réunissent à Blois, et là, en plein hiver, alors que Guise prend les allures d'un maire du palais, que le roi affecte de plus en plus celles d'un roi fainéant, va se jouer le dernier acte de la vie agitée de la reine.

Catherine arrive malade et, le 23 décembre, alors qu'elle est toujours au lit et dort d'un sommeil fiévreux, quarante-cinq conjurés s'assemblent sans bruit dans la chambre située exactement au-dessous de la sienne. Une agitation soudaine bouleverse le château... Le roi entre chez sa mère, il est tout joyeux et lui dit qu'il est « roi de Paris parce que Guise est mort ». Elle soupire et lui répond :

« Mon fils, vous avez mis votre personne et le royaume en proie. »

Une dernière énergie la redresse. Il faut encore lutter, préserver ce qui peut être sauvé. Le cardinal de Bourbon a été arrêté. Il a été pour Catherine un ami fidèle. Elle sort par un temps glacial, malgré la fièvre qui la dévore et la toux qui lui déchire la poitrine. Elle va le visiter. A sa vue, le prélat se dresse en accusateur et l'accable de reproches. Il lui jette à la face :

« Ah! madame, ce sont vos faits, ce sont là vos tours; vous nous faites tous mourir! »

Tremblante de fièvre, désespérée devant l'insuccès de son œuvre, le fruit de tant de peines anéanti, voyant les Valois disparaître dans l'abîme, elle se met au lit, torturée par la pneumonie.



Catherine de Médicis a soixante et un ans, en habit des sœurs de Sainte-Claire

Miniature du *Livre d'Heures* de Catherine de Médicis.

Un jeune confesseur du château est auprès d'elle. Va-t-elle trouver l'énergie qui aidera à la guérison? Elle demande son nom au prêtre.

« Julien de Saint-Germain », répond-il.

« Ah! mon Dieu, je suis morte! » s'écrie-t-elle, se souvenant de la prédiction.

Son mal s'aggrave; les médecins sont impuissants, elle

n'attend plus rien de ce monde. Elle est abandonnée de tous. Son fils vient un instant au seuil de la porte lui faire un signe de la main et se retire pour courir à ses plaisirs.

La toute-puissante, tant adulée, finit dans l'isolement comme une pestiférée.

Le 5 janvier 1588, à l'âge de soixante-dix ans, elle meurt de rage et d'orgueil blessé, autant que d'étouffement.

A peine est-elle morte « qu'on n'en fait pas plus de cas que d'une charogne de chèvre. »

Des ordres tardifs sont donnés pour l'embaumement. Aucun spécialiste à Blois, ni instruments ni aromates; on emploie des moyens de fortune. Les vêtements de cérémonie exigés pour l'exposition du corps sont restés à Paris. Après de multiples recherches, on découvre de vieilles défroques ayant appartenu à Anne de Bretagne. C'est ainsi qu'elle est offerte, le visage découvert, dans la chapelle ardente.

L'embaumement a été mal fait. D'heure en heure, son visage change, « elle s'affaisse toute ». Il faut se hâter, l'écroulement des chairs s'accentue, l'odeur est insupportable.

Catherine de Médicis, reine de France, est mise en bière et reléguée dans une petite chapelle, où elle attendra, solitaire et oubliée, près de vingt ans, avant d'être transportée dans le tombeau qu'elle avait fait édifier à grands frais pour Henri II.

Henri IV, le Béarnais, au robuste bon sens, a porté sur Catherine de Médicis un jugement définitif :

« Q'eût-elle pu faire, cette pauvre femme, ayant, par la mort de son mari, cinq petits enfants sur les bras et deux familles en France qui pensaient d'envahir la couronne, la nôtre et celle des Guise! Ne fallait-il pas qu'elle jouât d'étranges personnages pour tromper les uns et les autres et, cependant, garder comme elle l'a fait ses enfants qui ont successivement régné par la sage conduite d'une femme si avisée? Je m'étonne qu'elle n'a pas fait encore pis! »

Telle est la flatteuse oraison funèbre de l'astucieuse Florentine, mère de trois rois de France.

LE ROI BARBE-BLEUE, HENRY VIII

Voici Barbe-Bleue, ô gué!
Jamais veuf ne fut plus gai!

Ce refrain endiablé d'une opérette jadis en vogue chante dans nos mémoires en abordant l'histoire de Henry VIII, le roi Barbe-Bleue, et de ses six femmes.

L'Angleterre a dû frémir dans son austérité apparente et se voiler pudiquement la face en apprenant ces mariages en série, suivis de tragédies sanglantes ou de divorces scandaleux et burlesques.

Henry VIII est peut-être, au point de vue politique, un grand roi; au point de vue moral, c'est un vilain personnage. Son immoralité n'a d'égale que sa cruauté. Il fit tuer deux cardinaux, dix-neuf évêques, treize abbés, cinq cents prieurs, soixante et un chanoines, quatorze archidiacres, cinquante docteurs, douze marquis, trois cent dix chevaliers, douze barons chrétiens, six cent vingt roturiers, plus une pauvre vieille femme de soixante-dix ans, la comtesse de Salisbury, descendante des Plantagenets, qui refusa de courber la tête sur le billot et dut être maintenue de force pour être décapitée. Un tel

homme ne mérite-t-il pas les surnoms sévères dont certains historiens l'ont accablé : tyran sanguinaire, assassin couronné, nouveau Néron?

A l'aurore du XVIe siècle ou au crépuscule du XVe, trois enfants naissent, qui vont être des acteurs de premier plan sur la scène du monde et joueront les grands rôles dans les drames qui secoueront l'Europe : ils s'appellent Charles d'Espagne, futur Charles-Quint; François de France, futur François Ier, et Henry Tudor, futur Henry VIII. Ce dernier est le fils d'Henry VII, qui a conquis le trône d'Angleterre.

En 1485, il débarque de Bretagne, où il a racolé deux mille hommes faisant partie de cette armée de partisans, toujours prêts à se battre, pourvu que la solde soit forte et le butin abondant.

L'Angleterre sort à peine de la guerre des Deux-Roses. L'héritage des Plantagenets est en déshérence depuis un siècle. Richard III, l'assassin des enfants d'Edouard, occupe le trône. Il est méprisé et impopulaire. Henry Tudor, le conquérant venu de Bretagne, applique à Richard III la peine du talion et devient roi sous le nom de Henry VIII. C'est un personnage rusé, habile et cruel; par certains traits, il ressemble à Louis XI.

L'Angleterre est alors une puissance secondaire, surtout si on la compare à l'Espagne et à la France. L'Ecosse constitue un royaume séparé et hostile; l'Irlande est indépendante, toujours prête à la révolte et à la résistance si

quelque audacieux songeait à porter atteinte à ses droits. Henry VII n'a que trois millions de sujets; c'est peu, si l'on songe aux quinze millions d'habitants qui peuplent le royaume de France.

Henry VII a deux fils : Arthur et Henry. Arthur est l'aîné; il doit succéder à son père, si le destin le permet. Les deux frères ne se ressemblent guère. Arthur est chétif, maladif; Henry est vigoureux, sa santé est robuste, il excelle dans les exercices du corps, et son amour pour le sport, déjà fort en honneur en Angleterre, ne l'empêche pas de faire de sérieuses études et d'être plus instruit que la plupart des princes de son époque.

La maison royale d'Espagne est puissante. Elle a été enrichie par la découverte du nouveau monde. Les filles de cette maison sont des partis enviables. Henry VII, qui, au dire du remarquable historien Hackett, est « prudent comme un brocanteur, informé comme un banquier, alerte comme le fondateur d'un trust », songe à une alliance matrimoniale avec la puissante Maison d'Espagne. Son fils aîné, Arthur, épousera Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. La fiancée est née au milieu des dangers de la lutte contre les Maures. Toute sa vie, elle gardera l'empreinte de son enfance tourmentée. Soumise à une discipline sévère, elle apprend à rester toujours maîtresse d'elle-même, à cacher ses véritables sentiments sous un masque impénétrable. Elle est sensiblement plus âgée que son fiancé,

lequel, d'ailleurs, sort à peine de l'enfance, mais la raison d'Etat ne s'arrête pas aux petits détails.

Dès son départ, le courage de Catherine d'Aragon est mis à l'épreuve. Elle quitte le chaud soleil d'Espagne pour les froides brumes de l'Angleterre. La traversée est horrible; les vents contraires retardent l'arrivée; le mal de mer secoue tous les passagers; le débarquement est piteux. Les deux fiancés ne s'étaient naturellement jamais vus, mais ils avaient correspondu. Catherine envoyait de jolies lettres d'amour, qui étaient d'ailleurs composées par son précepteur. Arthur répondait avec la même collaboration.

Catherine arrive avec une suite nombreuse : des filles d'honneur, des gentilshommes, un archevêque, des chapelains, « un laveur de vaisselle, un cuisinier, un blanchisseur, un ramoneur de cheminée ».

Au dire des historiens, l'union d'Arthur et de Catherine fut un mariage blanc. Certains pamphlétaires prétendent le contraire. Quoi qu'il en soit, la santé du prince Arthur s'altère rapidement; il a des syncopes, sa vie est en danger. Après cinq mois d'une union trop précoce, il meurt en 1503, et son frère Henry devient l'héritier présomptif du trône d'Angleterre.

Que faire de Catherine? Sa famille d'Espagne ne se soucie guère de la reprendre.

De son côté, Henry VII serait désolé de rendre la dot. Il y a un moyen de tout arranger : dès que le second fils

du roi d'Angleterre, Henry, sorti à peine de l'enfance, sera un adolescent, il remplacera son frère Arthur dans les bras de Catherine d'Aragon.

Après des semaines, des mois et des années de tergiversations, de tractations, pour obtenir de l'Espagne le versement du complément de la dot, Henry épouse la veuve de son frère.

Henry VII, en vieillissant, devient encore plus avare. Courbé, ridé, édenté, presque impotent, il se cramponne à la vie, lutte désespérément contre la mort dont il a grand peur. Comme Harpagon, il n'a plus d'autre joie que de caresser de ses mains tremblantes l'or entassé dans ses coffres.

Le 21 avril 1509, la mort triomphe de cette longue résistance. Henry VII laisse de quoi dire des messes pour le repos de son âme pendant cent cinquante-cinq ans : c'est le terme fixé par Christophe Colomb pour la fin du monde.

Selon la coutume, le nouveau roi, qui prend le nom de Henry VIII, s'est retiré dans la tour de Londres où les enfants d'Edouard avaient été assassinés. La tour sert, à la fois, de sinistre prison, d'antichambre de supplice et de lieu de recueillement pour les hôtes royaux au moment de leur avènement au trône.

Le règne du feu roi a été morose, le peuple

> Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie,

a peiné, souffert et gémi. Il espère un sort meilleur. Un



Henry VIII
par Hans Holbein.

long cri d'amour monte vers celui qui apparaît comme un prince charmant, qui donnera à tous le bonheur et la prospérité.

Quel est celui qui est salué par les acclamations de ses sujets? Au physique, il a une superbe prestance. Il est grand, il dépasse de la tête la plupart des seigneurs de la Cour. Il est fort, bien musclé, il a de robustes épaules, des bras puissants, des jambes nerveuses. Il est fier de ses mollets, il dit volontiers que François Ier, qu'il admire et qu'il jalouse, n'en a pas d'aussi beaux. Grand buveur, gros mangeur, beau jouteur dans les tournois, vigoureux dans les corps à corps, chasseur et écuyer consommé, d'une endurance extraordinaire, il reste à cheval des journées entières, usant jusqu'à huit chevaux sous lui. Cette ardeur et cette endurance qu'il apporte dans les exercices physiques, il les manifeste dans la satisfaction de ses passions. Il a des colères subites, des amitiés spontanées et éphémères, des haines violentes et durables. S'il est jovial après boire, il est surtout fort gai après les exécutions capitales qu'il ordonne abondamment pour punir ses ennemis et satisfaire ses rancunes.

Holbein nous le montre dans un beau portrait, tenant un poignard enrichi de diamants dans la main droite, un gant dans la main gauche, revêtu d'un costume magnifique. Il a le goût des soies, des brocarts, des velours, surtout des pierreries et des bijoux précieux dont il se couvre abondamment, comme la plupart des riches sei-

gneurs de son époque. Il porte sa barbe, qui est rouge. Pour ressembler à François Ier, son modèle et son rival en élégance, il se teint la barbe en blond. Plus tard, pour satisfaire un caprice féminin, il n'hésitera pas à se faire raser. Il est intelligent, parle quatre langues : l'anglais, le français, l'espagnol et le latin. Il méprise Charles-Quint qui ignore cette dernière langue. Il est bon musicien. Les arts d'agrément ou les lectures frivoles ne contentent pas son désir de savoir. Ses livres préférés traitent de sujets plus graves. La théologie le passionne, la casuistique l'intéresse au plus haut point. Absorbé par les soucis du pouvoir et par ses innombrables aventures amoureuses, il trouve encore le temps d'écrire de longs mémoires pour confondre et taxer d'ignorance un moine allemand révolté, Martin Luther, qui est en lutte avec Rome et le Saint Père. Il envoie un exemplaire de son œuvre au pape Léon X qui en est enchanté et le récompense en le nommant « défenseur de la foi ».

Car, à cette époque, il est fervent catholique, très dévoué au pape. Comme il fait tout avec excès, il entend de trois à cinq messes par jour; mais son confesseur doit avoir fort à faire pour absoudre les innombrables péchés que son pénitent commet.

Résumons ce rapide portrait : Henry VIII est un tempérament violent. « Il crevait de sang et d'orgueil », a dit Michelet. De nos jours, il eût été traité de dégénéré supérieur et de déséquilibré cyclothymique par les psychia-

tres qui auraient eu en lui un client de choix. Ils auraient analysé avec minutie, en employant un jargon inaccessible au commun des mortels, son instabilité de caractère, son amour désordonné du luxe et de la parade; ils nous l'auraient montré aussi violent dans la haine que dans l'amour, méprisant ce qu'il a adoré la veille, tendre et féroce. Disons-le tout net : c'est un cabotin couronné.

Mais est-il nécessaire de remonter jusqu'au XVI[e] siècle pour trouver de tels êtres? N'avons-nous pas connu, à une époque récente de sinistre mémoire, un homme assis sur un trône impérial, dont le caractère, par certains côtés, ressemblait étrangement au portrait que nous venons de tracer?

Et la reine? Qui est-elle? Cette femme, plus âgée que son fringant mari, n'a ni ses goûts ni ses habitudes. Elle a été élevée sévèrement à la Cour la plus formaliste d'Europe. Elle a appris à pratiquer le culte de la vertu et le respect de la sacro-sainte étiquette. A la Cour frivole et débauchée d'Angleterre, elle est dépaysée, et la pureté de ses mœurs est une offense à la licence et à l'inconduite de tous ces brillants seigneurs et de ces nobles dames qui la considèrent comme une étrangère indésirable. Instinctivement, ils cherchent derrière elle, lorsqu'elle sort de ses appartements, une revêche *camarera mayor* aux yeux méchants, au grand nez pointu, aux lèvres minces, toujours prête à gourmander et à répri-

mander. Elle a le goût du travail et l'amour de la soli-



Photo Mansell

CATHERINE D'ARAGON

tude. Elle aime la vie intime. Bref, son caractère offre un contraste frappant avec celui du roi.

Pendant dix-huit années, le mariage de ces deux époux si mal assortis a résisté aux infidélités de Henry VIII. Il ne songe pas encore à rompre, parce qu'il n'a pas été mordu au cœur par une grande passion, mais il éprouve un violent appétit de chair fraîche. Il a commis sa première infidélité avec une jolie veuve, Elisabeth Blount. Un fils est né, qu'on nomma Fitz-Roi, plus tard duc de Richmond, et qui mourut, à dix-huit ans, amiral d'Angleterre et lieutenant d'Irlande. Elisabeth Blount, amoureuse et pâmée, « s'est laissé cueillir comme une fleur ». La joie orgueilleuse d'être la maîtresse du roi raffine son plaisir. Catherine joue l'ignorance. Pour une femme trompée et désireuse d'éviter une rupture, c'est la meilleure tactique. D'ailleurs, la femme légitime devient souvent la bénéficiaire des infidélités de son mari; celui-ci, pour se faire pardonner, doit être plus aimable et plus généreux.

Catherine accompagne le roi lors de la fastueuse entrevue du camp du Drap-d'Or, où François Ier et Henry VIII s'embrassent comme deux bons frères et continuent, d'ailleurs, de se haïr et de se combattre comme de bons ennemis. Au camp du Drap-d'Or, les deux souverains ne se contentent pas de se prodiguer de trompeuses assurances, de se livrer aux joies de la lutte et des tournois, ils rivalisent aussi de luxe et de magnificence. Les jongleurs, les baladins, les bouffons, les bateleurs, les ménestrels, une ménagerie, font partie du cortège royal. Henry

a quatre mille personnes dans sa suite; Catherine, huit cents, sans compter les géants porteurs de massues d'or. Le vin coule à flots, l'appétit est formidable : deux mille deux cents moutons, huit cents veaux, trois cent quarante bœufs sont absorbés.

Revenu en Angleterre après ces heures brillantes passées en France, le roi continue ses infidélités. La reine redouble de dévotion, elle se relève la nuit pour prier. Elle pardonne à l'époux inconstant. Tant de bonté, de douceur et de patience devrait toucher le cœur du coupable, qui s'arroge le droit d'être un justicier. Il a contre la reine des griefs qu'il estime plus graves. D'abord, elle a vieilli vite et, surtout, elle ne donne pas à l'Angleterre l'héritier mâle que le roi et son peuple attendent avec une impatience fébrile.

Si Catherine n'a pas été stérile, sa fécondité n'a donné que d'amères déceptions. Des enfants morts-nés, des fils morts en naissant ou peu après leur naissance; enfin, une fille, Marie Tudor : tel est le bilan de cette union mal assortie.

Henry ne songe pas encore au divorce. L'habitude, à défaut de la tendresse, est une force enveloppante qui maintient le lien conjugal.

Pour précipiter le dénouement et provoquer la rupture, il faudra l'apparition d'une femme qui excitera dans le cœur blasé du souverain une violente passion.

La voici. Elle s'appelle Anne de Boleyn; elle appartient

à une famille d'origine normande, dont les débuts furent modestes, mais qui a été enrichie par le négoce et rehaussée par d'heureuses alliances. Elle a perdu sa mère alors qu'elle n'était qu'une enfant et a été élevée par une Française, Simonette. Aussi écrit-elle et parle-t-elle fort bien notre langue. Pour apprendre la galanterie et l'art d'enjôler les hommes, elle a été à bonne école, étant venue toute jeune en France à la Cour de François Ier. Elle est admise comme fille d'honneur dans la maison de la reine Claude et, après la mort de celle-ci, dans celle de Marguerite, sœur de François Ier. François Ier avait pour sa sœur une vive affection. Il l'appelait : « Sa mignonne ».

A dix-huit ans, Anne fait son entrée dans les salons de Londres. Elle est accueillie avec une faveur marquée, parce qu'elle apporte toutes les nouveautés de la mode à la Cour des Valois. Elle chante d'une voix douce en s'accompagnant du luth; elle danse avec une grâce infinie; elle est vive, spirituelle, très spontanée, disant tout ce qu'elle pense ou, plutôt, tout ce qui lui passe par la tête. Son esprit est mordant, elle n'épargne personne. Enfin, elle a une qualité qui va enchanter Henry VIII : elle est gaie et exubérante. Quel contraste avec Catherine d'Aragon toujours triste et confite en dévotion ! Anne apporte un rayon de soleil et un éclair de joie partout où elle passe. Certes, la vertu de Catherine a son charme, mais elle est monotone, tandis qu'avec Anne tout est imprévu, nouveau et plein de vie.

La nouvelle venue a, en outre, un privilège inestimable. L'âge a enlaidi Catherine en empâtant ses traits; sa rivale est dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Ses grands yeux noirs qui brillent comme deux étoiles, disent les poètes, ses lèvres sensuelles, ses beaux cheveux, son teint éblouissant, sa taille souple et onduleuse, son air candide, la rendent irrésistible.

Tout le monde l'admire. Elle ne porte encore ombrage à personne, n'excite pas les jalousies féminines ou les rancunes, qui sont l'inévitable rançon d'une élévation trop subite. Quand elle sera parvenue au faîte de la toute-puissance, les pamphlétaires répandront le bruit qu'elle est affligée de quelques difformités : six doigts à la main droite, un ongle double et une grosse verrue qui dépare son cou. Ce serait pour cacher cette infirmité qu'elle aurait apporté de France la mode des robes à hautes collerettes.

Dans le groupe de jeunes filles auxquelles le roi avait jeté le mouchoir se trouvait Marie de Boleyn, sœur de la nouvelle étoile. Cette liaison n'avait duré que l'espace d'un matin. En rompant, le roi, amant pratique, avait repris tous les bijoux et tous les cadeaux qu'il avait donnés. Anne est donc doublement avertie et par l'éducation qu'elle a reçue à la Cour de France et par la triste aventure de sa sœur. Elle sait qu'il ne faut pas céder trop vite au caprice royal et qu'avant de se donner, il est indispensable de poser nettement ses conditions. Elle est

bien armée, elle va entamer la lutte avec la volonté de remporter une victoire dont la couronne est le prix.

Dès la première rencontre, Henry est conquis. Quand il n'est pas près d'elle, il lui écrit des lettres enflammées. Il lui envoie des vers dans lesquels il la compare successivement « à un aigle, à la flamme qui dévore le métal, au soleil qui éblouit, fait fondre la glace et dissipe les brouillards. » Elle affecte de ne pas prendre au sérieux ce badinage poétique. La poésie ne produisant aucun effet, il use de la prose pour préciser ses intentions, qui ne sont guère honnêtes. Elle lui répond avec calme et dignité :

« Les propositions de Votre Majesté ne sont pas sérieuses. Je mets mon honneur au-dessus de ma vie. Vous avez une femme, je ne puis être la vôtre et je ne veux pas être votre maîtresse. »

Henry est surpris. C'est la première fois qu'une pareille mésaventure lui arrive. La résistance imprévue l'irrite et excite son désir. Il lui envoie de magnifiques présents. Ses lettres sont de plus en plus pressantes. Une d'elles est accompagnée d'une bourse pleine de pièces d'or. Elle n'est pas attendrie par l'épître et elle refuse le cadeau, qu'elle considère comme un outrage. Enfin, elle use d'un grand moyen : elle quitte la Cour. L'absence est, pour celui qui aime, le plus grand des maux. Henry est habitué à l'obéissance passive, ses caprices sont des lois; malheur à ceux qui lui résistent ! Sa violence, alors, ne connaît pas de frein.

Avec Anne, il change de manière. Pas de menaces, pas de cris de colère. Il se fait doux, suppliant, en écrivant à celle qui n'a d'autre force que sa beauté et ses refus. « Il ne peut vivre éloigné de la femme au monde que plus il estime. » Il ajoute :

« Si c'est de votre propre volonté, je ne pourrai que plaindre ma mauvaise fortune et rabattre peu à peu ma grande folie. »

Autre lettre :

« Ma maîtresse et amie, je vous envoie ma peinture mise en bracelet, avec la devise que déjà savez, me souhaitant en leur place quand il vous plaira. Ecrit de la main de votre royal serviteur et ami. »

Les prières, les cadeaux, les protestations d'amour, laissent Anne insensible. Il croit être plus heureux en comblant le père de faveurs, en l'élevant à la pairie.

Peine perdue! Anne refuse de quitter sa retraite d'Hever. Pour la contraindre à revenir à la Cour, il la nomme fille d'honneur de la reine. La fine mouche, afin de le mieux enchaîner, va user d'un procédé infaillible : elle le prend par la flatterie. C'est, hélas! — ceci n'est pas à l'honneur de notre sexe, — un des plus sûrs moyens de séduire et de tenir les hommes. Si une femme intelligente ou roublarde a l'air d'admirer les piètres propos d'un imbécile, toujours la crédulité masculine acceptera sans surprise ces louanges intéressées.

La jeune fille joue son rôle en grande artiste. La scène

est d'ailleur facile, car elle est classique. Il est de règle que l'obstacle est le piment de l'amour et le principal aliment du désir. Je vous ai conté dans un précédent volume le duel sentimental de l'empereur des Français et de la belle Espagnole qui résistait à toutes ses sollicitations pour être plus sûre de devenir impératrice des Français. A trois siècles de distance, Anne de Boleyn joue et gagne la même partie qu'Eugénie de Montijo. Pour ne laisser au roi aucun doute sur sa volonté bien arrêtée de résister, Anne a pris cette devise : « Mon honneur, c'est ma vertu ! » Devise sans doute mensongère ! Si elle résiste à Henry VIII, elle est moins cruelle avec Percy, fils du comte de Northumberland, et avec le poète Thomas Wiatt, son cousin. Thomas Wiatt n'écrit-il pas :

« Si je l'aime ainsi, que voulez-vous de plus? C'est à la fois ma vie et le comble de mes chagrins. »

Catherine, en dépit de son impassibilité, finit par s'apercevoir de l'empressement du roi auprès de sa fille d'honneur. Elle daigne même manifester sa jalousie. En jouant aux cartes avec Anne, alors que celle-ci tournait le roi, elle lui dit sèchement :

« Vous vous arrêtez toujours au roi. Vous voulez tout ou rien? »

Un autre incident précipite le dénouement. Thomas Wiatt voit à la main du roi une bague longtemps portée par Anne. Henry dit au poète :

« Je la tiens d'une femme aimée. »

Dans les cercles de la Cour, les commérages vont leur train. Anne est compromise. Sûre de son empire, elle



Anne Boleyn

se donne. Mais, avant de se rendre, elle a posé son ultimatum : la couronne sera le prix de son abandon.

Dès ce jour, Catherine d'Aragon est perdue. La comé-

die judiciaire s'organise. Il faut consulter Rome pour obtenir l'annulation du mariage. Or, le pape Clément VII est prisonnier au château Saint-Ange; il faut attendre sa délivrance et cela retarde la solution impatiemment attendue. Une fois libre, Clément VII reçoit les envoyés du roi d'Angleterre. Les motifs qu'ils invoquent sont assez piquants. Le mariage aurait enfreint les lois de la morale et de la religion, parce qu'il est interdit d'épouser la femme de son frère. Sans doute, l'union a été autorisée par une bulle du pape Jules II; sans doute aussi, le mariage a duré de longues années et de nombreux enfants ont été conçus; sans doute, enfin, le premier mariage de Catherine avec le prince Arthur n'aurait pas été consommé.

Ces raisons, toutes-puissantes pour la Cour de Rome, ne sont, aux yeux du souverain anglais, que des détails insignifiants. Le cardinal Wolsey mène les négociations. Il jouit de la faveur du roi. Les choses traînent en longueur. La diplomatie de la curie romaine a des ressources infinies, elle s'entend à merveille à tourner les obstacles et à gagner du temps pour user la patience des solliciteurs, même royaux.

A ce moment, de graves soucis absorbent le roi et toute l'Angleterre. Une dangereuse épidémie de suette a éclaté soudain. Les victimes sont nombreuses. En quelques heures, ceux qui sont atteints de la terrible maladie voient, pour ainsi dire, leur corps se liquéfier, une dou-

loureuse agonie précède de peu la mort. Les deux amants sont séparés, ils échangent des épîtres amoureuses. Le cardinal Campeggio, légat du pape, arrive à Londres. Il discute avec le roi. Après cette entrevue, il écrit au Saint Père :

« Je croyais avoir affaire à un roi, j'ai eu à ergoter avec un casuiste. »

La solution du divorce dépend de Catherine. Si elle accepte, Rome donnera son assentiment; si elle résiste, l'obstacle sera infranchissable. La réponse de Catherine ne laisse place à aucune ambiguïté :

« Je suis reine et je veux rester reine. »

Elle récuse les juges qui lui sont imposés. Elle n'a aucune confiance en leur impartialité. Elle en appelle au pape. Elle adjure le roi de ne pas la chasser.

La procédure continue en l'absence de la reine. Des témoins sont entendus. La question capitale du procès est celle de la consommation du mariage du prince Arthur. Le comte de Sussex est un témoin important; il rapporte un propos du prince, le lendemain de son mariage :

« Cette nuit, j'ai cheminé en Espagne. »

Le roi espère rendre sa cause meilleure en s'appuyant sur les avis des universités d'Allemagne et de Paris; mais les réponses ne sont guère encourageantes. L'irritation du monarque est à son comble. Le cardinal Wolsey perd à la fois la faveur royale, ses richesses et la vie. Rempli

d'épouvante en songeant au juge suprême, il meurt en murmurant :

« Pourquoi n'ai-je pas servi Dieu aussi fidèlement que le roi? »

Les deux amants s'emparent des dépouilles du cardinal, s'approprient ses immenses richesses et passent de longues semaines à en dresser l'inventaire.

Un trait est à citer, pour mieux nous faire connaître l'âme féroce et le cœur sans pitié du roi : Wolsey l'avait longtemps et utilement servi. A peine a-t-il passé de vie à trépas que Henry et Anne font outrager sa mémoire et rient aux éclats en écoutant une farce grossière intitulée : *Le cardinal Wolsey aux Enfers*.

Les scrupules religieux du pape se doublent de ses préoccupations politiques. Il s'appuie sur l'empereur Charles-Quint. Comment pourrait-il briser le cœur et la position de sa nièce! Le pape et l'empereur — ces deux moitiés de Dieu — ont intérêt à se ménager.

Anne s'est fait des ennemis par son esprit caustique, ses railleries à l'égard des vieilles dames, des modes anglaises surannées, qu'elle oppose aux jolies femmes et à l'élégance de la Cour des Valois.

La situation du roi d'Angleterre n'est pas précisément de tout repos. Il est pris entre deux feux. Anne le menace de l'abandonner s'il ne l'épouse pas, Rome le menace d'excommunication s'il rompt son mariage avec Catherine d'Aragon. Il hésite, il veut et ne veut plus. Livré à

lui-même, il aurait peut-être reculé. Thomas Cromwell, successeur du cardinal Wolsey, lui souffle :

« Rome vous résiste, passez-vous de Rome. Attribuez-vous la suprématie spirituelle. »

Avant de se décider, pour consacrer la situation de sa maîtresse, il lui donne le titre de marquise de Pembroke. Il l'emmène avec lui en France, où il a une nouvelle entrevue avec son bon frère François, qui ouvre le bal en dansant avec Anne.

Un événement précipite le dénouement. Anne attend un enfant. Un mariage secret est contracté. La rupture avec Rome est imminente, un tribunal spécial entièrement soumis à la volonté royale prononce sa sentence :

« Au nom de Dieu, le mariage entre Catherine et Henry VIII est nul, ayant été consacré en violation de la loi divine. »

Le nouvel archevêque de Canterbury, Cranmer, qui a succédé à Warham, dont l'hostilité était irréductible, est tout acquis aux désirs des deux amants. Sans rire, il invite le roi à se soumettre à la sentence.

Selon la tradition, Anne passe une nuit à la tour de Londres. Le lendemain 1er juin, elle est couronnée en grande pompe à Westminster.

Un autre événement capital s'accomplit. Après le schisme luthérien, Rome voit de nouveaux transfuges braver la volonté du vicaire du Christ. Les petites causes ont, une fois de plus, produit les plus grands effets. Il a

suffi d'un désir amoureux, d'un caprice royal et d'une résistance féminine pour arracher par un nouveau schisme à l'église catholique une partie de son patrimoine. Henry VIII prend au sérieux son nouveau titre de chef de l'Eglise anglicane.

En homme pratique, il songe d'abord au temporel et fait main basse sur toutes les richesses des couvents, des monastères et des églises. Au point de vue spirituel, il persécute avec une égale rigueur les protestants hérétiques et les catholiques papalins. Malheur à ceux qui résistent! Le feu et la corde, la hache punissent les récalcitrants. Thomas Morus est une des premières et des plus illustres victimes.

Anne de Boleyn est reine d'Angleterre. Quel rêve! Gagner la partie était difficile, elle a réalisé ce tour de force. Se maintenir sur le trône et conserver son empire sur un être aussi ondoyant que le roi est une tâche encore plus ardue. Si elle a un fils, elle est sauvée : le roi court après un héritier. Une déception serait cruelle pour son amour-propre et mortelle pour celle qui en serait la cause.

Catherine d'Aragon n'est plus à craindre, elle a quitté la Cour, vit dans la retraite, prie et intrigue. Si elle pouvait voir ce qui se passe dans l'intimité du couple royal, elle serait bien vengée. Henry est infidèle, il lui faut sans cesse du nouveau, il est incapable de rester longtemps attaché à la même femme. Anne a le tort grave de se plaindre; ses récriminations agacent

son seigneur et maître, qui lui répond vertement : « La reine Catherine, qui était d'une autre naissance que la vôtre, le supportait bien. Faites comme elle ! »

Un danger plus pressant la menace. Au cours d'un voyage dans le nord de son royaume, Henry s'arrête un soir chez sir John Seymour. C'est sa première rencontre avec la fille de son hôte, qui sera sa troisième femme.

A son retour, Henry reçoit une nouvelle qui, si elle était survenue plus tôt, aurait évité à l'Angleterre le schisme et la rupture avec Rome. Catherine d'Aragon meurt. Jusqu'à la fin, son orgueil l'a dressée contre le fait accompli. La Cour est prévenue de cette mort presque soudaine. Un grand bal était annoncé pour le soir même. N'imaginez pas un instant qu'il est décommandé. Vous pouvez apprécier la valeur morale de l'homme qui règne sur l'Angleterre.

Le bal commence à l'heure fixée. La consigne est d'être joyeux. Henry est vêtu de soie jaune, il n'a jamais été de meilleure humeur. Anne exulte, elle est débarrassée d'une rivale dont elle redoutait un retour offensif.

Le bruit circule que Catherine a été empoisonnée. Ce crime ne semble pas devoir être imputé au roi : il a assez de méfaits sur la conscience, pour ne pas lui en attribuer d'imaginaires. D'ailleurs, le poison n'est pas son arme. La hache, la corde et le feu lui suffisent.

L'attitude inconvenante du couple royal, son manque de respect de la mort, lui valent une punition immédiate :

Anne accouche d'un enfant mort. Quel désespoir! C'était un fils!

Le roi, furieux et déçu, boude la reine et cherche des consolations en poursuivant de ses assiduités Jane Seymour, qui a été appelée à la Cour et a reçu le titre de fille d'honneur.

Henry ne varie pas dans ses moyens de séduction : il envoie à la jeune fille des lettres passionnées et une bourse remplie d'or. Elle oppose, comme l'autre, un refus dédaigneux. Juste retour des choses d'ici-bas! Anne éprouve les mêmes souffrances, les mêmes inquiétudes qu'elle a fait endurer à Catherine. Elle n'a aucune incertitude sur l'infidélité du roi. Elle le surprend en galante conversation avec Jane Seymour. Des scènes violentes éclatent dans le ménage royal. Anne n'a pas la même résignation que sa devancière, elle accable de reproches le coupable. Quelle imprudence! Elle ne saurait avoir la prétention d'empêcher cet insatiable amoureux d'être aussi un maniaque du mariage. Il ne songe plus qu'à se débarrasser de cette femme encombrante.

Déjà, dans les cercles de la Cour, on parle d'un nouveau et prochain divorce. Quels seront les moyens employés pour y parvenir? Il faut s'attendre à une résistance désespérée de l'épouse disgrâciée, qui continue à récriminer et à gémir, tandis que, déjà, sa perte est décidée. Il faut punir cette audacieuse, rechercher les fautes qu'elle a pu commettre, la juger et la condamner.

Thomas Cromwell, pour satisfaire son maître, guette, observe et se charge de cette vilaine besogne. La reine, sortant de sa chambre, rencontre un jeune joueur de flûte de la musique du roi, Mark Smeton. Elle s'arrête un instant pour lui parler. Des propos aimables, qui peuvent passer pour une déclaration d'amour, sont entendus par les espions à la solde de Cromwell. Smeton est arrêté, mis à la torture. Il avoue être l'amant de la reine. Deux autres gentilshommes son impliqués dans les poursuites pour adultère sous le chef de haute trahison envers le roi.



JANE SEYMOUR
par Hans Holbein.

Anne a toujours été coquette, sensible à l'adulation, elle aime les hommages. Ses imprudences vont la per-

dre. Les choses ne traînent pas. Un tribunal spécial est chargé par le roi de l'interroger. Elle proteste, en se tordant les mains, contre l'accusation d'adultère. Elle est gardée à vue, puis conduite sur les bords de la Tamise et ramenée en barque à Londres; enfin, elle est enfermée à la Tour.

Quelles amères réflexions doit-elle faire en pénétrant dans sa prison, dans ce même lieu où elle avait vécu des heures triomphales en attendant la cérémonie du couronnement! Elle est vaincue, prisonnière, elle sait combien cruel doit être le sort qui lui est réservé.

Le soir, grande réception à la Cour. La joie éclaire les visages des courtisans, parce que le maître a l'air satisfait et heureux de vivre. C'est le rite habituel : les soirs d'exécutions capitales, la gaieté est de rigueur.

Pour mieux braver celle qui sera sa victime, Henry se promène chaque jour en barque sur la Tamise. Il passe sous les fenêtres de la prisonnière. De l'embarcation royale montent les cris de joie des jolies filles qui entourent le monarque. Des musiciens jouent leurs airs les plus entraînants.

Quel raffinement de cruauté!

Smeton et les gentilshommes arrêtés sont condamnés à la torture et à la mort. Une accusation plus infamante pèse sur la reine : celle d'inceste avec son frère. Tous deux comparaissent devant une haute Cour improvisée, dans une grande salle, édifiée sur la cour de la prison.

Un public nombreux et passionné assiste à cette parodie de justice. Les témoins sont accablants. La reine aurait empoisonné Catherine, tenté d'empoisonner Marie Tudor, trahi la foi conjugale. Elle se défend avec calme. Une seule question est posée. Anne de Boleyn doit-elle être condamnée à mort? La réponse est *oui,* à l'unanimité. Elle sera décapitée ou brûlée, selon le bon plaisir du roi.

En entendant cette terrible sentence, elle garde son sang-froid et se contente de dire :

« Je suis toute saluée par la mort, je n'ai qu'un regret : c'est d'être la cause de la perte de tant d'innocents. J'ai toujours été une épouse fidèle et loyale. Le roi veut que je meure, je m'y soumets; seulement, laissez-moi un peu de temps pour y préparer ma conscience. »

Le poète et les gentilshommes sont d'abord exécutés. Le gouverneur de la Tour, Kingston, pénètre dans la chambre de la reine.

« Est-ce pour aujourd'hui? » interroge-t-elle.

« Non, madame, ce ne sera que pour demain. »

« C'est bien cruel, j'étais toute préparée. Pourquoi ce retard? »

Kingston explique que la reine ayant préféré le glaive à la hache, il faut attendre le bourreau de Calais, un spécialiste qui ne peut arriver avant le lendemain.

« Est-il habile? demande-t-elle. D'ailleurs, il n'aura pas de peine pour accomplir sa besogne... Il est si mince! » murmure-t-elle en passant la main sur son cou.

Elle conserve toute sa présence d'esprit, passe la nuit en prières. A l'aube, elle a le triste courage de plaisanter avec ses femmes et de leur dire :

« On m'appellera la femme sans tête! »

Quand on vient la chercher, elle répond :

« Je suis prête. »

Elle regarde sans manifester d'émotion l'échafaud et la bière entr'ouverte placée auprès du billot.

« Puis-je dire quelques mots? demande-t-elle à Kingston... Je ne suis pas venue ici pour faire un sermon, mais pour mourir. Priez Dieu pour le roi. Il a été bon pour moi et m'a bien traitée. Je n'accuse personne de ma mort. J'ai été condamnée par la loi du pays, je la subis. Je prends la mort à gré et je demande pardon à tous! »

Elle murmure :

« Mon doux Jésus, ayez pitié de moi! »

Une autre version veut que la reine ait poussé des cris déchirants à la vue du bourreau. Elle aurait, ensuite, retrouvé son sang-froid, placé de côté sa tête sur le billot en regardant fixement le bourreau. Celui-ci aurait levé deux fois le glaive sans le laisser retomber. Il se serait excusé en disant à Kingston :

« Oh! messire, elle me regarde, je n'oserai jamais la frapper. »

Il n'aurait laissé tomber le glaive et tranché la tête qu'au moment où la suppliciée aurait détourné les yeux.

Un coup de canon annonce qu'une tête vient de tomber.

L'écho en parvient au parc de Richmond, où le roi, l'oreille tendue, attend avec une impatience fébrile le funèbre signal. Dès qu'il l'entend, il court, tout joyeux, annoncer à Jane Seymour l'heureuse nouvelle.

Dix jours après, il l'épouse.

Le roi Barbe-Bleue s'est débarrassé en tyran barbare et cruel d'une femme impérieuse et despotique. Il a secoué son joug, qu'il trouvait trop pesant, en l'expédiant promptement dans l'autre monde; mais il a horreur du célibat et, pour la troisième fois, va convoler en justes noces. Son choix est depuis longtemps arrêté. Fidèle à ses habitudes, il s'agit encore d'une régularisation, car il va épouser la plus récente et la plus aimée, pour l'instant, de ses maîtresses, Jane Seymour. Elle a pour l'homme aux formidables appétits sensuels un grand attrait : elle est un contraste vivant avec la décapitée de la Tour de Londres. Elle est douce, suave, « elle a des yeux célestes, un teint de pêche », un air d'innocence et de candeur. Si elle n'est pas très jolie, elle est infiniment agréable, aussi placide que la seconde femme était pétulante. Comme toute créature humaine, elle a ses défauts, dont le principal est d'être insignifiante et d'intelligence médiocre. Est-ce bien une tare? Certains hommes intelligents et autoritaires ont une préférence marquée pour ce genre de femmes auxquelles ils se sentent supérieurs, ce qui ne déplaît pas à leur fatuité. Ils peuvent sans effort les dominer, les asservir à tous leurs caprices et leur faire

supporter, sans gémir ni se plaindre, leurs écarts de caractère, leurs sautes d'humeur et leur violence de langage. « Ce sont des femmes de tout repos. »

Dans cette galerie de médiocrités honorables, Jane Seymour tient une place de choix. Elle ne fait que passer dans la vie de Henry VIII. C'est une éphémère.

Le 17 octobre 1537 naît un fils, Edouard. Henry est transporté de joie, son rêve est enfin réalisé. Son bonheur est de courte durée. Sept jours après, la jeune reine meurt d'une mauvaise fièvre causée par sa gourmandise. Quant au fils, il portera le poids des tares paternelles, sa santé sera chétive. A dix-sept ans, il mourra dans des conditions lamentables, le corps couvert d'éruptions, en pleine décomposition.

Le roi, en 1537, a quarante-six ans. Il porte le stigmate de ses excès. Sa vie d'orgies et de débauches a fait de lui presque un vieillard. Il a pris du ventre, sa figure est bouffie et enluminée; ses jambes, devenues énormes, sont creusées par des ulcères. Il a dû renoncer à la chasse et au cheval... Il ne renonce pas au mariage. Il fait dire douze cents messes pour le repos de l'âme de la défunte. Il manifeste d'abord un violent désespoir. Huit jours après, il est consolé, et sa gaieté reparaît. Il fait appeler Thomas Cromwell, qui accourt, croyant discuter avec son souverain des questions importantes de politique intérieure et extérieure. Quelle erreur! Il s'agit uniquement du choix d'une quatrième épouse.

Le veuf s'adresse d'abord à son bon frère François Ier, pour lui demander d'amener à Calais les plus belles femmes de sa Cour.

Cette proposition réjouit fort le galant souverain. Il est très flatté de passer pour un connaisseur aux yeux d'un roi qui, par ses expériences multipliées, est un amateur particulièrement compétent.



ANNE DE CLÈVES
par Hans Holbein.

A la réflexion, il se récuse, se contente de répondre :

« On ne mène pas en France les dames à la foire, à l'égal des palefrois et des haquenées ! »

Que pense et que dit le peuple anglais des extravagances et des folies amoureuses de son roi? Certains se montrent sévères et le comparent à Satan, prince de

l'Orgueil. Les autres — la majorité — chantent à pleins poumons ce refrain très doux aux oreilles royales :

« Remariez-vous ! Remariez-vous ! »

Après avoir parcouru la carte de l'Europe et s'être renseigné sur toutes les disponibilités féminines de France, d'Espagne, du Danemark, de l'Italie, l'attention des enquêteurs est retenue par le duché de Clèves. Il s'y trouve une épouse possible, tout au moins vue de très loin.

Anne de Clèves est la belle-sœur de l'Electeur Palatin. Des émissaires sont expédiés en Allemagne, pour se renseigner sur ses qualités physiques et morales. Leurs rapports sont favorables et encourageants. En outre, Holbein est chargé de faire le portrait de la candidate. Un peintre qui prend pour modèle une femme est condamné, s'il ne veut pas déplaire, à être un vil flatteur. Le portrait d'Anne de Clèves plaît à Henry VIII. De nos jours, les mariages tournant souvent mal sont suivis de fréquents divorces, parce que les fiancés ont à peine eu le temps de se connaître avant d'échanger leurs serments. Il est facile de répondre, d'ailleurs, que les mariages d'amour précédés de longues fiançailles sont parfois aussi désastreux; mais cela tient aux imperfections inhérentes à la nature humaine. Au temps de Henry VIII, un mariage royal était une entreprise encore plus aléatoire. Quand un souverain épousait une princesse lointaine, il ne la connaissait que par ouï-dire ou par son portrait...

Le mariage est décidé, Anne de Clèves s'embarque pour l'Angleterre, après une longue attente à Calais, où la tempête l'a retenue pendant quinze jours. Décidément, l'aventure débute mal! Le débarquement a lieu, Henry, tout joyeux, accourt au devant de sa quatrième femme. Il la regarde... Il est consterné.

Elle a trente-quatre ans. Epaisse, charnue, taillée à coups de hache, les yeux bovins, le visage marqué, troué par la petite vérole, elle est affreuse. Il ne cache pas sa fureur. A la vue de cette grosse cavale allemande, il se répand en reproches violents contre Thomas Cromwell, qui l'a fait tomber dans un tel guêpier. Par bonheur, il s'exprime en anglais. Anne de Clèves, impassible et bouffie, ne comprend pas un mot de la langue du pays où elle doit régner. Elle n'a même pas appris ces mots indispensables aux fiancés : *I love you!*

Que faire? Se résigner. La politique l'exige. La France et l'Espagne sont hostiles, l'Ecosse et l'Irlande sont à craindre; il importe de ne pas ajouter à la liste des ennemis en infligeant une cruelle blessure d'amour-propre aux princes luthériens d'Allemagne. Il est plus simple et plus prudent d'épouser d'abord et de divorcer ensuite, en invoquant la contrainte morale et l'erreur sur la personne.

Pour calmer son courroux, le roi se venge. Thomas Cromwell perd, dans cette mésaventure conjugale, sa place et sa tête.

Sous le règne de Henry VIII, le métier de bourreau n'est pas une sinécure.

Le roi aurait peut-être, pour éviter des complications diplomatiques, supporté plus longtemps la désagréable présence de la grosse Allemande, s'il n'avait eu, en dépit de son âge et de ses infirmités sans cesse accrues, le cœur tendre et la chair faible. La vue de Catherine Howard précipite la disgrâce d'Anne de Clèves.

Comment se débarrasser d'elle? Faut-il avoir recours à des moyens expéditifs et brutaux? La hache est commode; le glaive, aristocratique; la pendaison, roturière. N'est-il pas préférable de s'entendre à l'amiable? L'Allemande n'a pas le choix. Si elle résiste, c'est la mort. La sagesse et l'intérêt commandent de monnayer son consentement et d'obtenir, en échange de sa soumission, de larges avantages matériels avec un « certificat honorable » comme une domestique renvoyée. Le mariage a duré six mois. Puisqu'elle est docile, elle obtient de rester en Angleterre, munie de bonnes rentes et de deux châteaux. Le roi est généreux, c'est le peuple qui paye! Tout le monde est satisfait. Le roi a recouvré sa liberté en se débarrassant d'un laideron. La reine, expropriée de sa couronne, reçoit en compensation une forte indemnité et le titre de « sœur du roi ». Fit-elle pas mieux que de se plaindre? Elle s'assure une existence luxueuse qui lui paraît douce après les années de gêne vécues à la petite Cour allemande.

La quatrième expérience conjugale n'a pas été heureuse. Les Anglais sont sportifs, ils encaissent les mauvais coups du sort et reprennent en chœur le même refrain :

« Remariez-vous, sire! Remariez-vous! »

Le jour même de l'exécution de Thomas Cromwell, le roi d'Angleterre exauce les vœux de ses féaux sujets. Il prend une cinquième femme : Catherine Howard.



Photo Mansell

CATHERINE HOWARD

Assez d'étrangères! Arrière les femmes élevées à la Française ou à l'Allemande! Il lui faut une Anglaise pur sang. Au point de vue physique, son choix est heureux. La nouvelle élue est petite, mince, gracieuse, gaie et sentimentale à la fois. « Elle a des yeux couleur noisette,

des cheveux châtains. » Elle est aguichante. Le roi se sent réconforté. Pour mieux exprimer sa satisfaction, il fait allumer des feux de joie dans toute l'Angleterre, en donnant l'ordre de brûler vifs des papistes, des luthériens, des anabaptistes, le tout afin de bien marquer son éclectisme. Enfin, le roi pousse la délicatesse jusqu'à inviter Anne de Clèves à venir souper avec lui et avec sa remplaçante.

Il est convaincu que, cette fois, il a enfin trouvé le bonheur. L'illusion s'envole vite.

Cranmer, archevêque de Canterbury, lui révèle les fâcheux antécédents de Catherine; il donne des détails précis, les noms des anciens amants.

Incrédulité, indignation : telle est la première réaction. A la réflexion, la jalousie naît et grandit. Une enquête est ordonnée : elle confirme les accusations de Cranmer. Il en pleure de rage. Il est blessé dans son amour-propre, sentiment plus fort chez les hommes d'âge que l'amour même. Il considère que son droit de propriété a été violé et, surtout, il voit dans l'inconduite passée et présente de la reine une offense au pouvoir royal, un crime de haute trahison.

Le roi Barbe-Bleue a été joué comme un jouvenceau.

Catherine, cette rouée, est vraiment imprudente et maladroite. Elle est arrêtée avec sa complice, lady Rochford, qui a favorisé son inconduite jusque dans le palais royal. Elle avoue sans réticence, avec une sorte de for-

fanterie. Elle fait preuve d'un courage extraordinaire. Selon la formule célèbre, « l'orgueil lui tient lieu de vertu ». C'est une belle joueuse.

Deux de ses amants sont pendus, les autres ont pris la fuite.

Le peuple continue à plaindre son roi.

« Le pauvre homme! Il n'a vraiment pas de chance! »

Ce Sganarelle couronné, victime de ses propres fautes, excite la pitié! L'indignation et la colère paraîtraient plus justifiées.

Catherine et lady Rochford sont condamnées à mort. La reine fait apporter le billot dans sa chambre, pour faire une répétition du supplice.

Le 13 février 1542, les deux femmes sont exécutées. Catherine, avant de poser sa jolie tête sur le billot, s'écrie :

« Je meurs comme une reine, mais j'aimerais mieux mourir comme femme de mon amant. Dieu aie pitié de mon âme! Bon peuple, priez pour moi! »

Elle est enterrée auprès d'Anne de Boleyn. Aimable attention qui a dû leur faire grand plaisir à toutes les deux!

Le Parlement vote une loi spéciale prescrivant que « toute fille ayant eu des aventures prématrimoniales épousant le roi d'Angleterre et qui n'avouerait pas son inconduite serait condamnée à mort. »

Après ce sévère avertissement, seules les veuves

auront la témérité d'affronter la lutte matrimoniale.

La veuve courageuse apparaît au moment même où sa présence est attendue. Elle s'appelle Catherine Parr. Elle réunit toutes les conditions nécessaires pour l'emploi, puisqu'elle a été déjà deux fois veuve, en premières noces de lord Borough, et ce à l'âge de seize ans; la seconde fois, à trente ans, de lord Latimer. Elle est catholique pratiquante. Son frère est un des familiers du roi. Elle a une qualité rare : elle est toujours de bonne humeur; enfin, elle a l'instinct du dévouement, ce qui est fort appréciable pour un homme rempli d'infirmités, dont la santé est compromise par tous ses excès.

Catherine est empressée auprès des enfants royaux. Marie et Elisabeth son choyées par elle; Edouard, ce frêle enfant, reçoit d'elle des soins constants.

Catherine hésite, cependant, à devenir la sixième femme du roi d'Angleterre. La position lui semble instable et dangereuse. Elle a une tendre inclination pour Thomas Seymour, fort empressé auprès d'elle. Va-t-elle le préférer au roi? Henry lui a ouvert son cœur, il s'est plaint à elle de sa solitude, de ses malheurs conjugaux... Lui qui s'est conduit comme un bourreau, il s'attendrit sur son propre sort, il a besoin d'elle. Elle est prise par la pitié, sentiment naturel au cœur féminin; elle s'émeut et consent.

Le 12 juin 1543, le sixième mariage est célébré. Les enfants royaux sont au nombre des assistants. La nou-

velle reine promet à l'évêque Gardiner « d'être bonne, obéissante au lit et à table jusqu'à la mort ».

A ce dernier mot, songeant au triste sort de deux de ses devancières, un frisson a dû traverser le cœur de l'épousée.



Catherine Parr

La fin du règne est sinistre. La mort a fait des vides cruels autour de l'homme aux six femmes. Ses compagnons de plaisir ont disparu. Les difficultés extérieures et économiques s'aggravent; la monnaie perd sa valeur, le commerce périclite, la cherté de la vie augmente. La santé du roi décline de plus en plus. Un ulcère à la jambe lui cause de cruelles souffrances.

Jusqu'à la fin, ce coureur de femmes est incorrigible. Aux portes de l'éternité, il s'efforce encore de tromper sa dernière femme.

Avant de mourir, pour ne pas en perdre l'habitude, il envoie encore à l'échafaud quelques innocentes victimes.

Sa lente agonie est atroce, c'est un cadavre vivant qui se décompose avant même d'être cloué dans le cercueil. Enfin, après trente-huit ans de règne, Henry Tudor entre dans l'éternité. Il va rendre ses comptes au Dieu dont il a enfreint tous les commandements.

Il a été méchant, cruel, sanguinaire et débauché, il mérite le jugement impitoyable que l'Histoire impartiale doit faire peser sur sa mémoire.

LE SCANDALE DU PANAMA

L'affaire des décorations (1), qui a révélé la corruption wilsonienne, a soulevé une tempête, troublé le ciel parlementaire et lézardé l'édifice gouvernemental.

Le scandale du Panama déchaîne un cyclone qui menace l'existence même de la République. La grande masse du peuple français, composée de citoyens laborieux et probes, est indignée par les révélations qui, pendant plusieurs mois, secouent violemment l'opinion publique.

Pour faire revivre ces heures troubles, ces agitations passionnées, ces orages parlementaires, ces audiences correctionnelles ou criminelles où la boue rejaillissait sur des noms jusque-là honorés et respectés, il faudrait le génie descriptif d'un Maurice Barrès. Dans un pamphlet à la manière de Tacite, il a montré *Leurs Figures,* sondé leurs consciences et scruté leurs intentions.

Voici le résumé fidèle et aussi impartial qu'il puisse être, lorsqu'il s'agit d'événements auxquels on a assisté, des phases diverses de ce drame émouvant.

Le 16 novembre 1869, Ferdinand de Lesseps avait reçu le baiser de la gloire : le canal de Suez avait été inauguré. C'était l'apothéose d'une grande œuvre française. Quand le yacht impérial l'*Aigle* avait franchi les portes des écluses qui ouvraient la nouvelle route des Indes,

1. Voir *Les Grands Procès de l'Histoire,* IX[e] série.

Ferdinand de Lesseps avait été salué par les acclamations de tout un peuple et avait reçu les félicitations de sa cousine l'impératrice Eugénie, des souverains et des princes qui entouraient la belle Espagnole. Depuis ce jour inoubliable, il avait vécu admiré du monde entier. Il était populaire : Paris l'avait adopté comme un des meilleurs parmi les plus illustres de ses habitants. Remarié à une femme beaucoup plus jeune que lui, il avait eu de nombreux enfants, et les Parisiens le saluaient avec une respectueuse affection lorsqu'il faisait sa promenade à cheval au Bois, dans l'allée des Poteaux, suivi de ses fils qui galopaient sur des poneys.

Il était issu d'une famille de diplomates. Un de ses ancêtres avait fait partie de l'expédition La Pérouse. Il était né à Versailles le 18 novembre 1805.

Entré dans la carrière des consulats en 1832, il est à Alexandrie, où par hasard il lit le rapport de l'ingénieur Lepère au général Bonaparte, lors de l'expédition d'Egypte. Ce document d'un ingénieur français proposait au petit Corse l'ouverture d'un canal qui relierait la Méditerranée à la mer Rouge. Ce jour-là, l'idée du canal de Suez est entrée dans le cerveau du jeune diplomate. Elle n'en sortira que pour être réalisée.

Le séjour en Egypte comporte pour de Lesseps un autre avantage : il noue d'utiles et nombreuses relations qui l'aideront dans l'avenir à exécuter son projet.

En 1848, Lamartine le nomme ambassadeur à Madrid.

Mais il étouffe dans la rigidité protocolaire de la carrière diplomatique. Il donne sa démission et retourne en Egypte, où il va livrer son premier combat et remporter sa première victoire.

Le 15 novembre 1854, le khédive d'Egypte le reçoit dans sa tente. Ferdinand de Lesseps, seul à seul avec le souverain, lui communique sa foi dans la réussite de l'entreprise en apparence irréalisable. Le khédive est conquis; cependant, il hésite encore et veut consulter ses ministres. De Lesseps gagne leur estime et leur confiance en franchissant sur son cheval arabe un obstacle difficile. Le khédive accorde la concession du canal de Suez, et l'entrevue se termine par un couscous où tous les invités plongent fraternellement la main.

Déjà à cette époque, de Lesseps se heurte à des difficultés chaque jour renouvelées. Des chausse-trappes s'ouvrent sous ses pas pour le faire trébucher. Ces détails sont utiles à rappeler pour que l'on comprenne la psychologie du perceur d'isthmes lorsqu'il continuera, en dépit de tous ces obstacles, la réalisation de son rêve. Il se souviendra qu'il a connu ces mêmes angoisses à propos du Suez et qu'il a réussi par son courage et sa ténacité à vaincre des ennemis qui n'étaient pas négligeables.

Pour le Suez, ses ennemis sont les Anglais : déjà ils pensent que l'Egypte leur appartient. Ils ont, du reste, la même opinion pour tous les points intéressants et profitables du globe terrestre. Pour justifier cette opinion,

il suffit de rappeler le paradoxe de leur incrustation à Gibraltar, en pleine terre espagnole.

Les Anglais sont furieux d'avoir été distancés. Lord Palmerston dit à la Chambre des Communes :

« Le canal de Suez est la plus grande duperie qui ait jamais été proposée à la crédulité des gobe-mouches. »

Ajoutons encore un détail, qui permettra au défenseur de de Lesseps de plaider sa cause, quand le désastre du Panama soulèvera la colère et l'indignation. Aux reproches qui lui seront adressés d'avoir commencé une entreprise coûteuse sans avoir les capitaux suffisants, il sera facile de répondre : « Ferdinand de Lesseps était bien parti pour Suez n'ayant en poche que trois mille francs prêtés par son banquier. »

Ainsi, Ferdinand de Lesseps, heureux, admiré, reçu par tous les souverains de l'Europe presque comme leur égal, n'a qu'à couler des jours tranquilles et, comme le sage antique, qu'à savourer dans le calme et le repos une vieillesse exempte de soucis.

C'est mal le connaître que de le croire capable de goûter le charme pesant de l'inaction. Une phrase prononcée par lui, peu de temps avant d'engager une nouvelle lutte pour le percement de l'isthme de Panama, permet de le bien juger :

Le 15 mai 1879, à la Société de Géographie, se tient le Congrès international d'études du canal interocéanique. Des ingénieurs, des savants français et étrangers, sont

réunis. L'idée de percer l'isthme de Panama va prendre corps. Ferdinand de Lesseps est présent. Tous les assistants l'acclament et le pressent de prendre la direction de l'entreprise. Il accepte.

« J'aurais droit au repos, dit-il, mais, quand on demande à un général qui a gagné une première bataille s'il veut en gagner une seconde, il ne peut pas refuser. J'ai fait Suez et je ferai Panama. »

Il se lance alors dans l'aventure, avec l'enthousiasme juvénile d'un septuagénaire.

Le gouvernement colombien avait déjà accordé une concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans à Bonaparte Wyse et au général Turr; ceux-ci la rétrocèdent à Ferdinand de Lesseps, qui n'entend partager avec personne les charges, les responsabilités et la gloire. Il a soixante-quatorze ans, mais il n'a pas encore senti le poids de la vieillesse. Il est aussi jeune d'esprit et aussi résistant de corps que lorsqu'il a livré et gagné la bataille du Suez. Grisé par ses triomphes, séduit par la perspective d'une nouvelle conquête, brave jusqu'à la témérité, il va s'embarquer dans la nouvelle aventure « sans se soucier des requins qui suivent le navire en détresse. »

Il se met à l'œuvre. Quarante millions lui suffiront comme capital initial. Il les demande directement au public, car il entend se passer des banquiers avides et coûteux. Quelle naïveté! Est-il possible, au temps où nous vivons, de négliger ces intermédiaires indispensables et onéreux?

Infatigable, inaccessible au découragement, de Lesseps, avec l'ardeur d'un prophète, se lance dans la bataille. Il parcourt la France entière, fait des conférences, monte sur l'estrade plusieurs fois par jour et allèche les souscripteurs par l'intérêt que suscite sa présence et par les gros intérêts qu'il leur promet.

Une campagne de calomnie commence pour répondre à ses efforts et les rendre stériles. Des polémistes, alors tout-puissants dans la presse, écrivent que le canal de Panama est un rêve insensé, qu'il ne pourra jamais être réalisé. Ils terrifient les souscripteurs possibles et ferment leurs bourses en décrivant, avec force détails, tous les obstacles insurmontables qui se dressent sur la route de l'audacieux perceur d'isthmes : les cyclones, les incendies, les inondations, qui complètent l'œuvre mortelle de la fièvre jaune. Les détracteurs donnent de la voix ; ils ne deviendront muets et même admiratifs que lorsqu'ils auront reçu la forte somme. Avant de chanter, de Lesseps, qui a parlé, agit. On crie partout : « Le climat est meurtrier ! Envoyer des Européens à Panama, c'est les vouer à une mort rapide et certaine ! »

De Lesseps a une riposte éloquente et magnifique : il part pour Panama avec sa femme et ses jeunes enfants. A son retour de cette nouvelle croisade, l'opinion publique est conquise. La bataille continue pour modifier l'écorce terrestre.

Nous sommes en février 1880. Couvreux et Hersent

acceptent d'être les entrepreneurs. La presse est séduite, elle chante les louanges du grand Français et de son œuvre nouvelle. Les banquiers sont souriants et satisfaits, le public verse son argent et vide ses bas de laine... Tout irait bien si les calculs primitifs du coût des travaux étaient raisonnables, si les intermédiaires n'étaient pas trop voraces et si la fièvre jaune ne décimait pas l'armée des travailleurs et des ingénieurs.

On continue à grands frais d'argent et de vies humaines à creuser le sol : c'est un gouffre où va s'engloutir l'épargne française. Pour masquer la triste réalité, il faut, par la presse, par des brochures et par des prospectus, réchauffer le zèle et la libéralité des souscripteurs aux émissions qui se succèdent à un rythme accéléré. Trente-deux millions de frais de publicité sont déjà dépensés. Des parts de fondateur, gracieusement et libéralement distribuées, permettent de satisfaire des convoitises chaque jour plus nombreuses.

Bientôt, de Lesseps ne peut plus proposer de subventions. Il reçoit des demandes pressantes et est assailli par des exigences menaçantes. Charles de Lesseps pourra dire plus tard, devant les jurés de la Seine :

« Nous avons donné de l'argent comme on donne sa montre au coin d'un bois, lorsqu'on est attaqué par des voleurs. »

Couvreux et Hersent, découragés, renoncent à l'entreprise, moyennant un fort dédit. Ils sont remplacés par

une armée de petits entrepreneurs qui s'abat sur la terre malsaine de la Culebra comme un essaim de mouches charbonneuses. Ils coûtent fort cher par leurs exigences et leur incompétence. Le coulage est général. La main-d'œuvre hors de prix donne lieu à un véritable brigandage. Les travailleurs embauchés sont des nègres; leur manager reçoit soixante-quinze francs par homme et ne dépense lui-même que dix francs pour le voyage. Le marchand de chair humaine réalise donc un bénéfice de soixante-cinq francs par tête.

Les multiples émissions d'obligations remplissent un instant les caisses de la Compagnie du canal, mais celles-ci se vident plus rapidement encore.

Le 27 mai 1885, de Lesseps, à bout de ressources, mais toujours énergique, sollicite du gouvernement l'autorisation indispensable pour émettre des valeurs à lots. Avant d'accorder l'autorisation sollicitée, le gouvernement envoie à Panama un ingénieur distingué, Rousseau, dont le rapport sera maintes fois cité au cours des débats judiciaires.

Les ennemis de Ferdinand de Lesseps lui reprocheront d'avoir produit alors des allégations fausses, d'avoir donné des renseignements inexacts. Je crois à sa bonne foi. Acharné à la réalisation de son idée, qui était l'achèvement d'une grande œuvre utile à la gloire et à l'intérêt de la France, il était lui-même la première dupe et la première victime de ses espérances et de ses illusions.

Toujours le souvenir de Suez, qui avait connu les mêmes épreuves, hantait son cerveau.

Le grand vieillard oubliait que, sous l'Empire, la volonté de l'empereur et surtout l'aide toute-puissante de l'impératrice l'avaient soutenu, encouragé, fortifié et l'avaient rendu invincible. Napoléon III était mort, Eugénie de Montijo était déchue. La France est gouvernée par neuf cents souverains, dont certains ont les dents longues, l'estomac vide et l'appétit insatiable. Leur pouvoir est absolu pendant quatre années, car, heureusement, ils ont eux aussi des maîtres : leurs électeurs. Ces souverains, nous allons les voir à l'œuvre.

La commission nommée par la Chambre est défavorable à la demande d'autorisation, ou plutôt elle réserve sa réponse jusqu'après la communication des livres de la Compagnie. Devant cette exigence redoutable, de Lesseps prévient de Freycinet qu'il retire sa demande d'autorisation. Il tente alors de boucher les trous en lançant de nouvelles émissions d'obligations ordinaires. Incessants appels au crédit! Rappelons des chiffres : 1882, 107 millions; 1883, 176 millions; 1884, 145 millions. L'enthousiasme des souscripteurs diminue, leurs versements aussi.

Le 15 novembre 1887, la Compagnie de Panama reprend sa demande d'autorisation d'émission de valeurs à lots et l'adresse à Rouvier, alors président du Conseil.

Le 2 décembre, le ministère Rouvier est renversé et remplacé par un ministère Tirard. La situation de la Compagnie semble gravement compromise; une erreur initiale a précipité sa ruine. Avec l'entêtement d'un vieillard, de Lesseps s'est acharné à vouloir creuser un canal à niveau. Etant données la nature du sol et la différence de niveau entre les deux océans, le canal à écluses s'imposait. Il faut arriver tardivement à cette conception, qui est la seule raisonnable.

Le 10 décembre, Gustave Eiffel devient entrepreneur général. L'arrivée d'un homme nouveau, qui a réussi à dresser vers le ciel une audacieuse armature de fer pour servir d'attraction à la prochaine exposition, donne un semblant de vie au canal moribond.

Le 1er mars 1888, un député de Vaucluse dépose une proposition de loi tendant à accorder à la Compagnie de Panama l'autorisation d'émettre des titres remboursables à lots.

Nous voilà au prologue du drame. Une commission de onze membres est chargée d'examiner la proposition. La commission est coupée en deux : cinq voix contre cinq, Félix Faure s'étant abstenu.

Un rapporteur hostile au projet est chargé du rapport. Il donne lecture de son travail, et à ce moment une conversion inattendue se produit : un membre de la commission, Sans-Leroy, jusque-là défavorabble au projet, déclare s'y rallier. Bientôt le juge d'instruction et les

débats de cour d'assises nous édifieront sur le personnage et sur les mobiles de sa volte-face soudaine.

Henri Maret, journaliste de talent, est chargé de faire un rapport favorable. On voit apparaître à la tribune sa barbe peu soignée, ses longs cheveux mal peignés et son éternel foulard blanc. Par deux cent quatre-vingt-quatre voix contre cent vingt-huit, l'autorisation est accordée. Le Sénat suit la Chambre.

L'émission échoue en dépit des coups de tam-tam et de grosse caisse qui l'ont accompagnée. Une tentative désespérée auprès de l'épargne publique, si longtemps complaisante, aujourd'hui hostile, est faite le 12 décembre 1888. Nouvel échec plus retentissant encore.

C'est la débâcle, l'agonie. L'épargne a sué 1.434.552.281 francs; l'actif peut être estimé à 163.552.281 francs. Des hommes jusqu'ici insoupçonnés, honnêtes en apparence, vont être suspectés et déshonorés. Le grand Français, son fils et ses collaborateurs vont être atteints par un scandale sans précédent dans notre histoire. Des pauvres gens vont être dépouillés du fruit d'un long et pénible labeur. La ruine poussera certains d'entre eux au désespoir et au suicide.

Acculé à la suspension de payements, le conseil d'administration de la Compagnie de Panama demande au président du tribunal la nomination d'administrateurs provisoires. MM. Denormandie, Bandelot, Hue, hommes considérables et justement considérés, sont nommés. Leur auto-

rité et leur compétence ne peuvent conjurer le désastre.

Le 4 février 1889, le tribunal prononce la dissolution de la Société. Brunet, ancien ministre du 16 mai, et Monchicourt sont désignés comme liquidateurs.

La justice pénale n'est pas curieuse, elle reste inerte. Les actionnaires se groupent et déposent une plainte. Même surdité de la part du procureur général. Les actionnaires, persévérants et entêtés, adressent des pétitions aux députés. Excellente aubaine pour l'opposition! Le Panama devient une machine de guerre contre le gouvernement. Fallières, garde des Sceaux, déjoue cette première manœuvre en acceptant de se saisir des pétitions. C'est seulement le 11 juin 1891 que le procureur général Quesnay de Beaurepaire saisit le premier président Périvier d'un réquisitoire d'inculpation, procédure extraordinaire justifiée par le grade élevé dans la Légion d'honneur de Ferdinand de Lesseps. L'instruction est confiée au conseiller Prinet. Elle traîne en longueur. Quand elle est terminée, le procureur général examine le volumineux dossier avec la même lenteur. L'opinion publique a le sentiment que les gouvernants reculent devant l'énormité du scandale. A vouloir découvrir la vérité, ils risquent de mettre la main dans un nid de vipères.

L'époque, d'ailleurs, est bien faite pour détourner les ministres d'une recherche aussi dangereuse : des bombes anarchistes éclatent dans Paris : l'ordre public est troublé par la grève de Carmaux.

Enfin, Quesnay de Beaurepaire envoie son rapport au garde des Sceaux. Dans le cabinet de la place Vendôme trône un débutant dans la vie politique. Il n'est pas gêné par les vieilles camaraderies, par les amitiés de couloirs; il ignore les ménagements. Pour ses débuts, il entend faire un coup de maître. Ce ministre exceptionnel a pour nom Louis Ricard; il est député et maire de Rouen. C'est un bel homme, qui ne déteste pas la solennité. Il a des favoris imposants, des cheveux bouclés, une tenue sévère; sa redingote et son port majestueux amusent ses collègues, qui l'ont surnommé « la belle Fathma ».

Dans cette triste aventure, il a un avantage incontestable : il est intact. Aucun reproche, aucune éclaboussure, ne peuvent l'atteindre et le salir. Sa situation est difficile; pour s'en convaincre, il suffit de rappeler qu'il a comme collègues dans le ministère deux hommes dont les noms seront souvent prononcés, au cours des procès du Panama : Rouvier et Jules Roche. Le président du Conseil Loubet est, lui aussi, un honnête homme; mais il a le désir, dans l'intérêt du parti républicain, d'éviter un terrible scandale. Il ne le cache pas au procureur général, qui se trouve pris entre deux feux : la volonté de répression du garde des Sceaux et le désir d'étouffement du président du Conseil.

Un journal va se charger de donner raison au premier et de forcer le second à agir.

Edouard Drumont est célèbre par l'ardeur de ses polé-

miques antisémites et par les nombreux duels qu'elles lui ont attirés. Il ouvre les colonnes de *La Libre Parole* au banquier Ferdinand Martin, ancien agent du Panama, qui, sous le pseudonyme de Micros, publie des articles où il découvre le pot aux roses.

Ici commencent à apparaître en pleine lumière et sont mis en fâcheuse posture ceux qui sont déjà ou deviendront des accusés. Charles de Lesseps et ses compagnons d'infortune sont déjà montés dans la charrette. Ils vont être rejoints par les intermédiaires coupables et par les parlementaires corrompus. Les intermédiaires ! Ces sangsues qui anémient et ruinent les sociétés les plus solides, en leur prenant le sang qui les fait vivre, c'est-à-dire leur or ! Ce sont les détrousseurs de l'épargne. Dans notre affaire, leur œuvre néfaste est complétée par les syndicats rongeurs des petites fortunes.

Campons les personnages. A tout seigneur, tout honneur. D'abord, le baron Jacques de Reinach, beau-père et oncle de Joseph Reinach, l'enfant chéri de l'opportunisme et le disciple préféré de Gambetta. Le baron de Reinach est un chef qui obéit à son terrible lieutenant Cornélius Herz, devant lequel il tremble. Enfin, pour compléter le trio, il y a Aaron, dit Arton, qui est chargé des besognes secondaires. Il s'occupe du menu fretin et distribue la manne du Panama, c'est-à-dire l'argent des infortunés actionnaires, aux parlementaires avides et faméliques, qu'on a surnommés les « pauvres honteux ».

Il se vante d'avoir en main une liste de cent quatre parlementaires corrompus. Sa liste contient même un X... mystérieux, dont la véritable identité n'a pas été dévoilée.

L'échine souple, le regard fuyant, infatigable tentateur, jamais découragé, Arton triomphe par la lassitude et se faufile comme une anguille dans les couloirs de la Chambre. Assidu du salon de la Paix, il glisse un chèque entre les mains d'un député comme s'il lui remettait une pétition. Il monte à l'assaut qui conduit à la conquête du personnel gouvernemental, où se trouvent des braves gens, mais aussi, hélas! des brebis galeuses.

Cornélius Herz, ancien directeur de théâtre, docteur en médecine n'ayant jamais exercé, faute de clientèle, s'occupe d'affaires, de grandes affaires, qui disposent de larges capitaux et sont lucratives au moins pour ceux qui les drainent. Il a commandité le journal *La Justice,* qui a pour directeur un des maîtres de la politique, Georges Clemenceau. Herz est un forban international; il appartient à l'espèce vorace des vautours de la finance qui s'abattent sur les coffres-forts bien garnis, pour les vider d'un coup de bec. Il a vu d'ailleurs ses mérites récompensés : il a franchi d'un pas rapide et allègre les grades élevés de la Légion d'honneur. Au moment où il est démasqué, il est grand officier de notre ordre national.

Quand on songe qu'il y a dans notre beau pays de France des soldats et des chefs qui risquent leur vie pour défendre la patrie, des savants modestes et désin-

téressés qui travaillent dans leurs laboratoires pour le bien de l'humanité, des penseurs et des écrivains qui honorent les lettres françaises, enfin des industriels et des commerçants qui contribuent à la prospérité nationale, et qu'à eux tous on distribue avec parcimonie quelques centimètres de ruban, on reste confondu devant certaines faveurs et surtout devant le spectacle attristant de la rosette encadrée d'or et d'argent qui est accordée à Cornélius Herz.

Herz, le faux malade, est le persécuteur de Jacques de Reinach. Celui-ci extorque de l'argent à Charles de Lesseps, mais Herz lui fait rendre gorge pour son profit personnel. Il l'implore, le menace, le persécute, le tient entre ses serres puissantes, le torture jusqu'au moment où la mort libératrice pourra seule le soustraire à la vindicte publique et à son bourreau.

Jacques de Reinach, qui a succédé à Lévy Crémieux, fait partie du Tout-Paris, qui comprend à la fois des gens notables et honorables mêlés à des rastas et à des métèques. Pour se délasser du souci des affaires financières, il protège les arts. Son hôtel du parc Monceau a été décoré par un peintre alors à la mode : Chaplin. Il est un important abonné de l'Opéra; il a même écrit avec le directeur de notre première scène lyrique, Pedro Gailhard, le livret d'un ballet, *La Maladetta,* dont la musique est de Paul Vidal.

Quand la justice se saisit enfin de l'affaire du Panama

et que le conseiller Prinet poursuit son instruction, le baron Jacques de Reinach est cité comme témoin. Il ne peut rendre compte d'une somme de trois millions quinze mille francs reçue de la Compagnie de Panama. M. Prinet lui pose ce dilemme :

« Ou vous avez commis un abus de confiance, ou vous avez commis le crime de corruption en achetant des votes de parlementaires. »

Une perquisition chez Jacques de Reinach s'impose. Elle est confiée au « père Clément » : c'est ainsi que les habitués du Palais appelaient ce policier qui a servi avec un égal dévouement et la même ardeur, parfois brutale, l'Empire, la République conservatrice et la République opportuniste. C'est le type du policier d'autrefois, avec des allures un peu rudes. Cette fois, il hésite, il fait preuve d'une douceur inaccoutumée, il perd du temps. Quand il se présente avec trois jours de retard chez le baron, le concierge stylé lui répond :

« M. le baron est en voyage. »

Il n'insiste pas et il se retire discrètement, après avoir tiré son chapeau devant l'opulente demeure.

Le gouvernement semble submergé par la marée montante du scandale. Quesnay de Beaurepaire, qui avait réclamé avec une énergie tardive des poursuites, change son fusil d'épaule et adresse au ministre Ricard, en quelques lignes, un rapport bénin, bénin, où il conclut à l'impossibilité juridique des poursuites.

Pauvre procureur général! il est tiraillé d'un côté par Ricard, qui veut agir, d'un autre côté par Loubet et Burdeau, qui le retiennent. Ricard est le plus fort : il tient l'action publique dans sa main.

Le 15 novembre, il annonce au Conseil des ministres qu'il a donné l'ordre au procureur général d'intenter des poursuites. Les ministres, placés devant le fait accompli, s'inclinent, et Ricard peut un instant rêver d'entrer un jour à l'Elysée, porté sur le pavois par l'opinion publique reconnaissante.

La Libre Parole n'a pas seule dénoncé les méfaits du Panama. *La Cocarde* et son directeur Edouard Ducret donnent de la voix. Le nom de Floquet, président de la Chambre, est jeté en pâture à la malignité de la foule. Il est accusé d'avoir reçu trois cent mille francs du Panama, pour subvenir aux besoins gouvernementaux.

Le 19 novembre, tous ces incidents qui jettent le trouble dans les meilleurs esprits ont leur écho à la tribune de la Chambre. La séance est ouverte au milieu d'une agitation intense. Un coup de sonnette du président ramène pour un instant le calme et le silence. Floquet se lève; il est pâle, ému et solennel, selon son habitude. Il affirme qu'il est victime de la calomnie : il n'a rien demandé, rien reçu, comme le héros du sonnet d'Arvers. Les députés semblent en proie à une agitation extraordinaire. De main en main, de l'extrême droite à l'extrême gauche, circulent de nombreux exemplaires du journal

Le Jour. Ils contiennent une déclaration solennelle, comme celle que l'on vient d'entendre, du même Charles Floquet qui reconnaît avoir touché trois cent mille francs et se vante d'avoir ainsi contribué au salut de la République. C'était la première attitude adoptée par le président de la Chambre. En changeant de système, il avait négligé de prévenir le journaliste qui avait reçu sa déclaration.

Les spectateurs des tribunes sont satisfaits : ils ont assisté à un beau spectacle. Devant eux, la comédie politique s'est jouée avec un intérêt inaccoutumé. Cette comédie va se transformer en drame.

La seconde pièce ne se joue que quarante-huit heures plus tard, le 21 novembre. L'intérêt ne faiblit pas. Chaque jour, presque à chaque heure, l'affaire du Panama rebondit, et les coups de théâtre se succèdent. Un huissier délivre à Ferdinand et Charles de Lesseps, Marius Fontanes, Cottu, Eiffel et au baron de Reinach citations d'avoir à comparaître le 25 novembre devant la première chambre de la Cour.

Reinach n'a pas été ému par la visite domiciliaire et la tentative de perquisition du policier Clément. Il se sent fort parce qu'il se sait protégé par le réseau des complicités d'hommes puissants. Néanmoins, recevoir même chez son concierge la visite d'un commissaire de police est toujours désagréable.

Pour se remettre de ce fâcheux incident, Jacques de

Reinach s'installe dans un confortable lit-salon et part pour Monte-Carlo. Sous l'influence lénifiante de la Côte d'Azur, il consolide sa sérénité; il est même jovial. Il écrit à Pedro Gailhard pour lui annoncer son prochain retour; il n'oublie pas le corps de ballet et prie le directeur de l'Opéra « d'embrasser pour lui toutes ces demoiselles ». L'annonce de l'interpellation Jules Delahaye l'oblige à quitter en toute hâte la Côte d'Azur.

A son arrivée à Paris, il entend les hurlements des camelots vendeurs de journaux dont les colonnes sont remplies par le scandale du Panama. Le baron est un émotif. L'autopsie révélera qu'il était atteint d'une maladie de cœur, due sans doute aux palpitations provoquées par les batailles boursières et les fréquentes visites au foyer de la danse. Il redoute d'être démasqué, il tremble de voir son nom imprimé, lui corrupteur, sur la liste qui cloue au pilori les corrompus. Il ne craint pas *La Libre Parole,* parce qu'il la renseigne pour s'assurer le silence; mais il a peur de *La Cocarde.*

Ici, il faudrait lire les pages prodigieuses de vie consacrées par Maurice Barrès aux derniers moments du financier vaincu.

« Nous le voyons courir comme un rat empoisonné », chercher l'homme politique assez puissant et assez brave pour le tirer de ce mauvais pas. Il commence par Maurice Rouvier. Son choix se justifie par de multiples raisons. Rouvier est étroitement mêlé à l'affaire du Panama;

son intérêt est le même que celui du baron. Ils sont embarqués sur la même galère. En outre, Rouvier est brave, il a de la décision et n'hésite pas devant l'obstacle. Les deux camarades échangent leurs confidences; leur entretien est bref : ils sont l'un et l'autre au courant et n'ont point de révélations à se faire.

A trois heures, Rouvier et Reinach arrivent chez Clemenceau, rue Clément-Marot. Clemenceau est à la Chambre; Rouvier l'y rejoint, le met au courant et lui demande de l'accompagner avec Reinach chez Cornélius Herz. Clemenceau accepte de rendre le service demandé et part, le chapeau sur l'oreille et la canne à la main.

Chez Cornélius Herz, l'entretien est plus bref encore. Dès les premiers mots, l'aventurier interrompt les trois visiteurs et leur déclare son impuissance à arrêter la campagne de presse.

Reinach se cramponne à la vie. Déçu par l'entrevue chez Herz, il espère encore en la protection de Constans. Après la visite chez l'aventurier international, les trois inséparables vont, rue des Ecuries-d'Artois, chez le plus fin, le plus subtil et le plus rusé des hommes politiques de l'époque.

Constans joue l'étonnement. Il déclare n'avoir aucune action sur les meneurs de la campagne de presse. En cinq minutes, il expédie avec une souriante bonhomie le trio errant. S'il refuse son concours pour libérer Reinach de l'angoisse qui le ronge, il ne le renvoie pas les mains

vides. Le baron ayant fait observer qu'il avait oublié son porte-monnaie, Constans lui prête généreusement cent sous pour payer son fiacre. A ce prêt, le Gascon ajoute même un mot d'esprit :

« Je peux bien prêter cent sous à un millionnaire. »

En quittant Constans, Reinach est atterré; il murmure :

« Je suis perdu. »

Rouvier part; Clemenceau et Reinach restent en tête à tête jusqu'à huit heures du soir. Quelles confidences le baron et le leader radical ont-ils pu échanger pendant ces heures tragiques? L'entretien n'a pas dû manquer d'intérêt; malheureusement, nul témoin n'y a assisté. Resté seul, le baron se fait conduire chez son gendre, qui vient de recevoir de Quesnay de Beaurepaire l'annonce que son beau-père est poursuivi.

C'est le dernier coup! Le baron s'effondre; il se croyait invulnérable. La justice va le juger et le condamner. L'horreur de sa situation lui apparaît dans toute sa cruauté. Les reproches de son gendre achèvent de le briser. Titubant comme un homme ivre, le cœur défaillant, le cerveau en déroute, le malheureux, qui n'était brave que dans la victoire, veut quitter la vie aussi mal qu'il l'avait vécue. Il se rend rue Marbeuf et passe quelques heures chez deux sœurs dont, moyennant finance, il s'est depuis longtemps concilié les bonnes grâces. Il rentre chez lui tard dans la soirée.

Le lendemain matin, son valet de chambre ne trouve

qu'un cadavre. Mort subite, dira le médecin de la famille. Suicide, répondra la voix unanime de l'opinion publique.

Le corps est enterré dans le département de l'Oise, à Nivilliers, où le baron était maire et possesseur d'un château. Les scellés ne sont apposés que trois jours plus tard. Tous les papiers compromettants ont pu être mis en lieu sûr ou supprimés.

Infortuné Jacques de Reinach! Il ne goûta même pas après sa mort le repos auquel il aspirait. On va se battre autour de son cadavre, qui sera livré au savant découpage de l'autopsie médico-légale.

Le suicide du châtelain de Nivilliers a un premier résultat : la France est débarrassée d'un hôte indésirable : le docteur Cornélius Herz est la victime de son habituelle victime. Dès qu'il apprend la terrible nouvelle, Herz s'empresse de déguerpir. Il se réfugie en Angleterre, à Londres, puis à Bournemouth. Sa fuite précipitée est le plus clair des aveux.

Ne nous attardons pas à pleurer le baron et à nous attendrir sur le sort de Cornélius Herz, qui a éprouvé l'impérieux besoin d'aller se faire blanchir à Londres. Le docteur va jouer au malade avec une habileté consommée, pour se soustraire à l'obligation de rendre des comptes à la justice française.

L'époque est si troublée, si remplie d'événements importants et dramatiques qu'il faut aller vite pour se mettre à l'unisson.

Le 21 novembre, c'est à la Chambre qu'il faut nous rendre, pour entendre Jules Delahaye développer son interpellation. Cet archiviste paléographe, élu député, est un adversaire irréductible du régime et surtout des hommes qui gouvernent la France. Il est d'autant plus dangereux qu'il est sincère et convaincu. Il ignore les ménagements, et, dès qu'il monte à la tribune, l'assemblée frémissante comprend que des révélations graves vont être faites. Il se défend d'être un dénonciateur, mais il proclame que les dirigeants du Panama ont acheté des consciences pour obtenir des votes.

Ces paroles sont hachées par des interruptions furieuses. Les députés honnêtes sont exaspérés d'entendre l'orateur jeter le soupçon sur toute l'assemblée. Les députés compromis payent d'audace et crient plus fort que les autres :

« Les noms! Les noms! »

Jules Delahaye tient tête à l'orage; il riposte :

« Votez l'enquête : elle vous les dira. »

« Les noms! Les noms! » hurlent une centaine de voix.

Jules Delahaye, très pâle, essaye de se faire entendre. Désespérant d'y parvenir, il crie :

« L'enquête! L'enquête! »

Au milieu du tumulte, on entend des lambeaux de phrases :

« Les millions dépensés pour acheter des consciences au Parlement... Les députés tarifés selon l'importance

de leurs dettes qui étaient connues et de leur valeur politique... Arton distributeur des millions... en fuite... La meute des politiciens affamés qui a assailli la caisse de corruption du Panama... »

Et toujours le même refrain :

« Les noms! Les noms! »

Pendant une heure et demie, Jules Delahaye lutte pour se faire entendre. Vaincu par le nombre et par la fatigue, il s'arrête et descend de la tribune.

Il faut relire Maurice Barrès, qui assistait, spectateur ironique et dégoûté, à cette scène inoubliable et qui notait, pour en tracer un tableau de maître, les attitudes, les gestes et les cris d'une assemblée en folie.

Le gouvernement est opposé à l'enquête, mais il n'ose la combattre et il se résigne à la subir. Le président du Conseil Loubet monte à la tribune. Le président Floquet ne peut obtenir le silence. Les députés s'injurient et se menacent, les invectives s'entrecroisent; les huissiers doivent s'interposer pour que le public des tribunes n'ait pas le spectacle gratuit d'un match de boxe sur le ring du Palais-Bourbon

A l'unanimité, la commission d'enquête est votée. L'incendie est allumé.

Henri Brisson est élu président de la commission d'enquête. C'est un personnage austère; il dégage la tristesse. Il sert de tête de Turc aux chansonniers des cabarets de Montmartre, dont la verve irrespectueuse et spiri-

tuelle le crible chaque soir de leurs railleries.

Le 28 novembre, le ministère Loubet, qui s'est opposé à l'exhumation et à l'autopsie du baron de Reinach, est renversé. Pendant huit jours, on tente vainement un replâtrage. Brisson, puis Casimir-Périer échouent dans leurs combinaisons. Le 6 décembre, Alexandre Ribot réussit à former un ministère. Rouvier, Burdeau, Loubet et de Freycinet font encore partie du cabinet; mais Ricard, dont l'honnêteté maladroite est gênante, et Jules Roche sont débarqués.

L'autopsie du baron et la perquisition à son domicile sont ordonnées. Opérations tardives, donc inutiles.

Le banquier Thierrée dépose devant la commission d'enquête et fait connaître qu'il a dans ses cahiers vingt-six chèques remis au baron de Reinach, représentant une somme de 3.390.475 francs. Ces chèques ont été touchés par les bénéficiaires. On devine l'effet de cette révélation. Les chèques sont saisis par le vieux Clément.

La bombe éclate : la commission d'enquête connaît les noms des bénéficiaires des faveurs panamistes. Des sénateurs : Léon Renault, Albert Grévy; un député des Ardennes, Gobron; un député de l'Orne, Dugué de la Fauconnerie; un ancien ministre, Barbe, aujourd'hui décédé, et qui était allé rendre des comptes à un juge plus puissant que les magistrats d'ici-bas.

Gaston Calmette, sous le pseudonyme de Vidi, écrit dans *Le Figaro* un article sensationnel, où il met en cause

Rouvier, qui doit abandonner le ministère des Finances. Gaston Calmette s'en prend aussi à Clemenceau, qui a bec et ongles et se défend supérieurement.

Ces premières investigations de la commission d'enquête aboutissent à l'ouverture d'une instruction pour corruption de fonctionnaires. L'affaire est confiée à M. Franqueville, qui a laissé au Palais le souvenir d'un magistrat prudent et sage, d'un homme aimable et courtois.

Le 16 décembre, il lance des mandats d'arrêt contre Charles de Lesseps, Marius Fontanes, Henri Cottu et l'ancien député Sans-Leroy. Pour poursuivre les parlementaires en exercice, il faut l'autorisation des assemblées auxquelles ils appartiennent.

Quels sont ceux qui vont monter dans cette nouvelle charrette? Cinq sénateurs : Béral, Paul Devès, Albert Grévy, Léon Renault et Thévenet; cinq députés : Emmanuel Arène, Dugué de la Fauconnerie, Antonin Proust, Jules Roche et Maurice Rouvier. Le nombre est restreint, mais la qualité y est. Il y a même des morceaux de choix jetés en pâture à la justice. Lorsque ces noms retentissent sous les voûtes du Palais-Bourbon, c'est encore un beau spectacle offert aux amateurs d'émotions fortes. Les rares appelés protestent, s'indignent, se frappent la poitrine; nous allons les entendre.

L'immense majorité des oubliés, qui a eu la chance de passer à travers les mailles du filet, dissimule sa joie

et s'apitoie hypocritement sur le sort des malheureux collègues. Emmanuel Arène, le plus parisien de tous les Corses, n'oublie pas qu'il faut rester jusqu'au bout un boulevardier spirituel. Il ironise :

« Pour la première fois que je suis sur une liste ministérielle, je n'ai pas de chance. »

Avec Maurice Rouvier, la scène change et prend plus d'ampleur. Plus de mots d'esprit, plus de blague : de la colère, de l'indignation, qui vont se traduire, avec une force prodigieuse, en un discours menaçant jeté à la figure de ceux qui le livrent aux gendarmes. A la tribune, Rouvier est magnifique à voir et à entendre. Son poing martèle le marbre; il secoue ses robustes épaules de portefaix des quais de Marseille; il donne de la voix et du geste pour clamer son innocence et son mépris de ses accusateurs. D'abord, il joue de l'émotion; il se frappe la poitrine, ses yeux se mouillent de larmes lorsqu'il parle de son petit enfant. Une voix gouailleuse partie d'une travée de droite lance une interruption ironique. Rouvier sent qu'il a fait fausse route; il change de ton et de manière : la colère remplace l'attendrissement, sa voix devient plus âpre. Penché sur le rebord de la tribune, la main tendue, d'un geste large, il désigne tous les députés de la majorité et s'écrie :

« Oui, j'ai accepté de l'argent, pour défendre la République; ce que j'ai fait, d'autres l'ont fait avant moi. »

Des interruptions, des protestations, tentent de cou-

vrir sa voix; Rouvier se redresse et, superbe d'audace, il lance à la face de ses collègues, dont la lâcheté l'écœure, cette apostrophe vengeresse :

« Quant à ceux qui m'interrompent, j'ignore qui ils sont; mais, s'ils avaient été autrement défendus et servis, peut-être ne seraient-ils pas sur ces bancs à l'heure qu'il est. »

A l'unanimité, y compris les voix des intéressés, l'immunité parlementaire est levée.

La fête ne fait que commencer. Paul Déroulède, le chevalier sans peur et sans reproche, monte à la tribune. Sa haute silhouette n'a pas besoin d'être rappelée. L'engagé volontaire de 1870, qui a fait bravement son devoir alors qu'il n'était qu'adolescent, le poète vibrant des *Chants du Soldat*, qui a su, sans qu'une voix discordante s'élevât à cette époque, inspirer à la jeunesse l'amour passionné de la patrie et le culte de la France vaincue et humiliée, a une belle âme et un grand cœur. Il est l'adversaire résolu des hommes au pouvoir; il demande à interpeller le gouvernement sur les mesures disciplinaires à prendre contre Cornélius Herz, grand officier de la Légion d'honneur.

Dès les premiers mots, les députés ont compris : Paul Déroulède, à travers le métèque en fuite, vise en plein cœur Georges Clemenceau. Déroulède rappelle les démarches affolées de Jacques de Reinach pendant les heures qui ont précédé son suicide, et surtout sa démarche

implorante auprès de Cornélius Herz. Par qui était-il accompagné? Ici, je cite textuellement :

« Par un homme complaisant, dévoué, infatigable intermédiaire, si actif et si dangereux. Cet homme, vous le connaissez tous. Son nom est sur toutes vos lèvres; mais pas un de vous pourtant ne le nommerait, car il est trois choses en lui que vous redoutez : son épée, son pistolet, sa langue! Eh bien, moi, je brave les trois et je le nomme : c'est Clemenceau. »

La Chambre est emballée par cette éloquence directe et ce réquisitoire foudroyant. Elle éprouve une sorte de soulagement intime. Depuis longtemps Clemenceau la domine. En entendant exécuter son dompteur, elle a l'impression d'être libérée d'un joug trop pesant.

« La parole est à M. Clemenceau », dit le président Floquet.

La riposte de Clemenceau est brève, agressive; c'est sa manière habituelle. Il s'étonne d'être pris à partie et dénoncé comme suspect. Tous ceux qui le connaissent ici savent combien les imputations et les accusations dirigées contre lui sont calomnieuses et mensongères. A ce moment, le jeune Stephen Pichon commet une généreuse imprudence : il interrompt son chef pour lui apporter un témoignage de respect et de sympathie. Brutal, d'un coup de griffe, Clemenceau lui ferme la bouche :

« Je n'ai besoin du témoignage de personne. »

Et il continue, rend coup pour coup et blessure pour

blessure. Les mots se précipitent sur ses lèvres. D'un geste dominateur, il prend l'assemblée à la gorge; il termine en regardant bien en face son adversaire :

« Vous m'avez accusé de trahison; il n'y a qu'une réponse à faire, monsieur Paul Déroulède, vous en avez menti ! »

Floquet se voile la face, Ribot paraît très attristé; des mouvements divers se produisent dans l'assemblée.

Le duel oratoire est suivi d'un vrai duel. Ménars-Dorian et Thomson sont les témoins de Clemenceau; Maurice Barrès et Dumonteil, ceux de Déroulède. Une difficulté surgit sur la qualité d'offensé. Un arbitrage est décidé. Le général Saussier se récuse, Féri d'Escland, escrimeur connu, grand spécialiste des affaires d'honneur, reconnaît à Clemenceau la qualité d'offensé. Le duel a lieu au champ de courses de Saint-Ouen; de nombreux spectateurs y assistent. Malheureusement, à cette époque, les appareils cinématographiques n'étaient pas encore inventés, et nous sommes privés d'un beau film. Clemenceau passe pour être de première force au pistolet : chez Gastine-Renette, à tout coup, il tue son homme, c'est-à-dire qu'il fait mouche dans un carton placé sur une silhouette; mais le tir en plein air n'offre pas la même régularité. Six balles sont échangées sans résultat. Si Clemenceau avait tué Paul Déroulède, une émeute aurait éclaté le soir même à Paris.

Quittons le Palais-Bourbon et entrons au Palais de

Justice, où le drame du Panama va se continuer.

Le 11 janvier 1893, un public nombreux se presse dans la première chambre de la cour, qui vient d'être inaugurée. En attendant l'ouverture de l'audience, les nouveaux venus dans notre Palais regardent le plafond de Bonnat, encadré par des ors trop neufs.

Gustave Eiffel, qui est inculpé et vient rendre ses comptes à la justice, arrive. L'homme qui a élevé vers le ciel une audacieuse armature de fer représentant les progrès de l'industrie moderne, peut apercevoir, par les hautes fenêtres éclairant tout un côté de la salle, ce chef-d'œuvre de l'art d'autrefois : la fine dentelure de pierre de la Sainte-Chapelle.

Près d'Eiffel a pris place Charles de Lesseps, l'air triste et préoccupé. Pour accentuer son aspect mélancolique, il a une barbe noire et une redingote. Voilà qui date! Son voisin, Henri Cottu, a l'allure d'un officier de cavalerie en civil. Marius Fontanes se glisse discrètement auprès de ses co-inculpés. Ferdinand de Lesseps est absent.

A midi et demi, l'huissier annonce :

« Messieurs, la cour! »

Tout le monde se lève, pour se rasseoir aussitôt que l'audience a été déclarée ouverte par M. le premier président Périvier.

Ce magistrat est un ancien avocat d'une petite ville de province que sa foi républicaine et sans doute aussi

son mérite ont élevé à un des plus hauts postes de la magistrature.

Au physique, il est court et corpulent. Sa tête puissante et dégarnie est ornée de favoris impressionnants. Il est jovial, fait volontiers des bons mots. Son esprit a plus de rondeur que de qualité. Il se laisse aller à d'aimables familiarités. Pendant la première audience, il appelle le fils du grand Français « M. Charles de Lesseps ». Le lendemain, il adopte une abréviation et se contente de dire « M. Charles ». Si les audiences s'étaient prolongées, il l'aurait appelé « Charles » tout court.

Les vieux avocats racontent en souriant quelques-unes de ses boutades. Un jour, un maître du barreau plaidait devant lui une affaire importante. Au bout de deux heures, le premier président donne des signes d'impatience et regarde fréquemment la belle pendule qui orne la salle d'audience. L'heure de la suspension approche; l'avocat prononce cette phrase :

« Messieurs, je vais vous citer un arrêt de la cour d'Orléans... »

Le premier président enfonce sa toque galonnée sur sa tête puissante, se lève et dit avec un bon sourire :

« Orléans, cinq minutes d'arrêt, buffet; l'audience est suspendue. »

L'interrogatoire commence. Charles de Lesseps est sur la sellette. Le premier président le presse de questions auxquelles le prévenu répond d'une voix basse et comme

lassée. Tout l'historique de l'affaire du Panama défile devant les auditeurs : l'enthousiasme du début, la foi de Ferdinand de Lesseps dans la réussite de l'entreprise, les difficultés premières sans cesse renouvelées et toujours accrues, l'insuccès de la première émission, les ravages de la fièvre jaune, ceux aussi meurtriers des intermédiaires Lévy-Crémieux, Jacques de Reinach, Cornélius Herz, Hugo Oberndoerffer, l'insaisissable Aaron, dit Arton.

A l'évocation de tous ces noms, en songeant aux luttes pénibles qu'il a fallu soutenir contre la rapacité des maîtres chanteurs et des financiers cosmopolites, Charles de Lesseps a un sourire désabusé; il répond :

« Quand on constitue une société, il faut récompenser tous ceux qui, à un titre quelconque, prétendent avoir été utiles, et il en sort de chaque pavé... Leur concours est indispensable. Pour traverser la forêt de Bondy, il faut des guides. »

L'intérêt redouble quand Charles de Lesseps s'explique sur les bons de caisse à initiales; il y en a pour sept millions! Oustric n'a rien inventé.

Quand il parle de cinq autres millions versés à Hugo Oberndoerffer il justifie cet important versement en affirmant que c'était la rémunération d'une idée apportée à la Société : émission de valeurs à lots. Le premier président, qui à cette époque ne touche que vingt-cinq mille francs de traitement, trouve la somme exagérée, et Charles de Lesseps de dire :

« Pour vous, peut-être, mais pas pour un financier! J'ai même dû faire de grands efforts pour qu'il n'exige pas davantage. »

Nous assistons à la valse des millions. Le nom de Baïhaut, l'ancien ministre, est jeté dans le débat; nous le retrouverons en cour d'assises.

Les deux autres inculpés sont des personnages de second plan à côté de Charles de Lesseps, grand premier rôle, qui tient la vedette en l'absence de son père.

L'expert Flory jongle avec les « unités » : c'est ainsi qu'en style correctionnel on appelle aujourd'hui les millions. Sa déposition claire et précise est accablante pour les prévenus.

Signalons, parmi les témoins, un malheureux aveugle qui a perdu dans le Panama son petit avoir péniblement amassé, et un paysan endimanché qui réclame avec obstination le remboursement des obligations qu'il a souscrites. M. le premier président abrège ses doléances en lui faisant observer que, s'il insiste il risque de manquer son train. Enfin, un serrurier plus bavard encore proclame « qu'il aime mieux taper sur l'enclume que de taper sur la caisse comme ces messieurs. »

L'avocat général Rau, qui a, lui aussi, une belle barbe noire, soutient la prévention. Son réquisitoire est froid, correct comme sa personne; son argumentation solide et convaincante.

En 1893, le barreau de Paris conserve la suprématie

qu'au cours de son glorieux passé des orateurs illustres lui avaient conquise.

Bétolaud, l'autorité faite homme, a cessé de plaider; Durier et Lachaud sont morts; Demange, plein d'indulgence et de bonté pour les débutants, fait entendre sa grande voix à la cour d'assises; Félix Decori, Fernand Labori, ont fait d'éclatants débuts; Albert Danet triomphe devant les conseils de guerre : il sait parler aux juges militaires, il a l'allure martiale; les officiers qui l'écoutent croient voir en lui un des leurs qui a caché son dolman sous sa robe d'avocat.

Devant la première chambre de la cour, les audiences du Panama vont nous offrir une incomparable régal. Le bâtonnier Henri Barboux prend le premier la parole pour présenter la défense de Charles de Lesseps. Ce petit homme est un grand avocat. Sa figure fine, éclairée par des yeux pétillants d'intelligence, est encadrée par les favoris classiques. Il a une voix spéciale, qui semble broyer des noix. Sa diction impeccable sait mettre en valeur les mots à l'emporte-pièce et les couplets savamment préparés au cours de ses longues promenades matinales le long des quais de la Seine. Il plaque ses couplets au milieu des plus arides discussions pour donner à celles-ci de la couleur et de la vie.

C'est un artiste ciseleur de phrases, qui excelle dans l'art de l'orfèvrerie oratoire. C'est un classique nourri de fortes lectures dont il a fidèlement gardé le souvenir. Un

trait achèvera de le peindre : à soixante-dix ans, il apprendra l'italien pour lire Dante dans le texte original.

Pendant deux audiences et demie, il tient la cour et le public sous l'autorité de sa parole. Il termine par un couplet qui soulève les acclamations de l'auditoire :

« Monsieur l'avocat général vous avez accusé M. de Lesseps de s'être nourri d'illusions et de chimères. Les croisades aussi étaient une chimère. L'expédition d'Egypte était une chimère, car vous appelez chimères toutes les grandes aventures qui n'ont pas réussi. L'humanité ne peut pas vivre sans chimères! »

Après lui, le bâtonnier Du Buit va tenir ses auditeurs sous la domination de sa forte éloquence.

Depuis que Bétolaud, en cessant de plaider, a déposé le sceptre de l'autorité, Du Buit s'en est emparé et le tient dans ses mains puissantes. Il ne démontre pas : il affirme, et personne ne se risque à mettre en doute ses affirmations. Sa haute stature, sa face glabre, sa mâchoire puissante, ses yeux impérieux, imposent à tous l'admiration et le respect.

Après ces deux harangues, la prévention semble avoir reçu un coup mortel. Le bâtonnier Martini va tenter de l'achever. Sous un abord un peu rude, qui intimide ceux qui ne le connaissent pas, Martini a un esprit juste, une âme généreuse. Je lui conserve un souvenir reconnaissant et attendri, car il a été bon pour moi, au temps lointain

de mes débuts, alors que j'arrivais au Palais, sans amis, sans relations.

« Le bâtonnier Martini, écrit Albert Bataille, avait reçu de ses confrères ce qu'en style de billard on appelle une *commission*. Il est chargé de plaider une aride question de droit, dont l'aspect est revêche : celle de la prescription. Il fait un tour de force; il réussit à la rendre claire, accessible même aux plus ignorants. »

Martini est célèbre au Palais par son esprit caustique, par ses coups de boutoir qui n'épargnent personne. Il fonce sur l'adversaire avec une vigueur peu commune; il le terrasse et le laisse sur le sol pantelant et vaincu.

Martini, plus grand et plus massif que Du Buit, a une curieuse figure. Il a des joues fortes et pleines, où disparaît presque un drôle de petit nez, si petit qu'il ne parvient pas à garder en équilibre le lorgnon que son possesseur veut lui imposer.

La question de droit qui avait déjà sauvé Wilson, et qui est la providence des plaideurs d'importance, assurera plus tard le salut des administrateurs du Panama.

Mais n'anticipons pas. Il reste à écouter la défense de Gustave Eiffel. Elle est attendue avec impatience, car Waldeck-Rousseau, dès son arrivée dans notre Palais après avoir quitté le barreau de Rennes et être devenu ministre, a conquis d'emblée la première place. Au physique, il est grand et paraît d'une froideur marmoréenne, je dis paraît, car ses intimes savent que, sous cette glace,

il cache avec une fière pudeur un cœur chaud et une âme sensible. Ceux qui l'entendent pour la première fois éprouvent d'abord une déception. Sa parole tombe en phrases égales et donne l'impression de la monotonie. Mais bientôt le charme opère. Comme l'eau qui tombe sans arrêt goutte à goutte finit par creuser la pierre, la parole de Waldeck-Rousseau pénètre dans l'esprit de l'auditeur et le séduit. Pas de gestes, pas d'éclats de voix; le visage impassible, l'œil morne, il poursuit victorieusement sa démonstration.

Le juge comprend même les choses qu'il ignorait. Waldeck-Rousseau ne cherche pas à séduire, mais à convaincre. Il y réussit sans effort apparent. Il est un des créateurs de l'éloquence judiciaire moderne. Il a apporté au Palais les qualités maîtresses qui l'ont fait triompher à la tribune : la brièveté, la simplicité et la clarté.

Il est de mode de médire du passé pour se concilier les faveurs du présent. Manquons à cette règle, qui puise ses racines dans le vilain sentiment de l'ingratitude. Rendons hommage à ceux qui ont été autrefois l'honneur et la parure du barreau de Paris.

Le talent, le dévouement, la noble ardeur des avocats, ont été dépensés en pure perte. Le 10 février 1893, la cour rend un terrible arrêt : Charles de Lesseps est condamné à cinq ans de prison; Eiffel, Cottu, Marius Fontanes, à deux ans de la même peine.

Tout n'est pas fini heureusement : la Cour de cassa-

tion va dire le dernier mot. Le jeudi 15 juin 1893, la Cour suprême casse l'arrêt de la cour de Paris et admet la prescription. Les quatre administrateurs et l'entrepreneur l'ont échappé belle.

Que devient, pendant tout ce temps, Ferdinand de Lesseps? Il a été frappé, dès que les poursuites judiciaires ont été intentées, par une congestion cérébrale qui a atteint gravement sa santé physique et intellectuelle. Il a été transporté en province, dans sa propriété de La Chesnaye. Entouré de tous les siens qui lui prodiguent les soins les plus tendres, il semble retranché du monde extérieur. Il passe ses journées sans parler, assis dans un grand fauteuil, un plaid sur ses jambes, le regard vague comme perdu dans le lointain du passé... Il poursuit sans doute un rêve intérieur qui le console des misères de l'heure présente.

Le grand Français qui, selon la forte expression de Waldeck-Rousseau, a donné à la France humiliée et vaincue l'aumône d'un peu de gloire, a sondé les profondeurs de la méchanceté et de l'ingratitude humaines. Certains jours, après de longues heures d'accablement et de mutisme, son regard semble briller, il murmure quelques mots que les siens ne peuvent arriver à saisir; un sourire fugitif éclaire sa physionomie. Sans doute revit-il par la pensée cette journée d'apothéose du 16 novembre 1869, où les souverains et les peuples saluaient en lui le créateur du canal de Suez. Peu à peu, la flamme vacil-

lante commence à s'éteindre. Le vieillard de quatre-vingt-huit ans qui ignore qu'on a tenté de le déshonorer achève de mourir...

Comme toujours, le rire se mêle aux larmes. Les chansonniers ne respectent ni les hommes ni les événements. Le Panama n'échappe pas à cette règle invariable. Reinach, Cornélius Herz, Aaron, dit Arton, les corrupteurs, les corrompus, sont chaque soir criblés d'épigrammes dans les cabarets à la mode.

Voulez-vous un échantillon de ces satires boulevardières? Les camelots vous offrent pour deux sous la complainte de Cornélius Herz :

Ecoutez la triste histoire
Que je vais vous conter là.
C'est vraiment à n'y pas croire :
Je veux parler d' Panama.
Ecoutez l'affair' du « Jour »
Dont on parlera toujours.
De quel pays est-il donc?
Herz-c' d'All'magne ou d'Italie,
Cet escroc et ce fripon,
Dit's-nous quelle est sa patrie?
Où va-t-il donc emporter
L' milliard qu'il a su voler?

Les derniers vers — si l'on peut appeler cela des vers — sont comme le post-scriptum : ils contiennent la pensée de l'auteur :

Espérons que la justice
Va punir ce vil pendard,
Mais faut fair' le sacrifice
De notre pauvre milliard.

Je suppose que cette chanson vous a charmés. Vous en voulez une autre? Voici *La Panne à Panama :*

On fit venir monsieur Arton,
Qu'était un homme de carton,
Pour parler d'une façon claire
Sur l'affaire;
Mais ayant peur des disputes,
La prudenc' lui conseilla
De s' tirer d'abord des flûtes
Après Panama,
Après Panama!
L'enquête, devant ce mic-mac,
Pria le baron « qu'a le sac »
De paraître pour sa défense
A l'audience;
Mais par un bizarr' principe
On ne peut expliquer ça,
Il avait cassé sa pipe
Avec Panama,
Avec Panama!

J'en passe et des plus mauvaises.

C'est fini de rire; la justice reprend ses droits. Le dernier acte du drame va commencer devant la cour d'assises.

Il y aura assez de places aux bancs des accusés, car, chemin faisant à travers les méandres de la procédure, des parlementaires poursuivis ont pu échapper à la honte de comparaître devant le jury. Le juge Franqueville et la chambre des mises en accusation ont entr'ouvert la porte basse par laquelle Jules Roche, Léon Renault, Rouvier, Emmanuel Arène, Devès, Albert Grévy, Thévenet, ont pu goûter la douceur du non-lieu.

Le 9 mars 1893 s'ouvre l'audience présidée par le conseiller Pilet-Desjardins. L'avocat général Laffon occupe le siège du ministère public. Au banc des accusés, Charles de Lesseps, Marius Fontanes, l'ancien ministre Baïhaut, son complice Blondin, le sénateur Béral, les députés Dugué de la Fauconnerie, Antonin Proust, les anciens députés Gobron et Sans-Leroy.

Dans la salle, des avocats, des témoins, des journalistes et seulement trois femmes. Nous parlerons plus tard des avocats de l'affaire.

Charles de Lesseps a changé de manière depuis sa comparution devant la première chambre de la cour. Sa condamnation sévère l'a aigri. Il semble résolu à ne ménager personne. Son interrogatoire, où il domine nettement le président et réduit au silence un avocat général bavard et maladroit, jette sur la corruption parlementaire des lueurs attristantes. Dès le début de ses explications, Charles de Lesseps donne un détail pittoresque. Il précise les exigences et les menaces dont il a été assailli par Cornélius Herz. Il sentait qu'il valait mieux l'avoir pour allié que pour ennemi, mais il croyait encore que le forban international se targuait d'une influence exagérée. Pour convaincre de Lesseps, Herz frappa un grand coup : à la fin de leur première entrevue en 1886, il lui dit :

« Connaissez-vous le président de la République? Avez-vous été invité à Mont-sous-Vaudrey? »

« Jamais! »

« Vous recevrez une invitation après-demain. »

Le surlendemain, Charles de Lesseps reçoit l'invitation annoncée. Il part pour le Jura avec Cornélius Herz. A Mont-sous-Vaudrey, le président Grévy leur fait un accueil charmant. Cette journée d'intimité à trois enlève à Charles de Lesseps ses hésitations premières. On serait convaincu à moins.

Puis de Lesseps met en cause son co-accusé Baïhaut, qui, ministre des Travaux publics, a exigé, par l'entremise de son complice Blondin, un million pour soutenir le projet de loi sur les obligations à lots. Baïhaut a reçu un acompte de trois cent soixante-quinze mille francs. Avec la naïveté d'un débutant dans l'art d'être corrompu, il a versé la plus grande partie de cette somme au Comptoir National d'Escompte. Personne n'échappe aux coups de Charles de Lesseps. C'est au tour de feu Jacques de Reinach à passer un mauvais quart d'heure :

« Le baron de Reinach est venu un jour me conter ses déboires. Il se disait victime de Cornélus Herz, qui le faisait chanter; je lui répondis : « Je ne tiens pas à le devenir aussi », et je lui ai prédit ce qui lui arriverait : « Il vous prendra votre fortune, il vous enlèvera votre chemise et vous obligera dans ce costume à marcher sur les mains de la Madeleine à la Bastille. Moi, je tiens à rester sur le trottoir pour vous regarder passer. »

De Lesseps est lancé; rien ne l'arrête. Il a déjà nommé Grévy, il met en cause de Freycinet, Floquet, Clemen-

ceau. Tous les grands hommes de la République y passent.

Le président tente en vain d'arrêter ce déballage : il est débordé; il ne réussit qu'à faire rebondir Charles de Lesseps. L'auditoire en a pour son argent, d'autant que la représentation est gratuite.

Passons sur un intermède : Marius Fontanes est triste, effacé et correct.

Après lui, un homme verbeux, emphatique, se lève et, dès le début de ses explications, tente d'apitoyer le jury. Baïhaut fait une confession publique et s'attendrit sur sa propre infortune dont il est l'auteur responsable. La scène est pénible. La confession est apprise par cœur; le ton, larmoyant et grandiloquent. Il est audacieux et déclamatoire. On voudrait être ému; on se sent seulement indigné.

D'autres accusés n'offrent que peu d'intérêt. Sans-Leroy, lui, est plus curieux à voir et à entendre. Cet ancien député de l'Ariège a, on s'en souvient, fait partie de la commission qui a autorisé l'émission des valeurs à lots. Il avait été d'abord nettement hostile. Au moment du vote décisif, soudain frappé par la grâce, il avait voté le projet, qui n'avait été adopté qu'à une voix de majorité.

Albert Bataille nous le dépeint « hirsute, barbu, auquel il ne manque qu'une serviette graisseuse pour compléter un type étonnant d'usurier de village. » A l'instruction,

il a refusé de répondre à aucune des questions du juge. Il a été avocat : il sait que, pour un accusé, la parole est souvent plus dangereuse que le silence. A l'audience, il se rattrape et se perd dans d'interminables et confuses explications. Peut-être est-ce une habileté de sa part : il ne pense qu'à embrouiller les cartes, il finira par gagner la partie. Il la gagne en effet. Une anecdote, dont je ne garantis pas l'authenticité, a circulé naguère dans les couloirs du Palais. Il en est lui-même stupéfait. Quand un ami lui aurait annoncé son acquittement, il aurait dit au porteur de la bonne nouvelle :

« Ah! je vous en prie, ne vous fichez pas de moi! »

N'oublions pas Antonin Proust, à la barbe fleurie. L'ancien ami de Gambetta aimerait mieux inaugurer comme ministre des Beaux-Arts une exposition de peinture d'avant-garde que d'être assis sur les bancs de la cour d'assises..., même en si bonne compagnie.

Le 10 mars 1893, les jurés assistent à une matinée de gala : Floquet, Clemenceau, de Freycinet, défilent à la barre des témoins.

Quel trio! La « petite souris blanche » qui a su se glisser en trottinant à travers les écueils du Panama sans éprouver de dommage; le « Tigre », qui fait trembler les ministres et les abat d'un coup de griffe comme un enfant renverse un château de cartes; enfin, Charles Floquet, président de la Chambre, qui préférerait être encore face

à face avec l'empereur de Russie et lui crier : « Vive la Pologne! monsieur. »

Floquet essaye vainement de cacher son émotion. Le tremblement de ses jambes le trahit.

Clemenceau, lui, ne tremble pas. D'une voix tranchante, il décline ses qualités :

« Député du Var, cinquante et un ans. »

Puis il fonce sur l'adversaire, c'est-à-dire sur Me Barboux, qui lui pose des questions indiscrètes. D'un terrible coup de boutoir, Clemenceau prend l'avantage et le garde.

L'intérêt du procès ne faiblit pas un instant. A la quatrième audience, alors que tout semblait avoir été dit, un incident dramatique surgit : Mme Cottu accuse Soinoury, directeur de la Sûreté générale d'avoir tenté de l'embaucher pour une vilaine besogne. Un intermédiaire, Goliard, l'aurait mise en rapport avec un inspecteur de la Sûreté générale, Nicolle. Celui-ci l'aurait amenée rue des Saussaies, dans le cabinet du directeur Soinoury. Ce personnage officiel lui aurait fait une étrange proposition : il lui aurait remis des permis, en blanc, signés du préfet de police Lozé, pour communiquer librement avec les inculpés du Panama détenus à Mazas. Il lui aurait fait part du désir du gouvernement d'obtenir des noms de députés de la droite susceptibles d'être compromis au même titre que les députés de gauche déjà connus. Le but était clair : tous les partis ayant à crain-

dre des éclaboussures, le gouvernement obtiendrait facilement de la lâcheté du Parlement l'étouffement d'une affaire dangereuse pour tous :

« En somme, dit Mme Cottu, Soinoury me proposait l'impunité pour mon mari et ses amis, moyennant la livraison de documents compromettants pour la droite. »

On devine l'effet produit lorsque, sans hésitation, d'une voix nette, avec un luxe et une précision de détails impressionnants, Mme Cottu fait à l'audience ces accablantes révélations. La foudre éclatant soudain dans un ciel serein n'eût pas produit plus d'effet. Le président Pilet-Desjardins, de complexion apoplectique, est cramoisi ; l'avocat général, plus anémique, est verdâtre. Le tumulte est à son comble. Impuissant à rétablir le calme, le président donne aux gardes l'ordre de faire évacuer la salle. Il est cinq heures du soir.

Les jours suivants vers la même heure, des incidents provoqueront les mêmes tumultes et les mêmes représailles. Cette évacuation quotidienne sera baptisée par les chroniqueurs judiciaires : « *Le five o'clock expulsion* du président Pilet-Desjardins. »

A la reprise, le public est calmé.

« On entendrait voler une mouche », dit un jeune stagiaire.

Un vieil avocat lui répond :

« Dites plutôt, mon ami, qu'on entendrait voler Cornélius Herz. »

Tout le monde est d'accord pour convoquer Soinoury. Une confrontation entre Mme Cottu et lui est indispensable.

En attendant, Louis Andrieux, ancien député, ancien ambassadeur à Madrid, ancien préfet de police, est à la barre. C'est une figure parisienne très connue. Escrimeur redoutable, il a eu des duels retentissants. Préfet de police, il opérait dans les grandes circonstances en gants gris perle. Ambassadeur à Madrid, il avait fait rire tout Paris par une de ces boutades dont il était coutumier. Il aurait un jour télégraphié au ministre des Affaires étrangères une étonnante dépêche qui risquait de faire mourir de saisissement les fonctionnaires des protocolaires bureaux du quai d'Orsay : « Demain, grande réception à la cour. Je suis le seul diplomate qui n'ait encore reçu aucune décoration. Pour ne pas risquer de mettre le représentant de la France en état d'infériorité, je porterai la Légion d'honneur. Prière de régulariser immédiatement par décret. »

La déposition d'Andrieux détend les nerfs des magistrats et des jurés. Il gouaille, il est amusant; il raconte avec une verve étonnante une scène entre Cottu et le baron de Reinach. Cottu, indigné des exigences du baron, saute sur lui et le prend à la barbe. Andrieux ajoute en souriant :

« C'est la plus grande injure à faire à un israélite. Mais, ajoute-t-il, Cottu a réussi une entreprise qui semblait

impossible, il a forcé Reinach à restituer partiellement. »

Le lendemain, Soinoury arrive enfin. Il passe un mauvais quart d'heure. La confrontation ne tourne pas à son avantage; il a affaire à forte partie : Mme Cottu reste ferme sur ses positions. L'incident s'envenime. Criblé de questions par Du Buit, Soinoury a une réponse maladroite :

« Je ne suis pas ici pour passer un examen de droit administratif. »

A ces mots, les huées, les quolibets s'élèvent de tous les coins de la salle. Le président regarde sa montre, il est cinq heures. C'est l'heure fatidique. Fidèle à ses habitudes, M. Pilet-Desjardins fait évacuer la salle.

L'opération est un peu rude. La poigne des gardes républicains s'emploie consciencieusement à expulser ceux qui n'ont rien dit; ceux qui avaient protesté échappent au massacre. Comme il arrive souvent, les innocents payent pour les coupables. Bien entendu, les spectateurs privilégiés des places réservées ne sont jamais touchés par l'ukase présidentiel.

Les audiences se succèdent, sans diminuer l'intérêt de cette lanterne magique où l'on voit défiler les maîtres de l'heure.

La curiosité des uns, la malignité des autres, attendaient beaucoup de la venue à la barre de Constans. Mais le subtil et rusé Toulousain, aussi habile que la

« petite souris blanche », glisse entre les mains des questionneurs et leur échappe.

Enfin, les jurés peuvent apercevoir le port, c'est-à-dire la fin de cette longue et dramatique affaire.

Le réquisitoire de l'avocat général Laffon est des plus ternes.

Barboux présente la défense de Charles de Lesseps. Il plaide pendant deux jours et demi sans fatigue ni pour lui ni pour ses auditeurs, sans faiblesse d'argumentation ni de pensée. Peut-être pourrait-on lui adresser un timide reproche : ses envolées littéraires, ses souvenirs historiques et ses couplets classiques passent au-dessus de la tête des magistrats populaires sans pénétrer dans leur cervelle. Lorsqu'il évoque les tares, les vices et les scandales de la décadence de l'ancienne Rome, lorsqu'il parle de Caius Gracchus, les jurés se regardent étonnés et se demandent avec inquiétude quel est cet accusé nouveau dont le nom ne figure pas dans l'acte d'accusation.

Du Buit est plus moderne, plus direct et plus utile. En peu de temps, — ce qui est la vraie formule, — il présente une magistrale défense de Marius Fontanes.

J'ai gardé le souvenir très net de ce qu'on a appelé le *coup de tonnerre de Du Buit*. L'action oratoire est d'une force et d'une rapidité irrésistibles. Des phrases courtes, des mots précis, des arguments qui portent comme une balle lancée d'une main sûre, une diction nette : voilà en peu de mots, impuissants d'ailleurs à

traduire l'impression produite, ce que les auditeurs de 1893 ont retenu de ce beau morceau d'éloquence.

Du Buit empoigne l'avocat général Laffon et ne le lâche plus. Tandis que ses arguments frappent à coups redoublés avec la précision et la force d'un boxeur qui abat son adversaire par un direct en pleine figure, l'avocat général Laffon s'effondre peu à peu dans son vaste fauteuil. Quand Du Buit termine par une péroraison enflammée, qui soulève des acclamations unanimes, l'avocat général a définitivement disparu sous son pupitre.

Après ces maîtres de la barre, la phalange des autres défenseurs s'élance à la conquête du jury.

Demange, à l'éloquence robuste et généreuse; Albert Danet, dont j'ai déjà fait l'éloge; Raoul Rousset, qui est encore une des gloires du barreau de Paris; enfin Maurice Tézenas.

Tézenas! Trop tôt disparu. Le spirituel et charmant confrère n'a pas rempli toute sa destinée. Physiquement, avec ses favoris qui partaient de ses cheveux noirs pour aller en s'élargissant jusqu'à la commissure des lèvres, avec sa pâleur maladive, il ressemblait à un chef de tziganes. Il plaidait admirablement, avec une voix chaude et musicale.

Le dernier avocat a fini de parler, les accusés ne commettent pas la faute d'ajouter de longs discours aux plaidoiries de leurs défenseurs. Charles de Lesseps prononce quelques mots : il évoque l'image de son illustre père,

Sans-Leroy bredouille quelques explications confuses et inutiles. Il fait mieux : dès qu'il a fini de parler, il éclate en sanglots et s'effondre sur son banc.

Deux heures un quart de délibération ! Le coup de timbre retentit. Le chef du jury, la main droite sur le cœur, donne lecture des réponses aux questions posées. Les « oui » et les « non » se succèdent; ces derniers sont les plus nombreux :

Charles de Lesseps, Baïhaut et Blondin sont condamnés; tous les autres sont acquittés. Seul, Baïhaut se voit refuser le bénéfice des circonstances atténuantes.

Les acquittés rendus à la liberté restent dans la salle d'audience. Ils désertent avec empressement les bancs où ils ont attendu dans l'anxiété d'être fixés sur leur sort et viennent s'asseoir auprès de leurs avocats. Ils sont désireux de connaître la décision de la cour envers leurs compagnons d'infortune.

Baïhaut est condamné à cinq ans de prison, à la dégradation civique et à sept cent cinquante mille francs d'amende; Blondin, à deux ans de prison, et Charles de Lesseps, à un an, sans compter les réparations civiles accordées tant au liquidateur qu'à diverses parties civiles.

La lessive ne serait pas complète si Cornélius Herz jouissait de l'heureux privilège de l'oubli. Le Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur prononce sa radiation et lui retire le droit de porter un ruban qui n'aurait jamais dû lui être accordé.

Où est-il, ce forban international? Toujours en Angleterre. Il a quitté Londres pour Bournemouth. Des demandes d'extradition sont adressées par le gouvernement français aux autorités anglaises, qui font la sourde oreille. Cornélius fait le mort, ou plutôt il joue au moribond. Notons qu'il vivra encore de longues années, obscur et déshonoré. Les médecins anglais le jugent intransportable. Le gouvernement français reste sceptique. Pour le convaincre et le rassurer, l'Angleterre autorise l'envoi de médecins français, chargés d'examiner le grand corrupteur et le grand profiteur. Brouardel et Charcot traversent la Manche sans résultat.

Pauvre Cornélius! L'Angleterre affirme que sa vie ne tient qu'à un fil... doré. Il a emmagasiné dans son pauvre corps une série de maladies, dont une seule suffirait à l'envoyer en enfer où est sa véritable place. Jugez-en : albuminerie, phosphaturie, diabète sucré, troubles cardiaques, etc.

Six mois plus tard, Brouardel et Dieulafoy constatent une amélioration sensible. Le gouvernement anglais ne tient aucun compte de ces nouvelles constatations.

Le 4 août 1894, le faux malade de Bournemouth est condamné par défaut à cinq ans de prison. En 1896, l'Angleterre refuse définitivement l'extradition de Cornélius Herz.

Il nous reste à connaître le sort de l'insaisissable Aaron, dit Arton. Un agent de la Sûreté générale, Eugène Dupas,

est chargé de le retrouver, Arton s'étant évaporé. Si Dupas est amateur de voyages, il peut être satisfait.

Il se rend d'abord en Angleterre, où, bien entendu, Arton ne se trouve pas. Le temps passe à le chercher... Un nommé Royère apprend à Dupas que l'introuvable Arton est à Venise et a la bonté de consentir à une entrevue avec l'employé de la Sûreté générale. Avant de partir pour visiter la place Saint-Marc, le Grand Canal et le Lido, Dupas demande à son chef Soinoury s'il doit arrêter Arton. Soinoury lève les bras au ciel. Epouvanté d'un zèle aussi compromettant, il s'écrie :

« Gardez-vous-en bien ! vous mettriez le gouvernement dans un gâchis épouvantable ! »

Dupas fait un beau voyage, qu'il racontera complaisamment par la suite. Arton et lui sont les meilleurs amis du monde. Ils donnent ensemble à manger aux pigeons de la place Saint-Marc. Arton refuse de parler, sachant qu'il est plus redoutable en gardant ses documents qu'en les remettant à l'envoyé de Soinoury.

Les dépêches échangées entre Soinoury et Dupas sont d'un comique irrésistible — pour ceux qui aiment mieux s'amuser que s'indigner. Dans l'une d'elles, il est question de fournir des *renseignements détaillés sur la jeune fille.* On évoque malgré soi l'image d'une vierge innocente aux yeux purs et candides, une de ces Vénitiennes aux cheveux blonds qui font la joie des peintres et des poètes... Calmez-vous ! « La jeune fille », cela veut dire Arton.

La négociation ne réussit pas. Si Arton a le désir légitime de n'être pas coffré, le gouvernement a la volonté de ne pas l'arrêter. Tous ces retards provoquent des polémiques et des protestations. Le ministère Ribot se décide enfin à ordonner l'arrestation. Dupas et Soudais sont chargés de cette mission délicate. Alors commence une course inénarrable à travers l'Europe. Arton est toujours prévenu vingt-quatre heures d'avance des intentions, des faits et gestes des policiers lancés à ses trousses. Naturellement, ceux-ci arrivent toujours trop tard : Offenbach n'a rien inventé. Quand ils croient trouver l'oiseau au nid, celui-ci s'est envolé depuis la veille pour se percher ailleurs.

Lorsque Dupas quitte l'administration, il publie ses *Souvenirs,* dans lesquels il affirme que toute la filature d'Arton était une comédie inventée par Soinoury, sur l'ordre du gouvernement. Pour cette publication, on poursuit Dupas pour violation du secret professionnel : il est acquitté.

En 1895, Arton est livré par un commis de son banquier et arrêté à Londres. Le 28 juin 1896, la cour d'assises de la Seine le condamne à six ans de travaux forcés pour faux au préjudice de la Société de dynamite. C'est seulement pour cette affaire que l'extradition a été accordée. L'arrêt de condamnation est cassé. Arton est jugé de nouveau à Versailles. La cour d'assises de Seine-et-Oise, pour une fois, est plus indulgente que celle de la

Seine. Arton est condamné seulement à huit ans de reclusion.

Pour ne pas être en reste d'amabilité, en guise de remerciement, Arton consent à être jugé pour l'affaire du Panama. Il est acquitté, et les parlementaires qu'il avait dénoncés bénéficient de la même faveur.

L'affaire du Panama est close. Elle a troublé profondément le pays. C'est sous son signe que se font les élections de 1893.

Pendant longtemps, le mot « panamiste » sera lancé, comme une injure sanglante, dans les réunions publiques et dans les polémiques de presse. Les hommes qui, justement ou injustement, avaient été impliqués ou seulement effleurés par le soupçon, étaient marqués par la défaveur populaire. Peu à peu, les discordes s'éteignent. Le temps fait son œuvre : ce n'est pas l'oubli, c'est déjà l'indifférence. La France s'est indignée contre les parlementaires corrompus.

L'*Affaire des décorations,* le *Scandale du Panama,* l'*Affaire Dreyfus,* marquent les trois grandes crises subies par la République.

Grâce à sa merveilleuse vitalité, la France a pu guérir de ces maladies, dont la dernière surtout pouvait être mortelle. Elle a montré qu'elle était redevenue saine et forte.

Nous sommes en 1914. Le 2 août éclate la guerre voulue par l'Allemagne. Tous les Français réconci-

liés et unis, ne songent qu'au salut de la patrie.

Après quatre années d'une lutte sanglante pendant lesquelles le sort de notre pays semble par instants menacé, à l'heure la plus tragique de la grande guerre, un homme ranime les volontés défaillantes, raffermit les courages et galvanise les énergies nationales. Cet homme, c'est l'ancien ami de Cornélius Herz, le compagnon de Jacques de Reinach et de Maurice Rouvier pendant la journée historique du Panama... Il est presque octogénaire. Sa vie si agitée a connu des heures troublées et angoissantes... Georges Clemenceau goûtera les douceurs d'une apothéose. Il est, avec nos grands chefs et nos héroïques soldats, un des sauveurs de la patrie.

PLAIDOIRIE POUR LE TEMPS PASSÉ

Après les ruines et les deuils de la guerre de 1870, après les convulsions de la Commune, le peuple français s'est recueilli, s'est ressaisi par un prodigieux et presque instantané redressement. Sous l'aiguillon de la défaite, la France a connu un destin plus favorable que sous la caresse de la victoire. En voici la preuve la plus éclatante : au payement d'une rançon de cinq milliards, somme astronomique pour l'époque, était subordonnée l'évacuation du territoire. Thiers fait appel à l'épargne, demande un emprunt de deux milliards. La souscription, ouverte le 27 janvier 1872, close le même jour, produit quatre milliards huit cent quatre-vingt-dix-sept millions; il faut réduire. Non seulement les Français ruinés, meurtris, mais les étrangers, les Allemands eux-mêmes, souscrivent, tant le monde a confiance dans les destins de la France, dans la merveilleuse vitalité de sa race, dans la loyauté de la nation.

Un second emprunt de trois milliards, émis le 28 juillet 1872, est couvert plus de treize fois.

« C'est merveilleux, dit l'empereur Guillaume à notre ambassadeur, M. de Gontaut-Biron, l'argent afflue chez vous. »

L'Etat français devance les termes de payement, et les

Allemands, marris, quittent les départements occupés. La France ne sollicite point de moratoire, ne soulève pas de chicanes, fait honneur à ses engagements. Quel contraste! Nous n'avons pas, nous, organisé à l'égard de nos créanciers notre insolvabilité.

Thiers a rendu un suprême service à son pays. L'Assemblée Nationale déclare qu'il a bien mérité de la patrie. Mais, à l'heure où Gambetta, dans une séance orageuse, le fait acclamer comme le libérateur du territoire, le vieil homme d'État est renversé du pouvoir. Si le peuple de France, sûr de lui-même, s'est remis au travail, restaure le commerce et l'industrie, ses dirigeants ne donnent pas toujours l'exemple du calme et de l'union.

Mac-Mahon et Grévy subissent le même sort que Thiers; pour des motifs différents, le maréchal et l'avocat sont acculés à la démission. Sadi Carnot, honnête homme dont la vie irréprochable pourrait servir de modèle, est frappé par le poignard de Caserio. Casimir-Perier, sensible et nerveux à l'excès, démissionne quelques mois après son élection. Félix Faure, qui apporte à l'Elysée les manières d'un parvenu, meurt subitement avant d'avoir pu réaliser son rêve de porter un beau costume d'apparat. Trois avocat : Loubet, Fallières et Raymond Poincaré, deviennent successivement les hôtes du palais présidentiel.

Les Français avaient perdu l'habitude d'être fidèles à leurs rois ou à leurs empereurs. Les maîtres de la République bénéficient d'un traitement de faveur, parce qu'ils

sont interchangeables et à terme. Ces successions de chefs d'Etat s'accomplissent dans le calme et simplement, après un voyage à Versailles. Il n'est pas nécessaire de les exiler quand ils ont cessé de plaire, il suffit de les contraindre à donner leur démission. A de très honorables exceptions près, il vaut mieux, pour entrer à l'Elysée, être doué de qualités moyennes. Les fortes personnalités sont éliminées; elles sont gênantes, suscitent l'envie et paraissent dangereuses. Gambetta n'aurait pu réussir à être élu, Jules Ferry et Waldeck Rousseau ont été battus. Rois et empereurs ont été moins favorisés. Après quinze ou dix-huit années de règne, ils ont été contraints de prendre rapidement le chemin de l'exil. Leurs descendants sont voués au rôle ingrat de prétendants perpétuels.

Pendant que les politiciens se disputent, que les mauvais bergers suscitent des troubles sociaux et des grèves sanglantes, que les prêcheurs de guerre civile font germer les idées mauvaises dans les cerveaux naïfs et que les bombes anarchistes tuent quelques innocentes victimes, le bon peuple de France, composé de travailleurs et de braves gens, poursuit son rude labeur.

Les ministères tombent comme des châteaux de cartes. Les scandales se succèdent. Par leur ampleur, leur nombre et leur gravité, ils fourniraient la matière de plusieurs révolutions et renverseraient les trônes les plus solides : à l'affaire des décorations s'ajoutent celle de Panama et la terrible secousse de l'affaire Dreyfus.

Un instant, la délation s'installe en maîtresse despotique au ministère de la Guerre, où le honteux régime des fiches a été institué.

Qu'importent toutes ces tristesses et toutes ces vilenies! La France continue. Elle vit et elle travaille. Trois expositions universelles : 1878, 1889 et 1900, marquent les étapes grandioses de notre renaissance et de notre essor commercial et industriel.

Si l'on considère en simple spectateur qui n'a jamais voulu se lancer dans la lutte politique la période située entre 1870 et 1900, on reste confondu devant l'agitation fiévreuse et stérile des partis. Que de temps perdu! Quel flot intarrissable de bavardages! De ce chaos informe sortent cependant, de temps à autre, des mesures utiles et des réalisations pratiques. La tribune parlementaire conserve et accroît son renom d'éloquence. Adolphe Thiers fait entendre les derniers accents d'une voix qui ne tombe pas et prodigue une ardeur qui ne s'éteint qu'avec la mort.

Le duc Albert de Broglie est un gentilhomme qui sert sous la République la cause orléaniste. Sous son impulsion, la tentative de retour au pouvoir personnel du 16 mai 1877 échoue piteusement. Thiers est brusquement frappé par la mort, au moment où les républicains triomphants vont lui témoigner leur reconnaissance en le rappelant au pouvoir.

Léon Gambetta, qui unit la finesse d'un Génois d'origine

à l'éloquence naturelle d'un fils de notre Midi, est le grand homme de la première période de la République. Sa vaste et souple intelligence lui permet de s'adapter aux circonstances et d'évoluer heureusement vers les idées modérées. Il est le chef d'un parti dont le nom seul est un programme : l'opportunisme. Sous l'Empire il représentait l'extrême-gauche et l'idée républicaine. Vous rappellerai-je ce dicton : « Sous l'Empire, que la République était belle ! » Pendant la guerre, il personnifiait la résistance à outrance. Après la défaite, il est d'abord renié par tous les partis. Il apparaît comme un pestiféré et doit aller en Espagne faire une cure de repos, de silence et d'oubli. Thiers lui donne ce surnom de fou furieux. Le président Grévy avait prophétisé : « Il mourra dans la peau d'un factieux. » Dès son retour, par la seule vertu de son verbe, il est le maître de l'Assemblée et le vainqueur de la bataille du 16 mai. Plus tard, président de la Chambre, il est en coquetterie avec la droite. Il donne au Palais-Bourbon des fêtes somptueuses et rêve d'une République athénienne.

Les purs s'indignent, le renient, crient à la trahison et attaquent violemment ce qu'ils considèrent comme une tentative de politique personnelle. Haro sur le dictateur ! Les électeurs de Charonne lui restent fidèles, mais, pendant la campagne électorale, il est abreuvé d'injures et de calomnies. C'est la récompense habituelle de ceux qui ont le courage de dire d'utiles vérités, en renonçant aux

basses flatteries et à la surenchère démagogique.

Gambetta tient tête à l'orage, il domine les interruptions, parvient à se faire entendre et lance à la meute hurlante cette apostrophe vengeresse :

« Esclaves ivres! J'irai vous chercher jusqu'au fond de vos repaires. »

Il a l'audace d'appeler à la tête de l'armée le général de Miribel; à la direction politique des Affaires étrangères, le publiciste J.-J. Weiss, tous deux opposés aux doctrines politiques régnantes.

Le ridicule étant ce qui tue le mieux en France, ses ennemis le criblent d'épigrammes et de railleries. Sus au plébéien qui veut jouer les Morny! Il faut abattre ce renégat qui fraye avec la réaction! Son cuisinier Trompette, qui vient de la cour de Russie, et sa baignoire d'argent, qui n'était d'ailleurs qu'en zinc, sont dénoncés à l'indignation populaire.

La jalousie est un sentiment cultivé soigneusement dans les serres des assemblées parlementaires. Quand Gambetta prend le pouvoir où il a été poussé par ses adversaires qui veulent l'user et l'abattre, il rêve de grouper autour de lui tous les chefs du parti républicain. Ceux-ci s'abstiennent, se dérobent. Le grand ministère constitué par Gambetta ne contient, sauf exception, que de petits hommes et ne dure que l'espace d'un matin.

La mort se charge de donner le repos au tribun guetté par l'impopularité : un accident stupide, l'hésitation des

médecins qui craignent d'engager leur responsabilité en tentant une opération hasardeuse à cette époque, terminent une carrière courte et prodigieusement remplie. Les grands de la terre sont souvent plus mal soignés que les pauvres gens dans les hôpitaux.

Par une froide journée de janvier, Paris fait à Léon Gambetta de belles funérailles. Plus tard, un monument lui sera élevé : il enlaidit la place du Carrousel.

Un de ses adversaires devient le maître de la scène politique. Son tempérament est l'opposé de celui du tribun disparu. L'un était du Midi, l'autre est un Vosgien qui a toutes les qualités solides des enfants de l'Est : le sang-froid, la volonté, le courage, la ténacité, le magnifique entêtement de l'homme qui sait avoir raison et veut faire triompher ses idées. C'est Jules Ferry.

Il a pu commettre des erreurs ou même des fautes, mais il restera dans l'Histoire une des figures les plus marquantes de la troisième République, parce qu'il a eu, en dépit de tous les obstacles, de toutes les attaques, la claire vision de développer notre empire colonial. A l'Algérie, qui reste le plus beau joyau de notre couronne méditerranéenne, s'ajoute d'abord la Tunisie, grâce à nos chefs militaires, à nos soldats unis dans leur action civilisatrice, au cardinal Lavigerie et à ses missionnaires. Jules Ferry écrit en 1890 :

« La politique coloniale est fille de la politique industrielle. »

Plus tard, le génie organisateur de Lyautey conquerra le Maroc et le conservera, même aux heures tragiques de la guerre. Alexandre Millerand, en parlant du maréchal Lyautey, a tracé de lui ce portrait définitif : « C'est un royaliste qui a su donner un empire à la République. »

Jules Ferry comprend que la France doit avoir une place de choix en Asie, où se poursuivent en Chine, au Japon, dans le Pacifique, tant de problèmes.

L'expédition du Tonkin est décidée. Les ennemis de Jules Ferry protestent, s'indignent, l'attaquent avec violence. Le prétendu désastre de Lang-Son sert de prétexte pour atteindre en plein cœur le président du Conseil. Celui-ci, calme, méprisant, tient tête à l'orage. Il a en main une dépêche annonçant que la situation, un instant compromise, est rétablie. Il dédaigne de s'en servir. Il est insulté sous le nom de « Tonkinois », c'est aujourd'hui un surnom glorieux. Son ministère succombe sous les coups de griffe du « Tigre ».

Clemenceau, opposé à la politique coloniale, avait l'idée de réserver les forces nationales contre l'ennemi de l'Est. Ameutant une assemblée en délire, il lance l'apostrophe fameuse : « Allez-vous-en ! » Jules Ferry, protégé par la police, quitte le Palais-Bourbon par une porte dérobée pour éviter la foule, qui veut le jeter à la Seine.

Victime de l'ingratitude, voué à la haine populaire, il est contraint de modifier la coupe de ses favoris pour sortir dans les rues de Paris sans être reconnu et insulté.

L'instinct généreux du peuple se réveille enfin. Jules Ferry obtient une éclatante réparation. Il est élu président du Sénat. Dans un discours, sorte de testament politique, il rappelle qu'il a connu l'ostracisme, « cet enfant irrité de la cité antique ». Quelques heures plus tard, son cœur, qui avait battu pour la gloire et la grandeur de la France, se brise.

Pour exaucer son vœu suprême, il est enterré dans sa terre natale, d'où l'on « aperçoit l'Alsace à travers la ligne bleue des Vosges ».

Pour que le triptyque soit complet, il faut ajouter le nom de Waldeck-Rousseau, dont j'ai défini le talent en évoquant l'affaire du Panama. La même remarque s'impose pour Clemenceau.

Dans cette revue sommaire, il est impossible de citer tous les acteurs qui ont, successivement ou simultanément, occupé le premier plan de la scène politique.

Le comte Albert de Mun, qui avait toutes les noblesses, et Jean Jaurès, le tribun populaire, ont servi, malgré leurs divergences, le même idéal : dans un langage différent et d'une prestigieuse éloquence, ils ont l'un et l'autre évangélisé les masses.

Pendant quarante-quatre ans, la France vit sous la menace allemande. Le redressement subit, la miraculeuse renaissance de la grande humiliée de 1870, provoquent l'admiration de l'Europe et la fureur de nos ennemis. Calme et fier, le peuple français reste impassible devant

les provocations de Bismarck et dédaigne les rodomontades de Guillaume II.

Dès 1875, Bismarck, inquiet, voit un projet de revanche dans la création d'un quatrième bataillon par régiment et dans l'achat de dix mille chevaux en Allemagne. Il laisse se déchaîner une campagne de presse. Le duc Decazes saisit les chancelleries étrangères. Le tsar, sollicité par le général Le Flo, notre ambassadeur, se rend à Berlin et rassure M. de Gontaut-Biron.

Le 10 mai, le chancelier Gortchakoff télégraphie : « J'emporte de Berlin l'assurance... », ce qui fut traduit par mégarde : « L'emporté de Berlin. » Cette pièce, mise sous les yeux de Bismarck, l'irrita davantage contre son collègue russe. La reine Victoria intervint de son côté, par la voix de sa fille, la princesse impériale d'Allemagne. Alexandre II avait dit à Gontaut-Biron :

« Nous avons des intérêts communs; nous devons rester unis. »

C'est le germe de l'alliance russe.

La triple alliance, dirigée contre nous, tente de nous isoler.

L'instinct de conservation, la nécessité de l'équilibre européen, déterminent la Russie tsariste à s'unir à la France républicaine.

L'amiral Avellan et ses marins sont acclamés à Paris. Le tsar Nicolas II vient en France consacrer l'alliance qui peut assurer la paix.

Le prince de Galles a appris à connaître et à aimer Paris en venant s'y amuser. Il est une des physionomies les plus connues des répétitions générales et des cabarets à la mode. Il est sympathique et populaire. Les Parisiens respectent son incognito lorsqu'il se rencontre dans les coulisses d'un petit théâtre, avec un de ses confrères en royauté, facilement reconnaissable à sa longue barbe, à son grand nez et à sa claudication.

Quand le fils de la reine Victoria, si longtemps tenu à l'écart par sa vénérée et impérieuse mère, monte sur le trône, il devient un grand roi et un homme d'Etat. Grâce à lui, l'Entente Cordiale devient une sorte de triple entente, où la France joue le rôle d'agent de liaison. La triple alliance se lézarde, elle se désagrégera aux heures décisives de 1914.

Il semblerait que la civilisation soit une garantie de la paix. Quelle erreur ! Les progrès de la science ne servent pas seulement à protéger la vie, ils contribuent aussi à donner la mort.

Dans les Balkans, l'incendie couve et s'allume. La guerre russo-turque précède de loin la lutte des Etats balkaniques contre la Turquie. Les alliés d'un jour deviennent les ennemis de demain. En somme, la différence est mince avec les époques de barbarie : seuls, les procédés d'extermination ont été rendus plus terribles et plus rapides.

Nos chefs et nos soldats continuent heureusement leur

œuvre civilisatrice. La conquête de l'Afrique se poursuit. Notre empire asiatique comprend, avec le Tonkin et la Cochinchine, les protectorats de l'Annam et du Cambodge. Madagascar évoque irrésistiblement le nom de Gallieni, ce grand chef, le sauveur de Paris, dont il faut associer le nom dans un élan unanime de reconnaissance, à ceux de Joffre le grand-père, Pétain le sauveur de Verdun, et Foch l'impétueux, qui mérite de partager avec Clemenceau le surnom de « Père la Victoire ».

Le mouvement intellectuel n'a jamais été plus vif, plus étendu et plus varié. L'instruction obligatoire augmente à l'infini le nombre des lecteurs, sans les éclairer peut-être. La presse, ce quatrième pouvoir, devient toute puissante. Les journaux se multiplient, leurs tirages grandissent.

La rapidité d'information satisfait la curiosité.

Nous vivons aujourd'hui à une époque où tout marche à l'électricité, à la vapeur. Les cerveaux prennent le rythme des machines. Pour beaucoup de gens pressés, le journal idéal est celui qui résume, en des titres à gros caractères, les événements de la veille, le tout illustré de photographies qui dispensent de lire le corps de l'article. Toutefois, l'information n'a pas évincé de notre journalisme le culte des idées littéraires et artistiques. Il y a des journalistes de marque. Le premier d'entre eux, par l'esprit, la finesse, l'expérience de la vie et la connaissance des hommes, est Adrien Hébrard, un Tou-

lousain devenu le plus parisien de tous les Parisiens. Ce petit homme au profil de perroquet dirige un grand et grave journal, *Le Temps*. Causeur éblouissant, conteur intarissable, il n'a dans la conversation que quelques rares rivaux : Victorien Sardou, Alfred Capus, entre autres. Henri Rochefort a quitté sa *Lanterne* pour l'*Intransigeant*. Le marquis de Rochefort-Luçay est un grand démolisseur. Ses articles, enlevés de verve, écrits au courant de la plume, avec des trouvailles de mots et un luxe d'expressions blessantes ou injurieuses, criblent d'épigrammes les gens au pouvoir, dégonflent les réputations surfaites et ramènent au sentiment de la modestie les puissants du jour.

Edouard Drumont, polémiste fougueux, duelliste redoutable par son ardeur et son ignorance des règles de l'escrime, s'attaque aux grands Juifs et secoue les colonnes du temple.

Arthur Meyer s'est converti. Il reste courtois et correct jusque dans ses polémiques. Il s'efforce de faire figure d'homme du monde. Quand le boulangisme, qui l'a un instant séduit, lui semble s'encanailler, il a un geste de grand seigneur : il lève son chapeau haut de forme à bords plats, fait un salut de la main et se contente, pour signifier la rupture, d'un article de bon ton, dont le titre suffit à indiquer le sens : « Bonsoir, messieurs ! »

En la personne d'Aurélien Scholl, le groupe des boulevardiers de chez Tortoni a un dernier représentant, qui

tente encore de faire des mots dont il est le seul à rire. Emile de Girardin, qui se vante d'avoir une idée par jour, la lance dans *La Presse*. Tous deux portent monocle. Ce signe distinctif les situe entre le second Empire et la troisième République.

Le Figaro est déjà le premier des journaux mondains. Villemessant est mort, Francis Magnard a inventé la formule de l'article *En quelques lignes,* qui résume et commente l'événement capital de la veille. L'hôtel de la rue Drouot est fréquenté par tous les grands artistes de passage à Paris. Autour d'eux se groupent les amis de la maison, désireux de les entendre et de les applaudir. Les rois en vacances ou en exil, les altesses en congé ou en disponibilité, ne dédaignent pas de se mêler à l'élite de la société parisienne. Ils sont reçus par le secrétaire de la rédaction, Gaston Calmette, qui deviendra, plus tard, directeur du journal.

Qui aurait pensé que cet homme si courtois, dont l'amabilité et la bonne grâce étaient proverbiales, qui avait mérité et obtenu le surnom de « l'entrepreneur de ménagements », périrait quelques mois avant la guerre d'une façon tragique?

Si les journaux foisonnent, les revues, elles aussi, se multiplient. A ceux que la lecture ennuie ou fatigue, la mode nouvelle des conférences va offrir des moyens commodes de s'instruire, de se distraire ou simplement de s'occuper.

Ici, j'évoque avec une joie reconnaissante le souvenir de notre oncle Francisque Sarcey. Il est trois raisons pour lesquelles son nom doit rester gravé dans nos mémoires : critique dramatique du *Temps*, il a tenu d'une poigne solide le sceptre du bon sens et de la tradition classique; conférencier, il fut l'un des premiers à attirer le public par la rude franchise de ses jugements, la simplicité de sa parole et la bonhomie parfois sévère de ses appréciations; enfin, il nous est cher parce qu'il est le père de notre chère amie, Madeleine Brisson.

Francisque Sarcey a fait souche; ses successeurs au rez-de-chaussée du *Temps* ont été son gendre Adolphe Brisson et son petit-fils Pierre Brisson, dont je ne veux pas dire les mérites pour ne pas effaroucher la modestie maternelle. Les autres critiques de cette époque sont Paul de Saint-Victor, Henry Fouquier, Henry de La Pommeraye.

Les écrivains n'ont pas à se plaindre de la République; jamais ils n'ont été plus fêtés que de notre temps. Nous avons nos précieuses, qui ne sont pas ridicules. Les maîtresses de maison invitent les littérateurs et les artistes en vogue, plus que les princes et les ducs. Elles ont raison, car la vraie noblesse est celle du mérite et de l'intelligence. Mme Aubernon de Nerville donne des repas académiques. Elle prend son rôle au sérieux et agite sa sonnette quand Labiche, pour redemander des petits pois, se permet d'interrompre Ernest Renan ou M. Caro, qui

va servir de modèle à Pailleron pour la caricature du philosophe pédant du *Monde où l'on s'ennuie.*

Chez Mme Aubernon de Nerville, on ne se contente pas de manger, on joue aussi la comédie d'amateurs. Paul Deschanel tient avec distinction l'emploi de jeune premier. Quand la politique l'absorbe et qu'il renonce à ces distractions frivoles, il est remplacé par un jeune avocat, un de mes chers et renommés confrères, qui deviendra bâtonnier de l'Ordre.

Mme de Caillavet tient aussi un bureau d'esprit; son fils, qui sera, avec le regretté Robert de Flers, l'auteur de charmantes comédies, en a à revendre.

Le grand homme de la maison est le doux sceptique Anatole France. Mme de Caillavet parvient à vaincre la paresse naturelle du père de *Monsieur Bergeret.* Témoignons à Mme de Caillavet notre gratitude, car nous lui devons peut-être *Thaïs, La Rôtisserie de la reine Pédauque,* l'*Ile des Pingouins,* etc.

Elevé à la hauteur d'un demi-dieu, encensé comme une idole, Victor Hugo reçoit dans le petit hôtel de l'avenue qui porte son nom les hommages du monde entier et pratique l'« art d'être grand-père ».

Georges et Jeanne deviennent des enfants célèbres. La gloire grand-paternelle rejaillit sur eux. Le poète reçoit après sa mort les honneurs du Panthéon; mieux encore, il précède sous l'arc de Triomphe le Soldat Inconnu. Les poètes, grands et petits, notables ou obscurs, montent la

garde autour de son cercueil. Un long cortège suit l'orgueilleux corbillard du pauvre qui contient sa dépouille mortelle.

Verlaine, le pauvre Lélian, meurt à l'hôpital, où il a passé une partie de son existence. Sully Prudhomme, admiré des lettrés et des penseurs, inconnu de la foule, devient célèbre pour avoir écrit *Le Vase Brisé*. Le bon François Coppée, au profit césarien, est le poète des humbles et des petites gens. Le petit épicier de Montrouge lui doit la notoriété. José-Maria de Heredia, orfèvre littéraire, ciseleur de sonnets, prouve, par ses *Trophées,* que la qualité vaut mieux que la quantité. Alexandre Dumas, romancier de l'Histoire, nous laisse en mourant une centaine de livres et un fils auteur de pièces à thèse et de préfaces. Le père Dumas, comme on l'appelait, est un bienfaiteur de l'humanité. Ses *Mousquetaires* resteront légendaires. Je veux unir son nom à celui d'un autre charmeur de nos jeunes années : Jules Verne. Gustave Flaubert, martyr de la phrase, est mort à la peine dans sa retraite de Croisset. Renan a gardé l'aspect ecclésiastique, l'onction du geste et du langage, même après avoir quitté le séminaire. Les Goncourt transforment leur Grenier en un palais de l'esprit, où l'on dissèque le document humain et qu'ils ornent d'objets d'Extrême-Orient dont ils ont imposé le goût à beaucoup de leurs contemporains.

Alphonse Daudet! Ses livres ont fait la joie de ma

jeunesse. J'ai pleuré avec *Le Petit Chose; Fromont Jeune et Risler Aîné* m'ont révélé les secrets de leur vie commerciale et de leur existence bourgeoise; *Numa Roumestan* m'a fait pénétrer dans les coulisses de la politique, et *Le Nabab* laisse entrevoir l'empereur et l'impératrice venant rendre visite à Morny mourant.

Les jeunes gens d'autrefois aimaient à réciter des vers, à jouer la comédie de salon. Les maîtresses de maison recherchaient d'autant plus leur concours qu'il était gratuit. Alphonse Daudet, Paul Déroulède, étaient les auteurs préférés. Que de fois n'ai-je pas dit *Le Sous-Préfet aux Champs, La Chèvre de M. Seguin,* ou déclamé *Le Vieux Sergent, Le Curé de Bazeilles!* Paul Déroulède, dans « ses vers vibrants comme un clairon sonore », nous consolait de la défaite, nous donnait l'espoir de la revanche.

Emile Zola, le père du roman naturaliste, détient le record des forts tirages. Maupassant, ce malade génial, est guetté par la folie. Pierre Loti nous révèle le monde exotique. Mistral, le maître du félibrige, nous donne l'illusion d'entendre le chant des cigales. Jules Lemaître, d'ordinaire doux et conciliant, est l'assassin littéraire de Georges Ohnet. Brunetière, passionné, violent, souvent injuste, d'une prodigieuse force de conviction, tient la férule de la critique dans la *Revue des Deux Mondes.*

Cette longue énumération n'a pas la prétention d'être complète ni de définir les tendances et les doctrines des écoles littéraires parnassienne, naturaliste, symboliste,

décadente, etc. Au hasard de mes souvenirs, je cite des noms évocateurs du dernier quart du siècle défunt.

Les musiciens sont moins nombreux. Gounod échappe à l'oubli, qui a enseveli la plupart de ses émules. Le charme de sa musique émeut toujours les cœurs sensibles. La caresse enveloppante de ses mélodies nous permet d'entendre sans sourire des Roméos poussifs et des Juliettes sexagénaires.

Georges Bizet voit, grâce à *Carmen,* son nom devenir célèbre. Massenet prend place à côté d'eux dans la faveur de la foule. La répétition générale de *Manon* reste dans mon souvenir une soirée triomphale. Marie Heilbron, Talazac et Taskin ont chanté les amours du chevalier Des Grieux et de la petite provinciale venue à Paris dans la voiture de Guillot de Mortfontaine. Une salle en délire les acclame, ne se lasse pas de les entendre. C'est un triomphe comme on en voit rarement, car le public parisien, si indulgent et qui supporte sans protester des spectacles médiocres, des interprétations défectueuses, ne connaît pas les emballements des publics du Midi.

Une fois encore, il va se laisser aller à l'enthousiasme.

Après un musicien, c'est un poète qui goûte la joie et la douceur d'une apothéose. Coquelin lance de sa voix claironnante les tirades de *Cyrano*. Un frisson secoue les spectateurs de la répétition générale. De scène en scène, d'acte en acte, le succès s'affirme. Il devient un triomphe. Quand le rideau tombe, le public ne cesse de rappeler

l'auteur et son admirable interprète. Un poète est né. Tout en lui séduit et conquiert. Sa jeunesse lui donne encore plus d'attraits et contribue à son succès. Le lendemain de ce triomphe, Edmond Rostand est célèbre, l'Académie française le reçoit dans son sein. Après avoir évoqué la pâle et mélancolique figure du fils de l'Aigle, il tente, dans une œuvre remplie de beautés et de défauts, de faire parler les animaux, de leur donner en des vers magnifiques des sentiments humains.

Nous serions des ingrats si nous ne rappelions pas ces soirées où Mounet-Sully et Sarah Bernhardt donnaient de la vie et de la jeunesse à *Hernani*, à *Ruy Blas;* où Lucien Guitry et Jeanne Granier nous enchantaient en jouant *Amants*, de Maurice Donnay. Réjane nous émeut en jouant *La Course du Flambeau*, de Paul Hervieu. Henri Lavedan prodiguait les trésors de son esprit dans *Le Prince d'Aurec, Le Vieux Marcheur*. André Antoine et Lugné-Poe s'efforçaient de rénover l'art dramatique.

Ah! les belles soirées du théâtre d'avant-guerre!

Paris, à la fin du XIXe siècle, est toujours la ville où l'existence mondaine est la plus brillante. La comtesse Greffülhe, la marquise de Ganay, sont les organisatrices infatigables des galas de bienfaisance où les grands artistes étrangers attirent l'élite de la société parisienne.

Caruso, acteur déplorable, à l'aspect vulgaire, prodigue les plus beaux accents de sa voix merveilleuse, pour assurer une recette qui sauvera de la misère les déshé-

rités de la vie. L'Opéra connaît alors un public élégant et des soirées brillantes. Il est onze heures, la salle est remplie. D'un même mouvement, de nombreux spectateurs quittent leur fauteuil. Ce sont les abonnés des trois jours, qui jouissent du privilège de pouvoir pénétrer librement dans les coulisses. Avec un ensemble remarquable, ils se dirigent vers le foyer de la danse. C'est bientôt l'heure du ballet. Ils ont connu Rita Sangalli et son triomphe dans les pizzicati de *Sylvia*. Ils ont applaudi Rosita Mauri dans la sabotière de *La Korrigane*. Ils s'empressent, ce soir, auprès de l'admirable artiste qui vient d'entrer sur ses pointes. Carlotta Zambelli va se faire acclamer par toute une salle. Ce n'est pas une danseuse, c'est la déesse de la danse qui va entrer en scène.

Autour d'elle accourent le prince de Sagan, la fleur à la boutonnière, le monocle tenu par un large ruban noir, les cheveux d'un blanc de neige; le marquis de Massa, qui a gardé l'allure svelte d'un colonel des guides; le marquis Du Lau, le duc de Gramont, Edouard Detaille, Chéramy, l'avoué bien parisien aux favoris classiques, mais plus courts que ceux du marquis de Modène, qui s'avance aussi pour saluer l'étoile. Alexandre Duval, qui tient à la main son petit chapeau haut de forme très spécial, monte les trois marches qui conduisent à l'entrée du foyer de la danse. C'est le propriétaire des bouillons qui portent son nom, et les Parisiens sourient en se rappelant les surnoms qui lui ont été donnés : « Gode-

froy de Bouillon ou le gentilhomme consommé. » Nissim et Isaac de Camondo s'entretiennent avec le directeur de notre Académie Nationale de Musique. C'est Pedro Gailhard, l'ami de Victor Capoul, qui a gardé, après quarante ans de Paris, un fort accent toulousain et qui fut un Leporello remarquable et un Méphistophélès de premier ordre.

Au moment où le régisseur vient annoncer la fin de l'entr'acte, un personnage officiel s'avance; c'est un jeune ministre de l'Instruction Publique, ami des arts et des artistes. Ce soir-là, comme un spectateur qui aurait payé sa place au parterre, il se contente d'admirer et d'applaudir Carlotta Zambelli. Un seul abonné est resté immobile dans sa baignoire. Il est figé comme un mannequin qui semblerait retenu sur le rebord de la loge par ses longs favoris blancs soigneusement peignés. C'est un ancien marchand de nouveautés qui a fait fortune. A force de vendre du ruban il en a gardé pour lui un coupon de soie rouge, qu'il porte comme le grand cordon de la Légion d'honneur. Ah! que le foyer de la danse était donc agréable et charmant, à la fin du siècle dernier! Permettez-moi ces réminiscences qui me rajeunissent.

Terminons ce sujet frivole en rappelant que nous avons assisté à la naissance des cabarets de Montmartre. On ne parlait pas encore de Montparnasse. Le gentilhomme Rodolphe Salis fonde le Chat-Noir que notre cher Mau-

rice Donnay a illustré. Salis fait servir ses aristocratiques clients par des garçons de café costumés en académiciens, ce qui semble alors le comble de l'audace. Aristide Bruant et sa verve populacière connaissent aussi le succès. Fursy, de sa voix mordante, commence à débiter des « chansons rosses ».

Il faut achever ces pages en évoquant des souvenirs plus sérieux. La fin du XIXe siècle marque une prodigieuse étape dans les découvertes scientifiques. Leur énumération complète exigerait des volumes. Contentons-nous de quelques exemples brièvement résumés.

Un nom s'impose. Pasteur est une des plus rayonnantes figures de l'humanité. Sa science n'a d'égale que sa bonté et sa charité. Pour comprendre toute l'étendue de ses travaux, il suffit de rappeler les effroyables ravages que faisaient autrefois des maladies aujourd'hui vaincues ou atténuées : la septicémie, la furonculose, le choléra des poules, la maladie des vers à soie, la fièvre puerpérale, enfin le charbon, cette maladie mortelle qui décimait des troupeaux entiers. C'est à Pasteur que l'on doit le traitement de la rage qui était autrefois la rançon de nos amis les chiens. La première vaccination antirabique eut lieu le 4 juillet 1885, sur un jeune berger, qui avait été mordu en défendant courageusement sa petite sœur contre un chien enragé.

Grâce à Pasteur, des milliers de vies humaines ont été sauvées. Désormais, les microbes ont un état civil et sont

devenus des personnages historiques. La diphtérie, ce cauchemar des mères penchées sur le berceau de leurs enfants agonisants, est vaincue par le sérum découvert par deux savants français : Roux et Behring. La mortalité causée par cette terrible maladie était de quatre-vingts pour cent.

Un mal qui répandait la terreur, comme disait La Fontaine, la peste, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — qui décima devant Jaffa l'armée de Bonaparte, n'exerce plus ses effroyables ravages, grâce au sérum de Yersin. Comment ne pas rappeler la belle découverte des professeurs Chantemesse et Vincent, qui se rendirent maîtres de la fièvre typhoïde? Grâce à eux, nos vaillants soldats purent lutter de 1914 à 1918, sans ressentir les atteintes de cette terrible maladie, malgré les eaux malsaines et contaminées qu'ils étaient contraints d'absorber quand le pinard faisait défaut.

N'est-ce pas au siècle dernier que nous voyons apparaître deux admirables figures de savants : Pierre et Marie Curie? Reprenant les travaux d'Henri Becquerel sur la radio-activité, ils aboutirent, en 1899, à la merveilleuse découverte du radium. Le rêve des alchimistes du moyen âge, chercheurs de la pierre philosophale, est réalisé. Le vil plomb n'est pas changé en or, mais un remède ou un palliatif au cancer est trouvé. Un accident stupide cause la mort de Pierre Curie. Marie Slodowska, sa veuve, continue son œuvre bienfaisante. Elle n'oublie pas qu'elle

est la fille d'un professeur de sciences physiques et naturelles à l'université de Varsovie et, courageusement, elle poursuit le labeur entrepris en collaboration avec son mari. Saluons bien bas, en parlant de Mme Curie, tous ces savants modestes et désintéressés qui luttent sans trêve pour combattre les fléaux destructeurs de la pauvre humanité. Ils travaillent, ces héros de la science, dans des conditions défectueuses. Ah! la grande misère de nos laboratoires! Mme Curie restera une figure légendaire évocatrice du dévouement, de l'ardeur au travail, qui caractérisent l'admirable légion des savants français.

Pendant la guerre, j'assistais à la réunion d'un comité de patronage aux blessés, qui siégeait au Collège de France, sous la présidence d'Ernest Lavisse. Une seule femme parmi nous : simple, modeste, grave, le teint pâle, les yeux brillants d'intelligence et de volonté, elle parlait d'une voix douce, mesurée, avec une précision et une clarté remarquables. Nous écoutions tous avec respect Mme Pierre Curie, qui arrivait du front, où, avec ses voitures d'ambulance radiologiques, elle avait apporté le soulagement, et souvent la vie, à nos pauvres blessés. S'il fallait justifier en faveur des femmes la conquête définitive de l'égalité absolue avec les hommes, le nom de Mme Pierre Curie suffirait à lui seul à assurer le triomphe de justes revendications.

N'oublions pas de rappeler le nom de d'Arsonval, dont on fêtait récemment le jubilé. Nous lui devons la décou-

verte des courants de haute fréquence, qu'on pourrait appeler les courants électriques guérisseurs.

Comment parler d'électricité sans songer à l'une des plus extraordinaires inventions des temps modernes : la téléphonie sans fil?

Quatre noms sont attachés à cette découverte : Hertz, physicien allemand, en trouva le principe; Branly, notre grand savant français, en rendit possible l'application; l'Italien Marconi la perfectionna et de Forest, naturalisé Américain, la mit au point avec le dispositif des lampes.

La T. S. F.! Les moins de trente ans ne peuvent s'imaginer la modestie de ses débuts. Le sans-filiste écoutait, casque aux oreilles, des signaux horaires, des télégrammes en morse impénétrables. C'était peu. Aussi le percepteur s'abstenait-il de réclamer un impôt spécial pour cette mince distraction. Aujourd'hui, tout est changé. La solitude n'existe plus, elle est peuplée de présences invisibles qui ne se manifestent qu'à nos oreilles. La pensée humaine irradie, comme disent nos amis les Canadiens, par-delà les mers et les continents. Un bouton tourné sur l'appareil nous donne à volonté la communication avec les postes les plus divers, nous permet d'entendre de la bonne ou de la mauvaise musique, des informations souvent attristantes, des réclames insupportables, des orateurs amateurs qui se chargent d'ennuyer les auditeurs de T. S. F. Ce sont les bienfaits du progrès.

En voici les méfaits. Le divin silence, ce bien inesti-

mable, est de plus en plus difficile à trouver. Après de longs mois d'un dur labeur, vous vous réfugiez dans la calme solitude d'un paysage alpestre, pour goûter enfin un repos réparateur. Aucun bruit sauf le murmure lointain du torrent, le son des cloches d'un troupeau qui descend de la montagne. Horreur! Dans la ferme voisine éclate tout à coup un fox-trot endiablé ou une rumba lascive. C'est le fermier qui se sert d'un appareil de T. S. F. transportable et insupportable.

Branly, vous n'avez pas voulu cela!

Ne quittons pas le domaine des ondes électriques sans parler du téléphone, inventé en 1876 par Graham Bell. Un des bienfaits du téléphone a été de nous exercer à la pratique d'une vertu enviable : la patience. L'abonné du téléphone paye fort cher le droit d'être très mal servi par l'Etat. Il est plus difficile d'obtenir la communication ou de la conserver sans être coupé que de bénéficier de l'audience d'un souverain ou de la conversation d'un ministre. Autrefois, nous avions la bonne fortune de rencontrer au bout du fil une fonctionnaire à qui nous pouvions adresser de véhéments reproches. Aujourd'hui, notre seule consolation, après une longue et énervante attente, est d'entendre un disque répéter infatigablement : « Votre numéro est changé, veuillez consulter le nouvel annuaire. » L'automatique nous fait parfois regretter les demoiselles du téléphone. Ah! plaignez le sort lamentable des pauvres abonnés!

L'automobile consacre l'essor et la transformation des moyens de locomotion. Il y a quarante ans, un jeune homme appartenant à une famille de notables commerçants installait dans une petite bicoque de la banlieue de Paris, en pleins champs, un modeste atelier muni d'une forge et de quelques outils. De temps à autre, il se rendait à la ville, traînant une voiture à bras pour aller chercher des matériaux. Rentré avec sa lourde charge, il se mettait au travail, et l'aube le trouvait souvent à sa forge, en train de dompter la matière rétive. Bientôt, ses efforts étaient couronnés de succès. Louis Renault, aidé de son frère Marcel, qui se tua en course, à Couhé-Vérac, pour ne pas écraser une imprudente, circulait dans sa première automobile. Aujourd'hui, ses usines occupent vingt-cinq mille ouvriers. Leur superficie équivaut à celle d'une ville comme Chartres.

Dans la cour de la grande usine est conservée précieusement la petite bicoque qui fut son berceau. On y voit une reproduction de la première voiture Renault exécutée et offerte par ses ouvriers.

Le 28 décembre 1895, dans le sous-sol d'un café du boulevard des Capucines qui servait de salle de séances à une académie de billard, quelques invités étaient conviés à un spectacle de choix. Ce jour-là, trente-trois privilégiés sont réunis. On fait l'obscurité; sur le mur, dans un scintillement, apparaissent ces mots : « L'Arroseur arrosé. » Le cinéma est né. Les frères Lumière — quel nom pré-

destiné! — viennent de présenter la première projection cinématographique.

Le scénario est simple et court : un arroseur arrose une rue. Un gamin, pour lui faire une farce pose son pied sur le tuyau. L'eau s'arrête; l'arroseur, inquiet, place l'orifice de sa lance devant sa figure, le gamin lève le pied, l'eau repart; l'arroseur est arrosé. Le tout n'a pas duré une demi-minute. Les spectateurs, ahuris, ne cachent pas leur scepticisme sur la portée de l'invention.

Marey et son préparateur Demény avaient trouvé le principe de la division des images.

L'industrie du cinéma se développe. Les stars apparaissent sur les scènes des studios. Ce sont les reines du cinéma.

Avez-vous remarqué que depuis que nous sommes en république les reines n'ont jamais été aussi nombreuses? Leur charme, leur beauté, ont détrôné le bœuf gras. Ces souveraines d'un jour sont reçues par le président de la République.

Enfin, voici la conquête du ciel. Mot magnifique. Rêve d'enthousiasme qui hante depuis des siècles les cerveaux humains.

Le père de l'aviation, le pionnier de la conquête du ciel, est un Français : Clément Ader.

Déjà, le 9 août 1884, le capitaine Renard et son second, Krebs, avaient évolué au-dessus de Paris, dans un dirigeable en forme de poisson, qui s'appelait *La France*.

Le plus lourd que l'air triomphera du moins lourd que l'air. Après une première tentative infructueuse, le 14 octobre 1897, date à jamais mémorable, au camp de Satory, Clément Ader réussit, à bord de sa chauve-souris, à quitter le sol quelques instants. L'aviation est née. Elle grandit, elle se développe avec le cortège de sacrifices qu'exige le progrès.

Orville et Wilbur Wright placent un moteur de seize chevaux sur le planeur de Chanute. Ader, le génial inventeur qui a étudié le vol des oiseaux, a baptisé son appareil « avion ». Il a eu le triste sort réservé aux grands inventeurs. L'administration militaire l'a dédaigné et découragé. Méconnu pendant sa vie, il est justement glorifié après sa mort. Désormais, la route du ciel est ouverte. Blériot traverse le premier la Manche, exploit aussi étonnant, pour l'époque, que la prodigieuse randonnée de Lindbergh.

Survient la guerre. Les avions étendent leurs ailes protectrices pour contribuer à la défense du sol national et à la victoire des armées alliées.

Parmi tous ces héros, à qui l'on a donné ce surnom poignant : « Les anges de l'enfer », il en est un qui personnifie leurs exploits, leur martyre. C'est le chevalier de l'air, le Bayard moderne, sans peur et sans reproche : Guynemer. Après avoir enchaîné la victoire à ses ailes, il a vu à son tour ses ailes se briser. Pour résumer ses combats épiques et le sacrifice suprême librement con-

senti, pour mieux célébrer, en citant Guynemer, l'héroïsme des soldats français, il suffit de rappeler les premiers mots de la citation qui lui fut décernée lorsque la France en deuil apprit sa mort :

« Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire. »

Je termine sur cette citation; elle suffirait, à elle seule, à défendre le passé. Les années qui ont vu naître de tels hommes méritent d'être honorées. Elles ont contribué à la gloire et à la grandeur de la France.

Imp. de St-Denis. — Dardaillon et Dagniaux. 11-35

